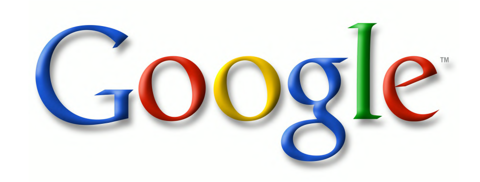
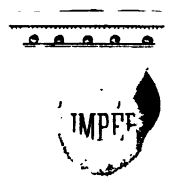
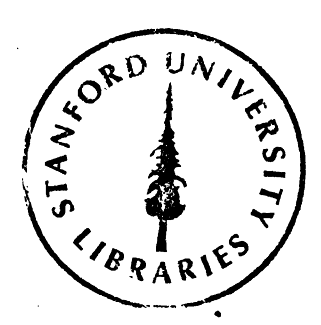





IMPFF


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE, MORALE, LITTÉRAIRE,

POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE S. E. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.



PIERRE LE GRAND.

LA







PARIS

CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
Rue des Taules.

CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
Quai des Augustins, 25

LA RUSSIE MODERNE

SON ORIGINE, SES MŒURS, SON HISTOIRE

JUSQU'A NOS JOURS

PAR M. ROY,

Auteur de l'Algérie moderne, etc., etc.



LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

LIMOGES
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
rue des Taules.

PARIS
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
quai des Augustins, 25.

1856

I

Origine de la monarchie russe. — Dynastie de Rurick, premier grand-prince; Oleg, administrateur; Igor; Sviatoslaf Ier; Vladimir Ier; Conversion des Russes au christianisme. — Iviatopolk Ier; Jaroslaf Ier; Isiaslaf Ier; Vsévolod Ier; Michel Sviatopolk II; Vladimir II, Mstislaf, Jaropolk II; Vsévolod II; Isiaslaf II; Iouri ou Georges Ier. — Isiaslaf III à Kief; André à Vladimir. — Mstislaf II, à Kief; André, seul grand-prince. — Prise et pillage de Kief. — Michel; Vsévolod III; Constantin (862-1218).

ORIGINE DE LA MONARCHIE RUSSE.

Les Slaves de Novgorod étaient devenus, au neuvième siècle, les plus puissants parmi les autres peuples de cette nation. Le commerce les avait enrichis, et leur bravoure les avait rendus redoutables à leurs voisins ; c'est à cette époque que l'on disait communément : *Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod le grande?* Les Novgorodiens restèrent libres jusqu'en 859. A cette époque, les Variègues, sortis des extrémités de la Baltique, vinrent soumettre aux tributs les Slaves de Novgorod, les Tchoudes, les Krivitches, etc. Deux ans après, les Slaves refusèrent le tribut, et secouèrent le joug des Variègues ; mais bientôt les Novgorodiens, déchirés par des dissensions, rappelèrent trois frères Variègues, de race russe, pour leur offrir la souveraineté, et le pays qui reconnut leur domination prit dès lors le nom de Russie.

Mais qu'était-ce que les Variègues? Qu'était-ce que les Russes dont le nom paraît alors pour la première fois, d'une manière remarquable du moins, dans l'histoire ?

Les Variègues n'étaient pas un peuple particulier. On donnait ce nom aux habitants des bords de la mer Baltique, appelée anciennement mer des Variègues. Ces peuples appartenaient à la souche scandinave ou à ces Normands qui remplirent l'Europe de ruines et de désolation ; les noms de *Rurick*, *Sinéous* et *Trouvor*, qui sont ceux de ces trois frères Variègues, sont incontestablement normands.

Quant à l'origine du mot *Russe*, les uns le font dériver d'une province suédoise appelée *Ros-Lagen ;* d'autres, du *Kurisch-Haff*, appelé *Rousma* par les Prussiens ; ces derniers donnaient le nom de *Porussié* (Prusse) au pays qui s'étendait le long du bras septentrional du Niémen, désigné par le nom de *Russ*. Quoi qu'il en soit, Rurick et ses compagnons donnèrent le nom de Russie au pays qui se soumit à leur pouvoir, comme les Francs avaient donné leur nom à la Gaule, et les Angles à la Bretagne.

PREMIÈRE DYNASTIE. — 1° RURICK, PREMIER GRAND-PRINCE.

Rurick et ses frères Sinéous et Trouvor jouissaient de la plus grande autorité sur les Russes Variègues établis dans l'Ingrie, lorsqu'en 861 des députés partis de Novgorod vinrent leur demander leur protection. Les princes variègues accueillirent avec empressement cette proposition, et l'année suivante (862), ils vinrent s'établir chez les Slaves, suivis d'une troupe nombreuse de guerriers scandinaves. Les trois frères se séparèrent et ne fixèrent pas leur résidence dans la capitale, soit qu'ils craignissent l'humeur inquiète de leurs nouveaux sujets, soit que ceux-ci voulussent éloigner de leur résidence le poids d'une domination à laquelle ils n'étaient point accoutumés, soit enfin qu'ils n'eussent appelés les Variègues que pour défendre leurs limites : ils s'établirent sur les trois principales frontières de

la république. Rurick bâtit près du cap Volkhof et entoura d'un rempart de terre une ville qui s'est appelée depuis le vieux Ladoga, lorsque Pierre I[er] eut élevé une ville du même nom à peu de distance de l'ancienne; de là Rurick pouvait arrêter les peuples maritimes qui tenteraient de se jeter sur le territoire de Novgorod, en entrant dans le Volkhof par le lac Ladoga. Sinéous fixa sa résidence à Bielo-Ozero, qui était alors située sur la rive septentrionale du lac du même nom, et que Vladimir I[er] transporta à l'embouchure de la Chesna. Enfin Trouvor s'établit à Izborsk, ville des Krivitches.

En 864, deux ans après leur arrivée chez les Slaves, Sinéous et Trouvor moururent; leur frère s'empara de leurs états et fonda ainsi la monarchie russe. Déjà les Mériens, Mourom et Polotsk s'étaient courbés sous le glaive de Rurick, qui confia à des chefs scandinaves le gouvernement de ces contrées, et jeta ainsi les fondements du système féodal, seul moyen, dans ces temps de barbarie, de lier entre elles les diverses parties d'un vaste état, mais encore féconde de divisions sanglantes, quand la mort frappait celui d'où descendait le pouvoir.

Après avoir pris les mesures qui lui parurent nécessaires pour la sûreté de ses états, il vint fixer sa résidence à Novgorod, qu'il fortifia, selon l'usage de ce temps, d'un rempart de terre, soutenu d'une forte charpente. Mais il prenait plus de soin d'affermir que de faire aimer sa domination. La tyrannie de Rurick devint insupportable non-seulement à ses nouveaux sujets, mais même à un grand nombre de guerriers variègues qu'il avait emmenés avec lui. Ce fut vers cette époque que deux chefs variègues, Oskhold et Dir son frère, ne voulant pas, disaient-ils, être les esclaves du despote, se retirèrent à Kief. Là ils travaillèrent à discipliner les troupes et s'en servirent pour faire quelques conquêtes sur les Khosars et les Slaves polonais. Ces succès attirèrent un grand nombre de Variègues, et bientôt ils osèrent porter leurs armes jusque dans le cœur de l'empire d'Orient. Ils s'embarquèrent sur le Dnièpr, descendirent le fleuve jusqu'à la mer Noire, arrivèrent au Bosphore, dont ils ravagèrent les côtes, et vinrent se présenter devant Constantinople. Michel III, dit l'Ivrogne, qui régnait alors, était en

ce moment occupé à faire la guerre aux Sarrasins. A la nouvelle de l'attaque des Russes, il retourna en toute hâte dans sa capitale, qui échappa miraculeusement au danger qui la menaçait. Une tempête furieuse, qui s'éleva tout-à-coup, submergea la flotte des ennemis dont il ne put échapper qu'un très petit nombre. Quelques Russes, à ce que racontent les historiens byzantins, attribuant cet événement au courroux céleste, se convertirent à la foi et demandèrent le baptême. Mais le gros de la nation demeura encore longtemps attaché à l'idolâtrie.

Rurick régna paisiblement à Novgorod pendant dix-sept ans, et mourut en 879, laissant un fils âgé de quatre ans, nommé Igor, dont il confia la tutelle à Oleg son parent.

2° OLEG, ADMINISTRATEUR DE LA RUSSIE.

(879-912.)

Oleg ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir qui lui était confié, qu'il songea à étendre la domination de son pupille, ou plutôt la sienne. Il rassemble une nombreuse armée, composée de Slaves, de Tchoudes, de Varièggues, et emmenant avec lui le jeune Igor, il se dirige sur les rives du Dnièpr. Il s'empare de Smolensk, capitale des Krivitches, et de Lubetch, et marche sur Kief, où régnaient encore les deux frères Oskhold et Dir. Il n'était pas facile de se rendre maître de cette place à force ouverte. Oleg a recours à la ruse ; il laisse derrière lui la plus grande partie de ses troupes, et cache le reste dans les barques qui le conduisent. Il fait ensuite annoncer aux princes de Kief que des marchands de Novgorod, envoyés par Oleg et Igor, désirent les voir. Oskhold et Dir donnent dans le piége, et se présentent sans défiance aux prétendus envoyés du régent et du fils de Rurick. Dès qu'ils paraissent, les soldats cachés dans les barques en sortent et les entourent. Oleg lui-même, prenant le jeune Igor dans ses bras, et regardant les deux frères d'un œil farouche et menaçant : « Vous n'êtes, leur » dit-il, ni princes, ni fils de prince, et voici le fils de Rurick, » seul souverain de la Russie. » Aussitôt les soldats frappent

les deux frères, qui tombent morts aux pieds du perfide Oleg.

Ce lâche assassinat lui soumit la ville de Kief, qui ne put ou n'osa tenter de faire aucune résistance. A la vue de sa nouvelle conquête, Oleg s'écria : « Que Kief soit désormais la mère de » toutes les villes russes ! » Et il y établit le siége de sa domination. Du sein de sa nouvelle capitale, il organisa le gouvernement des autres provinces, il fonda de nouvelles villes, et rendit tributaires les Drevliens, les Sévériens, les Radimitches, et différentes autres nations.

Mais ce n'était encore là que le prélude des projets ambitieux du régent : ses regards se tournaient avec avidité vers Constantinople. Laissant Igor à Kief, Oleg, avec quatre-vingt mille combattants, montés sur deux mille barques, entre, l'an 904, dans le Pont-Euxin par le Borysthène, après avoir franchi les cataractes qui, pendant l'espace de quinze lieues, embarrassent le cours de ce fleuve. De là il passe le détroit, force l'entrée du port de la ville impériale que quelques écrivains russes nomment *Tsargrad* (la ville des Césars), malgré les fortes chaînes qui le fermaient, et livre au pillage, au fer et au feu les environs de cette superbe capitale de l'empire. Léon VI, dit le Philosophe, qui s'amusait à de vaines études, au lieu de s'appliquer aux devoirs d'un souverain, achète la paix au prix qu'on veut lui imposer. L'empereur jura sur la croix l'observation du traité; Oleg jura par ses armes et par ses dieux Péroun et Volosse. Le prince varègue, en mémoire de ce triomphe, suspendit son bouclier à la porte de Constantinople, et il reprit paisiblement la route de Kief, à la tête de son armée chargée de dépouilles précieuses, de vins et de fruits délicieux de la Grèce. Les peuples éblouis de tant d'éclat, et ne pouvant regarder comme naturels de semblables succès, accueillirent Oleg avec enthousiasme, et le saluèrent du nom de *Magicien*.

Oleg trouvant sans doute qu'il manquait au traité de paix conclu avec les Grecs des articles importants, envoya, en 912, des députés à l'empereur, pour lui faire signer un second traité beaucoup plus détaillé. Il est conservé dans la vieille chronique de Nestor, et l'on est étonné d'y voir que ces peuples encore si barbares avaient un code secret qui mettait une juste pro-

portion entre le crime et la peine, donnait part aux femmes dans la fortune de leurs époux, ne punissait pas la veuve et l'orphelin d'un crime du père de famille dont ils étaient innocents, ôtait aux riches coupables l'espérance de l'impunité, défendait l'héritage des citoyens contre la cupidité du souverain, et leur accordait la faculté d'en disposer par testament, même en faveur de l'amitié.

Oleg, après avoir gouverné l'empire avec gloire pendant trente-trois ans, mourut de la piqûre d'un serpent (913). L'histoire lui reproche le meurtre de Dir et d'Oskhold; mais l'habileté, le courage qu'il déploya, la gloire qu'il procura à l'empire, firent oublier ce crime, et à sa mort les pleurs et les regrets du peuple honorèrent sa mémoire.

3° IGOR Ier, RURICKOVITCH.

(913-945.)

Igor avait trente-sept ans quand la mort de son tuteur le mit en possession du trône de son père. Quelques peuples tributaires, croyant pouvoir secouer le joug, se soulevèrent; mais ils furent bientôt réduits de nouveau à l'obéissance. Les Petchénègues, de même origine que les Turcomans, parurent à cette époque, et attaquèrent la Russie. Igor, surpris ou trop faible, fit la paix avec eux. Cinq ans après, il leur livra une bataille qui les mit, du moins pour un temps, hors d'état de l'inquiéter.

Le règne d'Igor n'est signalé par rien d'important jusqu'en 941, époque d'une nouvelle expédition contre les Grecs. Une espèce d'instinct entraînait sans cesse les populations slaves vers la mer Noire, et aujourd'hui, quoique par des motifs différents, la politique des Russes n'a point changé de direction: il faut aux habitants de ce vaste empire un débouché dans la Méditerranée, et tôt ou tard Constantinople subira sa destinée (1).

(1) M. Chopin.

Igor couvrit la mer Noire de dix mille barques. Ses troupes dévastèrent la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie. Les flammes et de longues traces de sang marquaient partout le passage des Russes et la rage d'un vainqueur féroce qui n'a pas trouvé d'ennemis. Enfin Théophane, qui commandait la flotte byzantine, parvint à détruire les barques russes par le feu grégeois. Les Russes se retirèrent en désordre, et Igor revint dans son pays à peine avec le tiers de son armée.

Cette défaite ne l'avait pas rebuté. Résolu de venger son premier désastre, il rassemble de toutes parts des forces nouvelles, soudoie même les Petchénègues, ses ennemis naturels, et repart en 944 pour la Grèce, mais il ne s'avance que jusqu'à la Chersonèse Taurique. L'empereur Constantin Porphyrogénète conjure l'orage qui le menaçait, en offrant à Igor le tribut qu'Oleg avait imposé aux Grecs. Les chefs variègues acceptèrent ces conditions, et les Russes se retirèrent.

L'année suivante, Igor ayant voulu exiger de nouveaux impôts des Drevliens, ces peuples se révoltèrent. Igor marcha contre eux, mais il fut surpris dans une embuscade et massacré avec son escorte (945). Il était âgé de 70 ans, et en avait régné trente-deux depuis la mort d'Oleg.

Vers l'an 903, il avait épousé Olga, qu'on croit parente du régent Oleg; il en eut un fils nommé Sviatoslaf, qui lui succéda.

4° Sviatoslaf Ier, Igorévith.

(945-972.)

Ce prince était encore adolescent à la mort de son père; mais Olga, sa mère, prit la régence. A la sagesse de son gouvernement et à la ruse de sa conduite, les ennemis de la Russie auraient pu reconnaître l'audace d'un guerrier et l'esprit délié d'une femme.

Elle commença par venger la mort de son époux sur les Slaves Drevliens, ravagea leur pays, et au bout d'un an de siége livra aux flammes Korosthène, leur capitale, après avoir fait main-basse sur tous les habitants.

En 947, elle parcourut les provinces de l'empire, réglant les impôts, partageant les terres en districs et communes, et laissant partout les traces d'une sage administration. On croit que c'est dans cette occasion qu'elle fonda la ville de Pskoff (que les Français appellent ordinairement Pleskof), sur les bords de la Valiga, et qu'elle accorda à cette ville naissante des priviléges qui furent les fondements de sa grandeur future. De retour à Kief, où la religion chrétienne commençait à compter quelques disciples, elle se fit instruire des dogmes de cette religion, et conçut le désir de l'embrasser. Dans ce but, elle fit le voyage de Constantinople en 955, à l'âge d'environ 70 ans; le patriarche l'instruisit et la baptisa, et elle eut pour parrain l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui lui donna le nom d'Hélène. Elle revint à Kief, comblée des présents de l'empereur, mais elle ne put engager son fils à suivre son exemple; toutefois Sviatoslaf ne se montra point hostile à ceux qui avaient embrassé la nouvelle religion, et il paraît que le respect humain fut la principale cause qui le retint dans les ténèbres de l'idolâtrie, car il répondait ordinairement aux exhortations de sa mère : « Voulez-vous que mes amis se moquent de moi? »

Sviatoslaf avait la passion des armes. A peine eut-il atteint sa majorité, qu'il rassembla une armée moins redoutable par le nombre que par le courage féroce de ceux qui la composaient. Pour l'exercer, il la conduisit sur l'Oka, le Don et le Volga. Il soumit les Viatiches, nation slave, tributaire du khan des Khozars; il attaqua les Khozars eux-mêmes, et les battit si complétement, que depuis cette époque leur nom disparaît de l'histoire.

En 967, Sviatoslaf vendit son assistance à Nicéphore Phocas, en guerre alors contre les Bulgares. Il prit pour lui-même les villes des Bulgares voisines du Danube, et forma le dessein d'établir sur les bords de ce fleuve, à Péréiaslavetz (Jamboli), le siége de son empire.

Pendant que ses conquêtes l'occupent en entier, les Petchénègues ravagent la Russie, et font, l'an 968, le siége de Kief; la mère et les enfants du prince y étaient enfermés. La ville, réduite à la dernière extrémité, était sur le point de se ren-

dre, lorsqu'un chef russe, qui se trouvait dans le voisinage avec des forces peu nombreuses, averti à temps, paraît tout-à-coup. Les Petchénègues, croyant avoir à faire à Sviatoslaf lui-même, se dispersèrent aussitôt. Bientôt, instruit du danger qui menaçait sa capitale, il accourt en effet, poursuit les Petchénègues, les défait, et leur accorde la paix.

L'inaction pesait à ce courage inquiet : il n'eût pas plutôt rétabli la sûreté dans sa patrie, qu'il se prépara à retourner sur les bords du Danube. Ce n'est qu'avec peine que sa mère, qui sentait sa fin approcher, parvint à le retenir quelques jours. Elle mourut dans un âge fort avancé; l'église grecque l'a canonisée et l'honore sous le nom de sainte Hélène.

A peine les cérémonies des funérailles de sa mère furent-elles terminées, que Sviatoslaf reprit son dessein de transporter sur les bords du Danube le siége de son empire. Il donna à son fils aîné Jorapolk le gouvernement de Kief; à Oleg, son second fils, les pays conquis sur les Drevliens; et à Vladimir, le troisième, le gouvernement de Novgorod. Telle fut l'origine de ces partages impolitiques imités par les successeurs de Sviatoslaf, et qui conduisirent la Russie si près de sa ruine.

Après ces arrangements, il retourna en Bulgarie, dont il fallut recommencer la conquête. Il y trouva plus d'obstacles qu'il ne s'était imaginé; sa valeur opiniâtre néanmoins les surmonta, et il reprit toutes les villes et tous le pays des Bulgares.

Cependant les Grecs étaient inquiets du voisinage de leurs alliés; Jean Zimiscès, successeur et assassin de Nicéphore Phocas, somma Sviatoslaf d'évacuer la Bulgarie, conformément au traité fait avec l'empereur défunt. Le prince russe répondit avec fierté qu'il serait bientôt lui-même à Constantinople. Une guerre acharnée suivit de près cette réponse. Nous n'entrerons pas dans les détails contradictoires racontés par les historiens russes ou byzantins sur les événements de cette guerre : ce qu'il y a de certain, c'est que Sviatoslaf, après avoir donné des preuves du courage le plus intrépide, fut contraint d'accepter la paix aux conditions que lui imposa Zimiscès, et qui étaient l'évacuation de la Bulgarie.

Sviatoslaf entreprit alors de retourner dans ses états en remontant le Dnièpr. Les Petchénègues, instruits de la route qu'il devait tenir, l'attendirent vers les écueils que forment les fameuses cataractes de ce fleuve. La mauvaise saison l'obligea de passer l'hiver sur les bords du Dnièpr. Il y éprouva toutes les horreurs de la famine. Au retour du printemps de l'an 973, il essaya de s'ouvrir un passage à travers l'ennemi; mais il périt avec presque tous les siens. On lui coupa la tête, et son crâne, orné d'un cercle d'or, servit de coupe à Kouria, chef des Petchénègues.

Ainsi périt Sviatoslaf, qui eût brillé au premier rang parmi les princes russes si sa prudence avait égalé sa rare intrépidité. Il n'était âgé que de quarante ans, et il en avait régné dix-sept depuis sa majorité.

5° JAROPOLK Ier, SVIATOSLAVICH.

(973-980.)

La mort de Sviatoslaf ne changea rien aux dispositions qu'il avait faites avant sa fatale expédition en Bulgarie. Ses trois fils continuèrent à régner paisiblement dans leurs apanages, et cette union aurait peut-être duré longtemps si de perfides conseils n'étaient venus jeter la discorde entre les frères. Svéneld, ancien ami d'Igor, conseiller d'Olga, compagnon de Sviatoslaf, avait toute la confiance de Jaropolk. Ce ministre était ennemi d'Oleg, qui régnait sur les Drevliens. Il engagea Jaropolk à lui déclarer la guerre. Oleg, vaincu, périt dans la déroute; Jaropolk pleura sa mort, et s'empara néanmoins de sa succession. Vladimir, craignant les suites de l'ambition de son frère, s'enfuit de Novgorod et se retira chez les Variègues de la Baltique. Jaropolk s'empara aussitôt des états que son frère abandonnait.

Cependant Vladimir n'était pas oisif; il attache à sa fortune un grand nombre de guerriers variègues, et rentre presque sans résistance dans ses états de Novgorod. De là il marche sur Kief, où Jaropolk s'était enfermé. Un voïvode nommé



Bloud, qui avait toute la confiance de Jaropolk, gagné par Vladimir, excite les soupçons de son maître contre les habitants de Kief, et lui persuade de quitter la ville. Les Kiéviens, abandonnés de leur prince, reçoivent son rival. Vladimir le poursuit, le serre de près ; alors le perfide Bloud représente à son souverain l'impossibilité où il est de résister, et lui conseille de se mettre à la merci de son frère, au lieu de se retirer chez les Petchénègues. Le trop crédule Jaropolk y consent ; à peine est-il entré dans la tente de Vladimir, que deux Variègues se jettent sur lui et le massacrent.

6° VLADIMIR Ier, SVIATOSLAVICH, SURNOMMÉ LE GRAND.

(980-1015.)

Après la mort de Jaropolk, Vladimir se mit en possession de ses états ; il épousa sa veuve qui était enceinte, et adopta l'enfant qu'elle mettrait au monde. Il était déjà marié à Rognéda, fille de Rogvolod, prince de Polotsk, et pour contracter cette première union, à laquelle Rognéda et son père s'opposaient, il avait attaqué Polotsk, s'en était emparé, et avait massacré le père et les frères de celle dont il voulait faire son épouse.

Maître de l'héritage entier de Sviatoslaf, Vladimir songea à affermir et à étendre sa domination. Il fit des conquêtes sur Metchislaf ou Mieislas, chef des Slaves polonais. Dans les deux années qui suivirent, il apaisa une révolte des Viatiches, s'empara du pays des Jatviagues, entre la Lithuanie et la Pologne, et poussa ses conquêtes jusqu'au golfe de Finlande. Il soumit ensuite les Radimitches qui s'étaient révoltés, et défit les Bulgares orientaux qui habitaient sur les bords du Volga et de la Kama. Toujours heureux dans ses entreprises, Vladimir n'oubliait pas d'en rendre grâces à ses dieux ; c'était surtout par des sacrifices humains qu'il leur témoignait sa reconnaissance : jamais prince ne fit plus souvent couler sur leurs autels le sang de ses prisonniers, et même celui de ses propres sujets ; et cependant ce prince, abandonné à toutes les cruautés

de ses barbares superstitions, devait bientôt changer la religion de son peuple.

Un grec, qualifié philosophe par les chroniques, lui ayant parlé de la religion de son pays, lui inspira le désir de la connaître. Il n'était pas encore déterminé à l'embrasser, mais il n'avait pour elle aucune répugnance. Bientôt une circonstance vint lui faire adopter la croyance nouvelle. En 988 il se rendit maître de la Chersonèse. Tout fier de ce succès, il fit demander aux empereurs Basile et Constantin la main de la princesse Anne leur sœur, leur déclarant qu'en cas de refus il attaquerait Constantinople. L'empire était déchiré par les séditions, il fallut subir les conditions de Vladimir, dont les empereurs espéraient d'ailleurs se faire un allié puissant. Ils se restreignirent seulement à demander que Vladimir se fît chrétien. Le conquérant se soumit volontiers à cette condition, reçut le baptême des mains du patriarche Chrysoberge, avec le nom de Basile, épousa Anne, rendit à ses beaux-frères les conquêtes qu'il avait faites sur eux, et ne remporta, au lieu de butin, que des vases sacrés, des livres d'églises, des images et des reliques.

De retour à Kief, il détruisit les idoles, et ordonna au peuple de se faire baptiser. Il fit construire une église sous le nom de saint Basile, sur l'emplacement où s'élevait la statue de Péroun ; il fit venir de Constantinople des architectes pour élever un temple à la sainte Vierge, et des archimandrites et des popes pour desservir ses nouvelles églises. En peu de temps, l'exemple du souverain et le zèle des missionnaires grecs déterminèrent toute la Russie à embrasser le christianisme. L'idolâtrie subsista toutefois encore, dans quelques provinces reculées, jusqu'au douzième siècle.

La conversion de Vladimir apporta un changement complet dans ses habitudes et dans ses mœurs. Il répudia toutes les femmes qu'il avait avant son baptême, pour ne garder que la princesse Anne : ce prince, qui s'était signalé autrefois par tant de cruautés, qui n'avait pas craint de tremper ses mains dans le sang de son frère, n'osait maintenant punir de mort les grands criminels ; les évêques furent obligés de lui représenter que la répression des délits était le devoir d'un souverain, et que sa

fermeté était la sauvegarde de son peuple. Pendant le reste de son règne, il s'occupa d'élever des villes nouvelles (entre autres Vladimir en Volhynie) : il embellit son pays d'églises, de palais, d'édifices publics, avec l'aide des artistes de l'Orient ; il érigea des évêchés, dont Kief devint la métropole et eut pour premier évêque Michel Syrus ; il fonda des maisons où la jeune noblesse était élevée par les plus habiles maîtres de la Grèce ; enfin sa patrie reçut par ses soins toutes les lumières et l'instruction que son siècle pouvaient fournir : tels sont les titres qui lui firent donner le surnom de Grand, par lequel on le distingue encore des princes qui ont porté le même nom que lui.

Vladimir, depuis sa conversion, eut encore à soutenir quelques expéditions guerrières trop peu importantes pour en faire mention. Il avait eu de ses femmes douze fils, dont six étaient encore vivants à sa mort, sans compter Sviatopolk, ce fils posthume de son frère Jaropolk, qu'il avait adopté. Selon l'usage établi par son père, il partagea entre eux ses états. Nous ne parlerons que de quelques-uns. Il donna Novgorod à Jaroslaf, Rostof à Boris, Mourom à Gleb, le pays des Drevliens à Sviatoslaf, la ville de Vladimir à Vselvolod ; enfin Sviatopolk, son neveu, devenu son fils adoptif, eut pour apanage Tourof, qui subsiste encore dans le gouvernement de Minsk.

Vladimir était déjà parvenu à la vieillesse, quand il vit un de ses fils se révolter contre lui. Jaroslaf, prince de Novgorod, refusa de lui payer le tribut de vassalité et se déclara indépendant. Vladimir marchait contre ce fils rebelle, qui venait d'appeler les Variègues à son secours, lorsqu'il mourut en chemin, le 15 juillet 1015, plus accablé de douleurs que de fatigues et d'années.

En même temps que Vladimir embrassait la religion grecque, Micislas, ce grand-duc de Pologne, contre lequel nous l'avons vu en guerre, se convertissait aussi au christianisme; mais, plus heureux que Vladimir, il recevait la foi dans toute sa pureté et entrait avec son peuple dans le sein de l'Eglise catholique romaine. De là entre les deux peuples slaves un nouveau motif de haine et de jalousie que le temps n'a pas encore effacé.

7° SVIATOPOLK I[er], JAROPOLKOVITCH.

(1015-1019).

Sviatopolk, neveu de Vladimir et son fils adoptif, s'empara de Kief après la mort de ce prince. Il fit périr successivement par trahison plusieurs de ses frères adoptifs, Boris, Gleb et Sviatoslaf; mais Jaroslaf, prince de Novgorod, ce fils rebelle de Vladimir, résolut de venger la mort de ses frères, dont il craignait d'ailleurs de partager le sort. Secondé par les Variègues, qui l'avaient aidé dans sa rébellion contre son père, il marcha contre le tyran de sa famille, qu'il força de prendre la fuite. Sviatopolk se réfugia auprès de Boleslas, son beau-père, roi de Pologne. Celui-ci ramena son gendre à Kief, et le replaça sur le trône. Jaroslaf fut obligé de prendre une seconde fois les armes, et le lâche et sanguinaire Sviatopolk s'enfuit pour ne plus revenir.

8° JAROSLAF I[er], VLADIMIROVICH.

(1019-1054.)

Réunissant, à la mort de ses frères, toute la monarchie, ce grand prince lui rendit un instant la force qu'elle avait perdue dans ces dernières dissensions. Ses possessions s'étendaient depuis l'embouchure du Dnièpr jusqu'à celle de la Dvina. La Livonie et l'Esthonie en faisaient partie, et c'est Jaroslaf, dit-on, qui fut le premier fondateur de Jourief ou Dorpat. Novgorod-Séverskoï et plusieurs autres villes lui doivent également leur origine. Il dompta les Petchénègues; les James et les Jougriens apprirent à leurs dépens quelle était la puissance des Novgorodiens, et, pour punir l'empereur de Constantinople de l'assassinat d'un ambassadeur russe commis dans la capitale même, il fit élire, de sa propre autorité, le russe Ilarion au siége métropolitain de Kief. Ce prince, ami des lettres et des arts, préoccupé du bien-être de ses sujets, aimant la paix, quoique tou-

jours en mesure de faire la guerre, éleva la Russie à un rang auquel jusque là elle n'avait pu prétendre, et dont elle descendit après lui pour n'y arriver de nouveau qu'au règne à jamais mémorable de Pierre-le-Grand : aussi l'empereur de Byzance, les rois de Pologne, de Suède, de Norwége, d'Angleterre, de France et de Hongrie, recherchèrent-ils à l'envi son alliance. Ses trois filles épousèrent trois souverains : Anne, l'aînée, fut mariée à Henri I[er], roi de France (1051) ; Elisabeth, dite par contraction Elisif, à Harold le Vaillant, roi de Norwége, et Anastasie à André, roi de Hongrie.

Jaroslaf se livrait avec ardeur à l'étude. Un grand nombre de copistes lui fournissaient des traductions des meilleurs ouvrages de la Grèce. Il déposa ces livres dans l'église qu'il bâtit à Kief, sous le titre de Sainte-Sophie, et qu'il enrichit d'or, d'argent et de vases précieux. Il fonda beaucoup d'églises et assura des revenus honnêtes aux ecclésiastiques, à condition qu'ils donneraient tous leurs soins à l'instruction du peuple. Le christianisme fit de grands progrès en Russie sous son règne ; mais ce fut par son exemple et par la persuasion qu'il multiplia le nombre des fidèles. Ce qui immortalisa surtout le nom de ce prince, ce furent les lois qu'il donna à son peuple, et qui toutes portent l'empreinte de la sagesse, de la justice et de l'humanité ; on les a rassemblées sous le titre de *Pravda Rousskaïa* (vérités russes) ; c'est le premier code écrit qu'aient eu les nations slavonnes, et il est resté longtemps la base de la législation russe.

Jaroslaf mourut le 7 février 1055, dans la 77[e] année de son âge et la 17[e] année de son règne. Il eut de sa femme Enguerberde, princesse norwégienne, outre les cinq filles dont nous avons parlé, douze fils, dont cinq seulement lui survécurent : c'étaient Isiaslaf, Sviatoslaf, Vsévolod, Igor et Viatcheslaf, qui tous furent apanagés de son vivant.

9° ISIASLAF Ier, JAROSLAVICH, CONNU EN EUROPE SOUS LE NOM DE DÉMÉTRIAS.

(1055-1078.)

Isiaslaf, nommé au baptême Dmitri (Démétrias), l'aîné des fils survivants de Jaroslaf, lui succéda à Kief et à Novgorod. Pacifique et bon, il se vit pourtant obligé de rester constamment armé, afin de repousser les attaques de Polovtsi, de réprimer la turbulence de Vseslaf, prince de Polotsk, et de défendre sa couronne contre deux de ses propres frères, qui réussirent momentanément à l'en dépouiller. Sviatoslaf et Vsévolod se succédèrent au trône dans l'intervalle; mais le règne de ces usurpateurs ne dura que quatre ans. Isiaslaf était allé implorer l'assistance de Boleslas, roi de Pologne; celui-ci, après avoir terminé heureusement quelques expéditions en Bohême et en Hongrie, conduisit en Russie ses troupes victorieuses (1077), dont la seule présence obligea Vsévolod à céder le trône de Kief à son frère, et à retourner dans sa principauté de Tchernigof. Mais les Polovtsi attaquèrent bientôt Tchernigof, s'en emparèrent, et Vsévolod fut réduit à venir demander un asile et des secours à son frère Isiaslaf, dont il avait naguère usurpé le trône. Isiaslaf, oubliant la conduite de son frère, prit les armes pour sa défense, le ramena dans Tchernigof, et livra une bataille aux Polovtsi qui furent défaits; mais Isiaslaf fut blessé mortellement pendant le combat, et périt au sein de son triomphe (1078) (1).

(1) Les Polovtsi, dont il est ici parlé pour la première fois, étaient, à ce qu'il paraît, de la même race que les Petchénègues, dont le nom disparaît désormais de l'histoire. Les uns et les autres appartenaient à la grande race tartare, dans laquelle il faut aussi comprendre les Turks. Le nom de Polovtsi (chasseurs) leur était donné par les Russes, parce que ces peuples ne vivaient que du produit de leur chasse et de brigandage.

10° VSÉVOLOD Ier, JAROSLAVITH.

(1078-1093.)

Vsévolod, frère d'Isiaslaf, lui succéda sans contradiction, quoique ce dernier eût laissé deux fils. Il s'appliqua à faire oublier par des vertus une faute que son frère lui avait déjà pardonnée. Les provinces furent gouvernées, pendant son règne, par ses fils et par ceux d'Isiaslaf. Vladimir, l'aîné des premiers, prince de Tchernigof, le seconda avec une activité extraordinaire, et réprima plus d'une fois les troubles que le système de partage ne cessait d'enfanter. Jaropolk, fils d'Isiaslaf, et prince de Vladimir en Volhynie, lui donna surtout beaucoup d'occupation; mais il eut à soutenir des guerres opiniâtres contre les Turcs Polovtsi, et, à la prière de l'empereur Henri IV, il marcha contre Gaïsa, roi de Hongrie.

Vsévolod régna quinze ans à Kief, où il mourut, le 13 avril 1093, à l'âge de 64 ans, avec la réputation d'un prince humain et vertueux, mais peu ferme dans le gouvernement.

11° MICHEL SVIATOPOLK II, ISIASLAVICH (1).

(1093-1113.)

Michel Sviatopolk, prince de Tourof et fils d'Isiaslaf, fut reconnu grand-prince de Kief, après la mort de Vsévolod, du consentement même de Vladimir, que son père avait désigné pour lui succéder. Mais ce prince, montrant une modération bien rare à cette époque, déclara que le trône appartenait à son cousin, comme l'aîné de la famille, et il le servit avec le même zèle qu'il avait déployé sous le règne de son père, toujours prêt

(1) Jusqu'ici nous avons ajouté, d'après les historiens modernes, aux noms des grands-princes de Russie celui de leur père. Mais Vsévolod est le premier qui ait introduit cet usage, qui depuis lui s'est perpétué surtout parmi les nobles, les grands, les princes et les princesses du sang royal.

à assister le grand-prince de ses conseils comme de ses armes. Mais Oleg et David Sviatoslavitch, ses cousins, n'imitèrent point cet exemple de soumission; toujours sous les armes, ces princes, apanagés de Tmoutarakan et de Smolensk, ne permirent jamais à Sviatopolk de déposer les siennes. Oleg s'allia même plusieurs fois aux Polovtsi, qui, sous ce règne, se rendirent de plus en plus formidables. Sviatopolk avait excité leur colère : peu après son avénement il avait incarcéré, sans aucun prétexte, les députés que ce peuple lui avait envoyés. Cette violation du droit des gens produisit des guerres sanglantes, dans le cours desquelles les Turks menacèrent plus d'une fois Kief. Elles tournèrent pourtant à l'avantage des chrétiens. Leur triomphe eût été moins tardif, sans les dissensions toujours renaissantes entre le grand-prince et les princes apanagés, ainsi qu'entre plusieurs de ces derniers; dissensions que les congrès ou diètes, qu'on avait usage de convoquer, n'arrêtèrent pas toujours, et seulement momentanément.

Sviatopolk mourut en 1113, prince faible dans le malheur, autant qu'orgueilleux et inconsidéré dans la bonne fortune. Sans la main puissante de Vladimir, qui le soutint sur le trône, ses fautes eussent bientôt causé sa chute.

12° VLADIMIR II, VSÉVOLODOVITCH, SURNOMMÉ MONOMAQUE.

(1113-1125.)

Les Kiéviens offrirent le trône à Vladimir, comme au plus digne par ses brillantes qualités et sa belle conduite. La dignité souveraine aurait pu lui être contestée par les descendants directs de Sviatoslaf, second fils de Jaroslaf, et l'aîné du grand-prince Vsévolod, père de Vladimir; or, suivant le droit en usage alors, ceux-là étaient les héritiers légitimes du trône; mais ces princes ne s'opposèrent point au vœu général; et, contents de leurs apanages respectifs, ils vécurent en bonne intelligence.

Vladimir était fils d'une fille de l'empereur grec Constantin



Monomaque : cette parenté et la terreur qu'inspiraient les armes de Vladimir, engagèrent Alexis Comnène à rechercher son amitié en flattant son ambition : il lui envoya, entre autres présents, la couronne, le sceptre, le globe et la pourpre de son grand-père et ces insignes royaux se voient encore à l'Oroujeinaïa Palata de Moscou. L'ambassadeur, chargé de cette mission plaça sur son front la couronne impériale, et le proclama CÉSAR ou TSAR de Russie. Ce fut alors que Vladimir prit le nom de Monomaque, et ce nom, ainsi que son nouveau titre de tsar, furent accueillis par les Russes comme un présage de leur grandeur future.

Il affermit sa puissance sur les princes apanagés, porta ses armes contre les Tchoudes et la Pologne, et remporta des victoires sur les Polovtsi et les Bulgares. Après avoir régné treize ans à Kief, Vladimir-Monomaque mourut dans sa 73e année, (1125), non moins célèbre par ses vertus que par ses victoires. Les derniers conseils qu'il donna à ses fils sont un monument bien remarquable, pour ces temps barbares, de piété, de pureté de mœurs et de sagesse. L'imagination, fatiguée de meurtres et de perfidies, se repose sur le règne de ce prince, en suivant les traces glorieuses de ses exploits et de sa politique.

13° MSTISLAF, VLADIMIROVITCH.

(1125-1132)

Mstislaf, fils aîné de Vladimir, prit le titre de grand-prince. Il continua dignement le règne de son père, et plusieurs historiens russes lui ont même donné le surnom de *Grand*. Il affermit l'autorité de sa couronne et en agrandit le domaine ; mais, à l'exemple de ses prédécesseurs, il travailla à la décadence de sa patrie par un nouveau partage de ses possessions fait entre ses fils. Il mourut en 1132.

14° JAROPOLK II, VLADIMIROVITCH.

(1132-1139.)

La mort de Mstislaf fut le signal du désordre. Les habitants de Kief proclamèrent Jaropolk, son frère ; cette sorte d'élec-

tion avait probablement pour objet d'empêcher que le trône ne retournât à la branche que l'avénement de Vladimir-Monomaque en avait dépossédée.

Le règne de Jaropolk fut de courte durée ; sous lui le pays fut agité par des troubles continuels occasionnés par l'ambition des princes apanagés. Chacun d'eux, peu content de son domaine, cherchait sans cesse tous les moyens de l'augmenter. Les fils d'Oleg surtout, qui descendaient de Sviatoslaf, ne se voyaient qu'avec douleur exclus du trône de Kief par la postérité de Vsévolod, c'est-à-dire par une branche cadette. Ils déclarèrent la guerre à Jaropolk et à ses frères, et cette guerre, sauf quelques intervalles de paix ou plutôt de trève, dura jusqu'à la mort de Jaropolk. C'est de cette époque que date la haine entre les fils d'Oleg et ceux de Vladimir-Monomaque, haine qui ensanglanta la Russie pendant un siècle.

15° VSÉVOLOD II, OLGOVITCH.

(1139-1146.)

Après la mort de Jaropolk, arrivée en 1139, son frère Viatcheslaf Vladimirovitch, prince de Péréïaslavl, était désigné pour lui succéder. Il se rendit à Kief pour prendre possession du trône ; mais les cérémonies d'investiture n'étaient pas achevées que Vsévolod Olgovitch, prince de Tchernigof, parut à la tête d'une nombreuse armée, réclamant l'héritage paternel. Viatcheslaf se retira aussitôt et lui céda ses droits.

Le nouveau grand-prince résolut d'enlever aux fils de Monomaque leurs possessions, et de réunir tous les états de Russie sous un seul sceptre ; mais ses entreprises n'eurent point un heureux succès, et une paix honorable fut le prix de la résistance de ses adversaires. Vsévolod mourut en 1146, après avoir désigné son frère Igor pour son successeur.

16° ISIASLAF II, MSTISLAVITCH.

(1146-1154.)

Igor ne resta que peu de temps sur le trône que lui avait laissé son frère. Les Kiéviens, exaspérés par les boyards auxquels Igor abandonnait le gouvernement, redemandèrent la famille de Monomaque. Isiaslaf, prince de Péréïaslavl, fut invité à venir les délivrer de l'oppression. Igor s'étant mis en campagne pour le repousser, fut abandonné des siens, et obligé de prendre la fuite après un règne de six semaines. Ce règne est compté par quelques historiens et omis par d'autres.

Isiaslaf s'étant mis en possession du trône de Kief, envoya des troupes à la poursuite d'Igor, afin de s'assurer de sa personne. On le trouva caché dans un marais, d'où il fut amené au nouveau souverain. On lui rasa la tête, et on l'enferma dans un couvent; mais un soulèvement ayant eu lieu en faveur de ce malheureux prince, le peuple furieux le mit en pièces.

Délivré de son compétiteur, Isiaslaf II n'en régna pas plus tranquillement. Jouri ou Georges Vladimirovitch, prince de Souzdal; Sviatoslaf, Olgovitch, oncle du malheureux Igor; Sviatoslaf Vsévolodovitch, son frère, et Vladimisko, prince de Galitch, issus d'une autre branche de la famille de Rurick, prirent les armes contre le nouveau grand-prince, qui, quoique soutenu par les Kiéviens, fut plusieurs fois expulsé de leur ville, et momentanément précipité d'un trône où ses armes le ramenèrent pourtant. Deux fois les Hongrois vinrent à son secours : la seconde fois Gaïsa II commandait lui-même les troupes envoyées contre ses ennemis, et le roi de Pologne arma également en sa faveur. Les Polovtsi, toujours empressés de profiter de ces dissensions intestines, prirent le parti de ses adversaires qu'ils abandonnaient un moment après quand ils y voyaient de l'avantage pour eux. Ils avaient remporté une victoire sur le grand-prince; mais Isiaslaf envoya contre eux son fils Mstislaf, qui les battit à son tour en 1152. Isiaslaf, plus grand que sa fortune, se soutint sur le trône, et l'attachement de ses peuples le suivit jusqu'au tombeau. Il mourut jeune encore en 1154.

17° JOURI OU GEORGES Ier, VLADIMIROVITCH, SURNOMMÉ DOLGOROUKI OU LONGUE-MAIN.

(1154-1157.)

Ce prince ne succéda pas immédiatement à Isiaslaf. Rotislaf, frère du dernier grand-prince, fut appelé d'abord sur le trône; mais une guerre imprudente qu'il fit à Isiaslaf Davidovitch, prince de Tchernigof, et petit-fils d'Oleg, l'en précipita presque aussitôt. Isiaslaf, à la demande des Kiéviens, prit possession du trône abandonné par Rotislaf. Mais Jouri Vladimirovitch, que ses guerres avec Isiaslaf II avaient déjà momentanément placé sur ce trône, l'obligea presque aussitôt d'en descendre.

Avant son avénement à la grande-principauté, Jouri avait, en 1147, posé les fondements de la ville de Moscou, qui n'était alors qu'un bourg palissadé auquel on avait donné le nom de la rivière sur le bord de laquelle il s'élevait. Arrivé au trône qu'il convoitait depuis si longtemps, il assigna des apanages à ses fils, et profita de quelques instants de repos pour opérer quelques améliorations. Il augmenta le nombre des ecclésiastiques, ouvrit des routes à travers des forêts, et, outre Moscou, fonda plusieurs villes, entre autres Kostroma, Jourief-Poskoï, Vladimir sur le Kliazma, etc. Il avait donné Novgorod pour apanage à son fils Mstislaf : apprenant, en 1157, que les Novgorodiens l'avaient chassé, il s'apprêtait à punir cette révolte, lorsque la mort vint terminer ses jours. Le caractère de ce prince offre un mélange bizarre d'insouciance et d'activité, de superstition et de mauvaise foi. Les Kiéviens, qui détestaient sa mémoire, ne voulurent point que son corps reposât à côté de celui de son père Monomaque; ils l'enterrèrent hors de la ville.

18° ISIASLAF III, DAVIDOVITCH, A KIEF.

(1157-1159.)

ANDRÉ Ier, JOURÉVITCH, A VLADIMIR.

(1157-1175.)

La mort de Jouri fut le signal d'une nouvelle révolution. Jusqu'ici nous avons vu les princes de Kief porter seuls le titre de grand-prince, et exercer sur les autres princes apanagés une sorte de suzeraineté; mais à compter de cette époque le titre de grand-prince devint illusoire, et la plupart des princes se firent indépendants. Kief, en un mot, ne se soutint plus que par la gloire de ses souvenirs.

Isiaslaf, que Jouri avait chassé du trône au moment où il venait d'y être élevé, fut rappelé par les Kiéviens qui l'accueillirent avec acclamation, et le reconnurent de nouveau grand-prince.

En même temps, André Jourévitch, prince apanagé de Souzdal, transféra sa résidence à Vladimir, sur la Kliazma, ville fondée par son père, et prit le titre de grand-prince de la *Russie blanche*, par opposition au souverain de Kief, appelé grand-prince de la *Russie rouge*.

A la suite de quelques guerres entre les princes, Isiaslaf se vit forcé d'abandonner Kief, où Rotislaf fut reçu pour la seconde fois (1159).

19° ROTISLAF MSTISLAVITCH. — ANDRÉ A VLADIMIR.

(1159-1168.)

Isiaslaf fit de vaines tentatives pour remonter sur le trône de Kief; il perdit la vie dans une bataille qu'il livra à son compétiteur. Rotislaf parvint alors à rétablir la tranquillité, devenue d'autant plus nécessaire que les Polonais ravageaient à cette époque l'occident de la Russie.

Cependant André régnait seul à Vladimir; il abandonna par une sage prévision le système d'apanage, et ne donna de villes ni à ses frères ni à ses fils. Il exila même Mstislaf, Vassilko, Michel, deux neveux et quelques boyards dont il redoutait sans doute le mécontentement et la turbulence. Mstislaf et Vassilko se retirèrent à Constantinople avec leur jeune frère Vsévolod, qui devint célèbre dans la suite. L'empereur Manuel les accueillit avec bienveillance et distinction.

Rotislaf mourut dans un âge avancé, après avoir manifesté plusieurs fois l'intention de renoncer à la couronne pour se retirer dans un cloître (1168).

20° MSTISLAF II, ISIASLAVITCH. — ANDRÉ A VLADIMIR (21° GRAND-PRINCE.)

(1168-1169.)

Mstislaf, prince de Volhynie, succéda à son oncle à Kief, comme le plus âgé des princes de son sang. C'était un homme sage et instruit, ami de la justice, mais trop faible pour se maintenir longtemps sur un trône incessamment ébranlé par des soulèvements. Son fils Roman, qui commandait à Novgorod, ayant eu l'imprudence d'attaquer les alliés du grand-prince André, celui-ci profita de cette circonstance pour se déclarer contre le prince de Kief. Il rassembla une nombreuse armée; onze princes apanagés lui amenèrent eux-mêmes leurs troupes, et voulurent partager son entreprise. Il ne conduisit pas lui-même cette brillante troupe, il en remit le commandement à Mstislaf, son fils, et au voïvode Boris. Le prince de Kief ne fut averti du danger qui le menaçait que lorsque ses ennemis étaient pour ainsi dire sous les murs de sa capitale, tant les divers états de la Russie avaient alors peu de correspondance entre eux. Pour la première fois, Kief, cette *mère des villes russes*, selon l'expression d'Oleg, fut prise d'assaut et livrée au pillage. Pendant trois jours, les maisons, les monastères, les églises, furent dépouillés par la rapacité des vainqueurs, et depuis ce désastre sa puissance ne fit que décroître.

A peine le prince Mstislaf trouva-t-il le moyen de fuir avec un de ses frères ; sa femme et un de ses fils tombèrent dans les fers. André donna cette ville comme simple apanage à son frère Gleb. C'est ainsi que la ville de Vladimir devint la capitale de la Russie, qui en trois siècles déplaça deux fois le point central de sa puissance.

André porta seul alors le titre de grand-prince. Ses possessions comprenaient les gouvernements actuels de Iaroslavl, de Kostroma, de Vladimir et de Moscou, une partie de ceux de Novgorod, de Tvar, de Nijni-Novgorod, de Toula et de Kalouga ; il disposait de la principauté de Kief, et commandait aux princes de Riazan, de Mourom, de Smolensk et de Polotsk ; mais Novgorod, qui venait d'entrer dans la ligue anséatique, de même que les princes de Galitch et de Tchernigof, avaient conservé leur indépendance. Ce prince défendit avec succès ses domaines contre les incursions des Bulgares, que des agrandissements successifs avaient rendu formidables. André, entouré de scélérats au sein même de sa cour, périt misérablement assassiné, en 1175, avec des circonstances qui rappellent un meurtre plus récent (Paul Ier).

22° MICHEL JOURÉVITCH, 22e GRAND-PRINCE.

(1175-1177.)

Michel triompha des obstacles que l'ambition des princes ses rivaux lui suscita ; il affermit la puissance de Vladimir, et répara autant que possible la trace des désordres graves dont la mort d'André avait été le signal. On loue sa droiture, sa générosité et son amour pour le peuple ; malheureusement son règne fut court ; la mort l'enleva au bout de deux ans.

23° VSÉVOLOD III, JOURÉVITCH.

(1177-1213.)

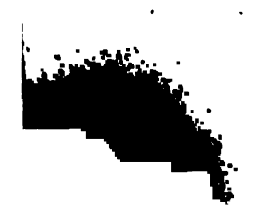
C'était le plus jeune des onze fils de Jouri. Sous lui la principauté de Vladimir devint si puissante qu'elle fut considérée

comme la première de toutes. Kief était presque réduit à son seul territoire, et les princes apanagés, ne connaissant plus la suzeraineté du souverain de Kief, prirent tour à-tour le titre de grand-prince. Vsévolod III pacifia le royaume de Kasan, agité par des troubles intestins, battit les Bulgares, et fonda la ville de Tver.

Ce prince mourut après un règne de trente-sept ans; il se montra également brave et habile à profiter des fautes de ses ennemis. Il laissait, à sa mort, cinq fils qu'il avait apanagés de la manière suivante. Constantin à Rostof, Vladimir à Moscou, Sviatoslaf à Jourief, Ivan à Starodoub, et Georges ou Jouri à Vladimir.

24° CONSTANTIN, VSEVOLODOVITCH.

Après la mort de Vsévolod, la guerre s'alluma bientôt entre ses fils, mécontents de leurs apanages. Constantin, en sa qualité d'aîné, disputa et obtint le trône de Vladimir, occupé par son frère Jouri. Son règne fut court; mais sa bonté, sa justice, son amour des lettres et des arts, lui méritèrent l'affection du peuple et le surnom de Sage. A sa mort il désigna pour lui succéder son frère et son ancien compétiteur Jouri, en recommandant à ses propres fils de rester unis, et de regarder leur oncle comme un second père (1218).



II

Jouri ou Georges II. — Etat de la Russie au 13e siècle. — Genghis-Khan; Première invasion des Mongols. — Bataille de la Kalka. — Seconde invasion des Tatars Mongols. — Prise et destruction de Moscou, de Vladimir, de Souzdal, etc. Jaroslaf II; Iviatoslaf II; Michel II; André II; Alexandre Ier; Jaroslaf III; Vassili Ier; Dmitri Ier; André III; Michel III; Georges III; Dmitri II; Alexandre II; Siméon; Ivan II; Dmitri III; Dmitri IV; Vassili II; Vassili III. — La Russie recouvre peu à peu son indépendance (1218-1462.)

25° JOURI OU GEORGES II, VSÉVOLODOVITCH.

(1218-1238.)

Les guerres entre les princes apanagés et avec les peuples voisins occupèrent une partie de son règne; mais l'événement le plus remarquable fut l'invasion des Tatars qui couvrirent la Russie de sang et de ruines, et la retinrent pendant plus de deux siècles dans l'esclavage.

Avant d'entrer dans les détails de la grande invasion des Mongols, jetons un coup d'œil sur l'état de la Russie au commencement du treizième siècle.

ÉTAT DE LA RUSSIE AU 13e SIÈCLE.

La faute des grands-princes qui avaient morcelé la Russie en apanages portait ses fruits, et devait en produire de plus

amers encore. Des souverains de provinces s'arrogeaient le titre de grand-prince par opposition aux princes apanagés ; mais cette dénomination ne présentait plus l'unité monarchique. Le droit de succession, qui passa du frère ou du plus proche parent du prince défunt à son fils, fut la cause de tant de querelles sanglantes où la Russie s'épuisait, et dont profitèrent les étrangers : c'est sans doute à l'étendue de ses provinces que la Russie dut son salut. Toutefois, comparée avec les états voisins, son commerce, ses alliances, la valeur de ses habitants, et surtout l'unité de langage dans le cœur des provinces slaves, lui assignaient un rang honorable parmi les nations. Le gouvernement offrait un mélange bizarre de despotisme et de liberté, qui, en favorisant les entreprises ambitieuses de l'aristocratie, déconsidérait la source du pouvoir.

Dans le treizième siècle, les Russes avaient une traduction du droit canon grec pour les cas qui sortaient de la coutume. Le prince avait droit de paix et de guerre, celui de punir et de fixer les impôts ; mais les citoyens de la capitale, profitant de la liberté qui régnait dans les assemblées publiques, arrêtaient souvent le prince dans les actes les plus importants du gouvernement. La voix délibérative n'était accordée qu'aux plus anciens citoyens, aux hommes de condition libre, aux boyards, aux militaires et aux marchands. Le haut clergé était ordinairement chargé d'entamer les négociations de paix, et participait à l'administration des affaires ; il jugeait des délits en matière ecclésiastique, sans avoir recours à la justice séculière ; et, pour ses actes, il ne reconnaissait que la censure du métropolitain.

Déjà à cette époque le commerce était dans un état prospère. Le Dnièpr était appelé le chemin de la Grèce, et Novgorod entretenait des relations avec les villes libres d'Allemagne, qui, dans le treizième siècle, se coalisèrent au nombre de soixante-dix, et formèrent la ligue anséatique. A dater de cette époque, Novgorod eut pendant longtemps une grande importance dans le système commercial du nord de l'Europe. Smolensk faisait aussi un commerce étendu avec Riga, la Gothlandie et les villes allemandes. C'est ainsi que le numéraire affluait en

Russie, malgré les dispositions prohibitives des étrangers. Quant aux arts et aux siences, leurs progrès furent peu rapides. A en juger par le poème d'Igor, écrit au douzième siècle, la littérature nationale était pleine d'images brillantes et énergiques. Depuis l'introduction du christianisme, les mœurs s'étaient adoucies; mais la piété, dépourvue des lumières nécessaires, se traduisait souvent en pratiques superstitieuses.

Les Russes étaient passionnés pour les jeux de hasard, la musique, la danse et les liqueurs enivrantes, et ils ont conservé les mêmes traits caractéristiques. Belliqueux et cruels dans la victoire, ils passaient rapidement d'une résolution à une autre, et il ne fallut rien moins que le joug pesant des Tatars, et le sceptre de Jean-le-Terrible, pour les façonner au despotisme (1).

GENGHIS-KHAN. — PREMIÈRE INVASION DES MONGOLS.

Dans la Tatarie chinoise, et au sud du gouvernement d'Irkoutsk, erraient des hordes de Mongols, de même origine que les Turcs d'Orient. Vers la moitié du douzième siècle, ce peuple devint puissant par ses conquêtes. Le khan Bagadour laissa son jeune fils Témouchin, âgé de treize ans, à la tête de quarante mille familles. Plusieurs hordes voisines, qui étaient tributaires de Bagadour, crurent pouvoir profiter de la faiblesse présumée de son successeur pour secouer le joug. Mais bientôt Témouchin les soumit, et força plusieurs autres chefs de hordes à reconnaître son autorité. Il campait à la tête de son armée sur les bords du fleuve Amour, lorsqu'un ermite vint lui promettre l'empire du monde, au nom de Dieu, et lui donner le nom de *Tchinguis-Khan*, d'où nous avons fait Genghis-Khan, c'est-à-dire grand Khan. Les peuples voisins et le prince du Thibet le reconnurent pour leur souverain, et s'associèrent à ses entreprises. Il se rendit maître, soit par lui-même, soit par ses enfants et ses généraux, de tout ce que nous appelons à

(1) M. Chopin.

présent la grande Tatarie, d'une partie considérable de la Chine, de l'Indostan et de la Perse. Pékin trembla devant ses armes et Genghis-Khan lança ses hordes victorieuses sur l'Occident ; il entra à cheval dans la capitale de la Bukharie, et contraignit Mahomet II, son rival, à une fuite honteuse. Pendant trois ans, ce ne furent que ravages, incendies et massacres ; enfin, vers l'an 1223, deux généraux du khan couvrent de leurs guerriers les côtes occidentales de la mer Caspienne. Ils désiraient marcher sur la ville de Derbent, qu'il leur importait d'acquérir, et ils choisirent parmi leurs prisonniers dix hommes pour leur servir de guides. Si ce desscin se fût effectué, la Russie eût peut-être été sauvée. Maîtres de Derbent, ils n'eussent peut-être pas pensé aux Russes, ou plutôt il ne les eussent pas connus. Mais, pour le malheur des contrées orientales et septentrionales de l'Europe, les guides, malgré les menaces de mort que leur firent les Mongols, les égarèrent du chemin de Derbent, et les conduisirent à une embuscade dressée par les Alains et les Polovtsi.

Les généraux Mongols reconnurent avec effroi le piége où ils étaient tombés ; ne pouvant espérer de vaincre des ennemis si nombreux et si avantageusement postés, ils eurent recours à la ruse pour les diviser. Ils s'adressèrent aux Polovtsi, ils leur rappelèrent leur commune origine, leur firent de riches présents, et les déterminèrent à rester neutres. Les Alains demeurés seuls furent entièrement défaits. La plus grande partie périt dans le combat, le reste reçut des fers. Ainsi fut éteinte une nation qui s'était rendue célèbre parmi celles qui contribuèrent à la ruine de l'empire romain.

Les Polovtsi reconnurent bientôt la faute qu'ils avaient faite de ne pas secourir leurs alliés. Les Mongols, vainqueurs des Alains, poursuivirent les Polovtsi jusqu'à la mer d'Azof, où tout dut plier sous leur nombre et leur valeur. Les Polovtsi, désespérés, se jetèrent alors dans les bras d'une nation dont ils avaient mille fois provoqué la haine, à laquelle ils avaient causé et qui leur avait fait éprouver tant de maux. Un grand nombre se réfugièrent à Kief, annonçant la nouvelle de l'arrivée des Mongols. D'autres se retirèrent à Galitch, implo-

rant le secours du brave Mstislaf, prince de cette ville, qui avait épousé la fille de Kotiak, chef des Polovtsi. Les princes russes comprirent aisément combien il importait d'arrêter des ennemis aussi redoutables que les Tatars, avant qu'ils eussent pénétré dans la Russie. Ils s'assemblèrent en grand nombre à Kief, et décidèrent qu'on donnerait de puissants secours aux Polovtsi, et qu'on n'attendrait pas que les Tatars fussent entrés dans les provinces russes pour s'opposer à leurs progrès. Ils se séparèrent aussitôt pour aller rassembler leurs troupes.

Déjà l'armée des princes russes était à Zaroub et à l'île de Variègue sur le Dniépr, lorsqu'arrivèrent dix ambassadeurs tatars pour déclarer que leur nation n'avait jamais formé aucun dessein contre les Russes, que leurs chefs n'en voulaient qu'aux Polovtsi seuls, leurs anciens esclaves; esclaves infidèles, voisins dangereux, dont la Russie n'avait que trop éprouvé le brigandage et la férocité. Sans doute il eût été imprudent aux Russes de se fier à ces protestations; mais ils eurent la barbarie de massacrer les ambassadeurs tatars.

Les Mongols, instruits du sort de leurs députés, envoyèrent reprocher aux Russes le crime atroce dont ils s'étaient rendus coupables. « Vous avez soif de notre sang, dirent ces nou- » veaux envoyés ; vous avez assassiné nos ambassadeurs; vous » ne nous connaissez pas, vous à qui nous n'avons fait aucun » mal : vous voulez la guerre, eh ! bien, vous l'aurez.... Que » Dieu juge entre nous ! »

BATAILLE DE LA KALKA.

Toutes les forces étant réunies, l'armée russe passa le Dniépr, lorsqu'on apprit qu'un corps de Mongols s'avançait pour observer les mouvements des Russes. Mstislaf, prince de Galitch, qui avait le commandement suprême, ou qui du moins était un des principaux chefs, chargea quelques jeunes princes d'aller les attaquer. Ils le firent avec tant de succès qu'ils les mirent en fuite, et tout le camp russe fut abondamment approvisionné par les nombreux troupeaux que les Tatars avaient été contraints d'abandonner.

Cette victoire remplit les Russes de confiance. Ils continuèrent leur marche pendant huit ou dix jours, sans rencontrer d'ennemis. Ils crurent avoir effrayé les Mongols au point que ceux-ci n'osaient plus se présenter. Arrivés près de la Kalka, petite rivière qui se jette dans la mer Noire, non loin de l'embouchure du Don ou Tanaïs, ils aperçurent enfin un corps avancé de Mongols. On l'attaque aussitôt, les Mongols prennent la fuite, et l'armée russe traverse sans obstacle la Kalka.

C'était là que les généraux tatars attendaient les Russes. La bataille s'engagea avec acharnement; les Polovsti, qui combattaient à l'avant-garde, ayant été repoussés et précipités sur l'armée russe, y mirent le désordre; les Mongols en profitèrent pour charger avec impétuosité; tout fuit, tout cède à ce torrent. Le prince de Galitch, le plus courageux des princes russes, gagne le premier les bords de la rivière avec quelques soldats, prend le nombre de barques qui lui est nécessaire et fait mettre le feu au reste. Cette précaution le sauva; mais elle causa la perte d'un grand nombre de Russes qui périrent sous le fer du vainqueur ou dans les eaux. Il ne se sauva que la dixième partie de l'armée, qu'on croit avoir été composée de plus de cent mille hommes, sans compter les Polovtsi.

Le prince de Kief, mécontent du prince de Galitch, n'avait pas prit part au combat; il s'était tenu retranché sur une hauteur, au bord de la Kalka; quand Mstislaf eut pris la fuite, les vainqueurs se divisèrent en deux corps d'armée: l'un se mit à la poursuite des fuyards, et assiégea le prince de Kief dans ses retranchements. Il se défendit longtemps avec un courage opiniâtre; mais voyant toute résistance inutile, il offrit de se rendre, et le général tatar jura solennellement de laisser la vie à lui et à ses compagnons, et de leur rendre la liberté, moyennant une rançon convenue. Mais à peine le prince de Kief s'est-il rendu avec son gendre et un autre prince nommé Doubrovski, que les Mongols furieux massacrent les soldats, se jettent sur les princes, les couvrent de planches sur lesquelles ils s'asseyent pour célébrer le festin triomphal, et étouffent ainsi ces malheureuses victimes qui se sont remises à leur foi. Digne représaille du massacre des ambassadeurs tatars (1223).



Après la victoire de la Kalka, les Mongols entrèrent dans la Russie sans aucune résistance. Le peuple, accoutumé à sortir des villes au-devant de ses princes, avec la croix et les images, avait la simplicité de rendre les mêmes honneurs aux Tatars; mais ces marques naïves de soumission et de respect ne désarmaient point la férocité des vainqueurs : ils se ruaient sur cette multitude désarmée, qui ne se défendait que par ses larmes, massacrant les uns et réservant les autres pour l'esclavage. Tout le pays qu'ils traversèrent fut ravagé, toutes les villes furent pillées. On peut juger du désastre de la Russie par le malheur de la principauté de Kief, qui seule perdit soixante mille de ses sujets. Les Mongols parvinrent jusqu'à Novgorod-Severski, dans la petite Russie, au nord-est de Tchernigof; et là, tournant enfin vers le sud, las de succès et de carnage, ils retournèrent auprès de Genghis-Khan, qui était alors dans la Bukharie. Gengis-Khan vint au-devant de ses généraux victorieux, et étonné du nombre immense des prisonniers et du riche butin qu'il lui présentaient, il les combla de bienfaits et d'honneurs, puis il marcha avec eux contre le roi de Tangut. Ainsi passa sur la Russie ce fléau terrible.

Jouri, le grand-prince de Vladimir, avait été sollicité d'envoyer des secours aux princes de la Russie méridionale; ne pouvant refuser de prendre part à la défense de la patrie commune, il mit une telle lenteur dans ses préparatifs, que son neveu Vassilko, chargé du commandement de ces troupes, arriva trop tard. Vassilko apprit en chemin le désastre de ses concitoyens, la retraite des Mongols, et il revint sur ses pas.

A peine les Mongols étaient-ils retirés, que les guerres civiles recommencèrent en Russie. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs du récit de toutes ces querelles, qui, réduites pour la plupart aux mesquines proportions de l'intérêt privé, firent pendant treize ans couler le sang des Russes par la main de leurs compatriotes. Des événements d'une toute autre importance allaient suspendre leurs discordes civiles.

SECONDE INVASION DES TATARS-MONGOLS.

Nous avons vu les généraux de Genghis-Khan retourner auprès de leur maître avec leurs armées victorieuses des Russes. Cependant les Tatars n'avaient point évacué le Kaptchak, que le khan donna peu après en apanage à Touchi, l'aîné de ses fils. Celui-ci n'en jouit pas longtemps, et eut pour successeur son fils, que l'histoire des Tatars nomme Bathou-Saghin, et que nous connaissons mieux sous celui de Bâti. Genghis-Khan, après avoir détruit la puissance des rois de Tangut, termina sa sanglante carrière en 1227. Il avait désigné pour son successeur son fils Ougadaï, que nous nommons Oktaï, prince aussi valeureux que son père, mais plus humain, plus éclairé, plus vertueux. Il acheva la conquête de la Chine, détruisit l'empire de Nin-Tchê; et, traînant après lui les richesses de la Perse et du Kathai, il retourna dans le pays de Karakoum. Là il fit bâtir un superbe palais, que des artistes appelés de Chine embellirent de toutes les magnificences de l'art oriental.

Mais au lieu de goûter le repos dans la résidence qu'il venait de choisir, il courut à de nouveaux exploits, et envoya en même temps, sous la conduite de son fils, des forces considérables à Bâti-Khan, son neveu, pour soumettre les provinces au nord de la mer Caspienne. Bâti ayant donné aux compagnons des fatigues qu'il allait braver une fête, ou plutôt un repas somptueux qui dura quarante jours, ordonna le départ, et s'avança vers l'Occident avec une armée de six cent mille combattants (1237).

Rien n'arrête leur marche : déjà ils ont traversé la Kama; déjà la capitale des Bulgares, la *grande ville*, est en leur pouvoir et livrée aux flammes; et ce peuple, autrefois si redoutable, a disparu devant les envahisseurs. Bâti-Khan se frayant ensuite un chemin à travers d'épaisses forêts, pénètre dans la principauté de Riazan, et fait sommer les Russes de lui livrer la dixième partie de leurs biens. « Quand nous aurons tous mordu » la poussière, répondirent les princes, vous pourrez les pren-

» dre en entier. » Ils rassemblent à la hâte leurs forces, s'avancent vers le Voronège à la rencontre des ennemis, et envoient en même temps demander des secours au grand-prince de Vladimir. Georges les refusa, répondant qu'il doit garder ses forces pour défendre ses propres états. Les divers souverains de la Russie suivent ce funeste exemple, abandonnant aux barbares ceux d'entre eux qui sont attaqués les premiers.

Les princes de Riazan, désespérant de lutter en rase campagne contre leurs nombreux ennemis, tentèrent de se défendre dans différentes places. Toutes furent emportées d'assaut, pillées et détruites, et Riazan même, après une résistance de seize jours, subit le sort des autres villes de la principauté.

Georges de Vladimir avait compris enfin que la ruine des princes de Riazan le menaçait de la sienne : il leur envoya une armée sous la conduite de son fils Vsévolod; mais ce secours n'arriva qu'après la prise de Riazan, et Vsévolod se joignit à Roman, frère du prince qui était mort en défendant cette ville. Bâti-Khan les rencontre à Kolomna, et remporte sur eux une victoire décisive. Roman perdit la vie dans cette bataille, et Vsévolod parvint à gagner Vladimir avec quelques compagnons de son désastre. Les vainqueurs continuent leur marche vers Moscou; cette ville, déjà très peuplée, mais abattue d'avance par la terreur, oppose à peine aux assiégeants une faible résistance; elle est prise, brûlée, et les habitants sont ou massacrés ou chargés de fers. Le jeune Vladimir, second fils de Georges, tombe au pouvoir des Mongols.

Le grand-prince, en apprenant ces tristes événements, sortit enfin de sa capitale, dont il confia la défense à ses deux fils Vsévolod et Mstislaf, passa le Volga avec sa petite armée, pour gagner le gouvernement de Tver et y attendre l'arrivée de ses frères. Bientôt le chef tatar parut sous les murs de Vladimir, envoyant une partie de ses troupes à Souzdal, qui se rendit sans résistance, et dont la population fut exterminée. Les Vladiminiens, voyant les préparatifs du siége, reconnurent que leur perte était inévitable. Vsévolod, les princes, les seigneurs et les principaux citoyens reçurent solennellement la tonsure monacale, pour consacrer à Dieu les derniers jours de leur

vie. Enfin l'assaut commence, et tout est livré à la mort et au pillage. Vsévolod et Mstislaf périssent au milieu des rangs ennemis. Pendant l'espace de trois semaines, les Tatars, sans compter les bourgs et les villages, prirent quatorze villes de la grande principauté, dont les habitants furent égorgés ou traînés en esclavage.

Georges qui, avec son frère Sviatoslaf, campait sur les bords de la Site, apprend à la fois la ruine de sa capitale et la triste fin de ses fils. Le malheur semble élever son faible courage : résolu de défendre sa patrie, ou de périr en la vengeant, il fait passer dans le cœur des chefs les sentiments qui l'animent. Il espérait, mais en vain, recevoir les secours de son frère Jaroslaf, prince de Novgorod. Pendant qu'il les attend, les Tatars paraissent, la bataille est engagée (4 mars 1238); les Russes, animés par l'exemple de leur prince, font balancer la victoire. Georges se précipite à travers les dangers, ses soldats le suivent, et la vue de leur souverain semble les rendre invincibles ; mais il tombe sous les coups des ennemis. Dès lors rien ne résiste aux Mongols ; les Russes ne songent plus à défendre leur vie, et le champ de bataille reste jonché de leurs cadavres.

Bâti se porta ensuite rapidement sur Novgorod ; après avoir pris et ruiné Tver et Torjek, il n'était plus qu'à cent verstes (vingt lieues) de Novgorod, quand, effrayé par les marécages et les immenses forêts qui environnaient cette ville, il revint sur ses pas. C'est ainsi que la vieille capitale de la Russie fut préservée de la destruction générale et de ces horribles ravages qui firent qu'en Russie, pour nous servir des propres termes des annalistes, « les vivants enviaient aux morts la tran» quillité des tombeaux. »

En quittant les environs de Novgorod, Bâti se porta sur Koselsk, dans le gouvernement de Kalonga; cette place résista un mois, et eut le sort des autres villes. De là Bâti, rassasié de carnage, se retira sur le Don, dans le pays des Polovtsi, où il avait fixé sa résidence.

26° JAROSLAF II, VSEVOLODOVITCH.
(1238-1247.)

A peine Jaroslaf, prince de Novgorod, fut-il informé de la retraite des Tatars, qu'impatient de succéder à son malheureux frère, il plaça sur le trône de Novgorod son fils Alexandre, et courut lui-même prendre possession des cendres et des décombres de Vladimir. Il nettoie la place où fut cette ville des cadavres dont elle est couverte, la relève, rappelle les habitants dispersés, et donne tous ses soins à réparer ses désastres.

Cependant les Tatars n'avaient pas abandonné la Russie sans retour. Bâti reparaît bientôt avec ses hordes, et se rend maître du pays des Mordviens, du Mourom et de Gorokhovetz. De là il se dirige vers la Russie méridionale. Péréiaslavl est ruinée; Tchernigof, après une vigoureuse résistance, est livrée aux flammes.

Peu après cette expédition, Mangou-Khan fut envoyé par Bâti pour faire une tentative contre Kief, où régnait alors le prince Michel. N'ayant pas assez de troupes pour forcer cette ville, il essaya d'engager les habitants à se rendre; mais les Kiéviens massacrèrent ses envoyés. Mangou, que l'aspect de Kief avait frappé d'admiration, retourna rendre compte de sa mission à son maître. Le prince Michel partit pour la Hongrie, dans l'espoir d'engager le roi de ce pays à se joindre à lui pour repousser les Tatars; il avait confié au boyard Dmitri le dangereux honneur de défendre sa capitale pendant son absence.

Bâti, enflammé par le récit de Mangou, vint lui-même faire le siége de Kief. Il conduisait une armée formidable, et amenait avec lui ses plus habiles généraux. Il ne commença l'attaque de la place qu'après avoir fait proposer aux habitants de se rendre à des conditions favorables. Sur leur refus, il fit investir la ville, et battre les murailles de tous les côtés à la fois. Enfin les Tatars, ayant fait une brèche, montèrent impétueusement à l'assaut. Les assiégés se défendirent sur la brèche pendant tout le jour, et profitèrent de la nuit pour construire une

muraille autour de l'église de Sainte-Sophie. On vit, pour ainsi dire, une nouvelle ville élevée dans la ville même. Là ils soutiennent un nouvel assaut, pendant lequel Dmitri encourage ses compatriotes par son exemple; il en impose aux Tatars, étonnés de n'être pas encore vainqueurs. Enfin ses nombreuses blessures l'obligent à se retirer du combat, et rien ne s'oppose plus au triomphe des Mongols. Bâti, qui savait apprécier le courage, accorda non-seulement la vie à Dmitri, mais le traita plutôt comme un ami que comme un captif. Pendant plusieurs jours les débris de Kief nagèrent dans le sang, et la splendeur de la capitale d'Oleg fut à jamais éclipsée. Temples, monuments, tombeaux, tout fut détruit. Informé que les princes de la Russie méridionale formaient une ligue défensive, Bâti s'avance contre les provinces de Galitz et de Volhynie; il s'empare de Galitz, de Vladimir, de Volhynie, et d'un grand nombre d'autres villes. Dmitri, qui l'accompagnait, voulant éloigner de sa patrie les féroces Mongols, eut l'adresse de déterminer Bâti à porter ses armes victorieuses dans la Hongrie et dans la Pologne.

Les Tatars n'étaient pas les seuls ennemis qui s'acharnaient contre la Russie. Ses voisins, en la voyant déchirée par un ennemi puissant, voulurent profiter de ses désastres pour arracher quelques débris de cette puissance tombée. Les Lithuaniens tombèrent sur Smolensk; mais ils eurent l'imprudence de faire leur incursion dans un moment où les Tatars venaient de se retirer, et furent repoussés par Jaroslaf. Leur défaite n'empêcha pas d'autres nations, également ambitieuses, mais plus redoutables, de suivre leur exemple. Mais leur audace, qui leur devint funeste, ne servit qu'à couvrir de gloire Alexandre, prince de Novgorod, et fils du souverain de Vladimir.

Les Novgorodiens, qui avaient vu passer, sans en être atteints, les hordes des Mongols, avaient alors pour ennemis les Tchoudes, les chevaliers Livoniens ou porte-glaives, qui s'étaient réunis à l'ordre Teutonique, les Finois et les Suédois. Ces derniers armèrent une flotte qui pénétra dans la Néva; mais les guerriers qu'elle portait furent complétement défaits

par Alexandre, à qui cette victoire valut le nom célèbre de *Nevski* (1240). Plus tard les alliés, auxquels les Lithuaniens se joignirent encore, excités par un traître nommé Tverdilo, s'emparèrent d'Izborsk, battirent les Pskoviens, et s'avancèrent jusqu'à une petite distance de Novgorod. Mais Alexandre les vainquit encore, et, dans une troisième campagne, qu'une victoire remportée en 1242 sur le lac Péïpont décida en sa faveur, il rentra en possession du pays de Pskof, et força les chevaliers de Livonie à lui demander la paix. Il remporta en outre de grands avantages sur les Lithuaniens; mais sa cruauté envers les vaincus ternit sa gloire.

Ces succès dans le nord n'empêchaient pas la Russie d'être tributaire des Tatars. Maître de la Hongrie, de la Moldavie et de la Valachie, Bâti retourna tout-à-coup sur les bords du Volga, et là il s'occupa du soin d'affermir ses nombreuses conquêtes. Tout pliait sous cette volonté puissante. Il avait confirmé Jaroslaf II dans sa grande-principauté, en lui reconnaissant formellement le premier rang parmi tous les princes russes. Il le fit venir auprès de lui, et fit partir son fils Constantin pour aller rendre hommage au grand khan Octaï, alors en Tatarie. Deux ans après, Jaroslaf lui-même dut se rendre en personne sur les bords du fleuve Amour, pour s'humilier devant son orgueilleux maître; il parvint à désarmer son ressentiment, mais il mourut en revenant dans sa patrie (1247). Presque à la même époque, Michel, qui avait inutilement imploré le secours du roi de Hongrie, revint à Tchernigof, où les lieutenants de Bâti lui ordonnèrent de se rendre à la horde. Il obéit, et partit avec son fils Boris et le boyard Féodor. Il allait entrer dans la tente de Bâti, lorsqu'on exigea de lui qu'il fléchît le genou devant les idoles : il refusa généreusement, et fut massacré. Féodor montra la même foi, et eut le même sort : quant à Boris, il dut sans doute à moins de fermeté la faveur de retourner plus tard dans son apanage. Ses autres fils rentrèrent également dans leurs possessions.

27° SVIATOSLAF II, VSÉVOLODOVITCH. — 28° MICHEL II, JAROSLAVITCH. — 29° ANDRÉ II, JAROSLAVITCH. — 30° ALEXANDRE Ier, JAROSLAVITCH, NEVSKI.

(1247-1263.)

Sviatoslaf, sixième fils de Vsévolod, succéda à son frère ; il se fit confirmer par Bâti-Khan, mais son règne ne dura que deux ans. Son neveu Michel, qui lui succéda, fut tué au bout de quelques mois dans une bataille contre les Lithuaniens, dont le prince avait envahi ses Etats. Alors Alexandre Nevski, qui jusque là ne s'était point humilié devant les Mongols, dut aller prendre les ordres de Bâti, et partir avec son frère André, pour aller rendre hommage au grand khan. Ces princes surent se concilier la faveur du chef tatar, qui donna à Alexandre toute la Russie méridionale, en y comprenant Kief. André obtint le gouvernement de Vladimir. Alexandre profita de la faveur du grand khan pour alléger le joug qui pesait sur la Russie, et conclut une alliance avec Karon, roi de Norwége.

André ne jouit pas longtemps du trône de Vladimir ; il eut l'imprudence d'épouser la fille d'un ennemi des Tatars, et de cesser de leur payer tribut ; il n'eut que le temps de s'enfuir en Suède ; Alexandre, plus sage ou plus souple, fut reconnu à la horde grand-prince de Vladimir.

Déjà, comme nous l'avons vu, Alexandre s'était fait une grande réputation de bravoure et d'habileté par ses victoires en Ingrie et sur les frontières de la Livonie ; depuis, il marcha de nouveau contre les Tchoudes, les James et les Suédois pour repousser leurs incursions. Par ses victoires remportées à l'occident, Alexandre se consolait en quelque sorte des basses complaisances qu'il était forcé d'avoir pour les Mongols. Sa condescendance pour eux fut bientôt mise à de nouvelles épreuves. Bâti mourut (1256) ; Berki, son successeur, remit le gouvernement des provinces russes à son lieutenant Oulavtchi. C'est devant ce dernier qu'Alexandre dut se présenter pour faire sa soumission. Malgré ses efforts, la Russie septentrionale

fut soumise à un tribut onéreux, dont les ecclésiastiques furent seuls exemptés. Un recensement eut lieu, on divisa le peuple par dizaines, cinquantaines, centaines et milliers, et l'on préposa des agents du fisc à chacune de ces divisions. Cette mesure humiliante fut même étendue à Novgorod; ses habitants voulurent en vain résister; Alexandre lui-même punit son fils Vassili, fit mettre à mort les instigateurs d'une lutte sans espoir, et pour la première fois les tributs de la république de Novgorod vinrent grossir le trésor des khans.

La Russie était esclave depuis le Dniester jusqu'au lac Ilmen. Cependant, en 1262, les habitants de Vladimir, de Souzdal et de Rostaf, exaspérés des exactions des Mongols, massacrèrent leurs agents du fisc. Alarmé des préparatifs que les Tatars faisaient à la suite de ces violences, le grand-prince Alexandre alla trouver Berki-Khan à Saraï, où il faisait sa résidence, et il parvint à fléchir son courroux. Il le quitta rassuré; mais la mort le frappa avant d'avoir pu retourner à Vladimir. Le peuple le pleura, et l'Eglise russe le mit au rang des saints. Au dix-huitième siècle, Pierre-le-Grand fit transporter ses restes sur les bords de la Néva, comme pour les rendre aux lieux témoins de son triomphe, et mettre sa nouvelle ville sous la protection d'un nom vénéré des Russes.

Ce fut sous son règne que s'élevèrent dans la horde des Tatars du Volga des dissensions qui présageaient sa chute. Nogaï se déclara indépendant du grand khan, et fit alliance avec l'empereur Michel-Paléologue. C'est du nom de ce chef qu'est dérivé celui des Tatars-Nogaïs, sujets actuels de la Russie.

31° JAROSLAF III, JAROSLAVITCH.

(1263-1272.)

32° VASSILI Ier, JAROSLAVITCH.

(1272-1276.)

Jaroslaf, dit de *Tver*, du nom de la ville où il mourut, succéda à son frère Alexandre. Son règne fut agité par de fréquents soulèvements des Novgorodiens, et par ses querelles avec son

37° GEORGES OU JOURI III, DANIÉLOVITCH. — 38° DMITRI II, MIKHAELOVITCH. — 39° ALEXANDRE, MIKHAELOVITCH.

(1319-1328.)

La grande-principauté de Vladimir et de Moscou, dont Moscou devint alors la commune capitale, ne fut pas sous Georges sans puissance : il y réunit la principauté de Novgorod qu'il fit administrer par des gouverneurs, chassa les Suédois de la Carélie, et construisit le fort d'Orjek, qui, nommé par les Suédois Neutebourg (fort des Noix), porte aujourd'hui le nom de Schlusselbourg. Mais à la même époque la principauté de Kief tomba, avec Vladimir de Volhynie, Loustk, Péréïaslavl, Gitomir, etc., au pouvoir de Gétimir, grand-prince de Lithuanie.

Cependant Dmitri, fils aîné du malheureux Michel, était allé auprès d'Usbeck justifier la mémoire de son père, faussement accusée par Georges. Le khan, pour réparer, autant qu'il le pouvait, l'injustice involontaire qu'il avait commise, retira sa protection à Georges, et éleva Dmitri à la dignité de grand-prince. Georges, en apprenant cette nouvelle, se rendit à la horde dans l'espoir de recouvrer la couronne de Vladimir. L'année suivante, Dmitri fit le même voyage, et les deux princes rivaux s'y rencontrèrent. Dmitri, à la vue de l'assassin de son père, lui plonge son épée dans le cœur. Usbeck lui aurait pardonné peut-être; mais les princes russes travaillèrent à le perdre, dans l'espoir d'arracher quelque portion de son héritage. Après l'avoir retenu deux ans prisonnier, Usbeck, qui l'avait aimé, ordonna sa mort; mais, par une sorte de compensation, il reconnut pour grand-prince de Russie Alexandre son frère.

Ce nouveau grand-prince ne jouit pas longtemps de sa dignité. Une révolte des habitants de Tver, excitée par Alexandre, et dans laquelle Schevkal, cousin d'Usbeck, et tous les Tatars qui se trouvaient à Tver furent massacrés, excita la colère et

la vengeance du khan. Il donna la grande-principauté de Vladimir à Ivan, frère de Georges, et lui confia une armée pour aller punir Alexandre et les habitants de Tver. Le grand-prince déchu n'attendit pas son rival, et se retira à Pskof.

10° IVAN OU JEAN Ier, DANIÉLOVITCH, SURNOMMÉ KALITA.

(1328-1340.)

Jean Ier reçut le surnom de Kalita, qui signifie la Bourse, parce qu'il avait coutume de porter à son côté une gibecière, à l'effet de faire des aumônes, ou peut-être aussi à raison de ses mesures fiscales. Ce nouveau grand-prince continua de faire sa résidence à Moscou, embelli par ses soins et par ceux de son père. Dès l'année 1326, le métropolitain de Vladimir avait transporté son siége à Moscou. Cette ville, devenue ainsi la résidence du grand-prince et du chef de la religion, continua de s'agrandir, et fut enfin reconnue généralement pour la capitale de la Russie. Jean avait promis à Usbeck de chercher tous les moyens d'exterminer Alexandre. Fidèle à ses engagements, il n'eut pas plutôt pris possession du trône, qu'il commença ses attaques contre le fils du malheureux Michel, employant tantôt la ruse, tantôt la force ouverte, et jusqu'aux foudres de l'Eglise pour réduire son adversaire. Alexandre résista pendant dix ans à tous les efforts de son ennemi mortel; enfin il fut forcé de se rendre auprès d'Usbeck. Cette démarche fléchit le chef mongol, qui rendit à Alexandre sa principauté, en y ajoutant celle de Tver. Jean réussit encore à noircir son rival aux yeux d'Usbeck, en le représentant comme l'ennemi le plus dangereux de la domination du Khan. Alexandre fut encore mandé à la horde, et cette fois il subit, avec son jeune fils Féodor, le triste sort de son père et de son frère.

Du reste, Jean régna avec sagesse et modération, et prépara une nouvelle ère à la Russie. Obséquieux courtisan d'Usbeck, il ne songea pourtant qu'à affermir son propre pouvoir; il se servit habilement de la terreur du nom des Mongols contre tout ce qui lui résistait en Russie; aussi l'autorité du grand-

prince commença-t-elle dès lors à se relever. Il réunit plusieurs territoires à ses propres domaines, et y rattacha successivement les apanages de plusieurs princes. La mort vint le surprendre au milieu de ses vastes projets ; mais il avait tracé la route, en essayant de réunir dans sa main les éléments épars de la puissance russe. On lui doit l'érection de plusieurs églises, entre autres de la cathédrale de l'Assomption de Moscou, la reconstruction du Kremlin, et de notables améliorations commerciales.

41° SIMÉON IVANOVITCH, DIT GARDIT, OU LE SUPERBE. — 42° IVAN II, IVANOVITCH.

(1340-1359.)

Siméon, fils aîné de Jean, se rendit à la horde et y acheta l'investiture de la grande-principauté, malgré les efforts des autres princes russes, jaloux de la suprématie de Moscou. Rampant devant l'ombrageux Usbeck, il était dur et fier avec les Russes, qui lui donnèrent le surnom de *Superbe.* Il continua l'œuvre que son père avait commencée : en sacrifiant une partie des revenus de l'Etat, il détermina ses frères à reconnaître son autorité, à lui prêter secours toutes les fois qu'ils en seraient requis, et à s'engager à n'entrer dans aucune alliance sans l'autorisation du grand-prince. Après avoir réduit Novgorod à l'obéissance, il en obtint tout l'arriéré du tribut que cette république était tenue à payer aux Tatars. Il mourut de la peste noire, qui, vers le milieu du quatorzième siècle, désola l'Asie et l'Europe. Siméon fut le premier qui prit le titre de grand-prince de toutes les Russies (1353).

Tchanibeck, successeur d'Usbeck, désigna pour successeur de Siméon son frère Jean ou Ivan Ivanovitch. Ce prince débonnaire n'aurait pu se soutenir longtemps sur un trône disputé par plusieurs prétendants, sans l'amitié que lui portait le khan Tchanibeck, et sans la considération que les vertus d'Alexis, métropolitain de Moscou, renommé pour sa sainteté, réfléchissaient sur lui. A sa mort, son trône resta vacant une année, le

nouveau khan Bardibeck ayant préféré partager les forces de ses vassaux que de les voir se concentrer insensiblement dans une redoutable unité.

43° DMITRI III, CONSTANTINOVITCH.

(1360-1362.)

Berdibeck était monté sur le trône des Mongols en assassinant son père : il est assassiné à son tour par Askoulp, et celui-ci périt bientôt sous les coups de Narous, qui se fait reconnaître pour grand-khan, et qui, dit-on, descendait de Genghis-Khan. Narous éleva Dmitri, prince de Souzdal, à la dignité de grand-prince, substituant sa volonté au mode ordinaire de succession.

Heureusement pour la Russie, le royaume des Mongols s'énervait de jour en jour, et périssait de ses propres violences : Khidyr, capitaine tatar, massacra Narous, et se fit proclamer grand-khan ; il est assassiné lui-même par son fils Trémir-Khoja qui régna six jours. Les khans le détrônent et l'égorgent, les provinces se morcellent, et les Russes ne savent plus à qui porter l'hommage et le tribut. Au milieu de tous ces troubles, Dmitri, fils de Jean II, se déclare compétiteur du grand-prince, comme étant légitime héritier du trône, quoiqu'il soit à peine âgé de treize ans. Le nouveau khan Mourouth reconnaît les droits du fils de Jean, et Dmitri Constantinovitch s'enfuit à Souzdal, laissant, sans plus de contestation, le trône à son jeune rival.

44° DMITRI IV, IVANOVITCH, SURNOMMÉ DONSKOÏ.

(1362-1389.)

Dmitri, marchant sur les traces de son grand-père Ivan-la-Bourse, obligea les princes apanagés à se reconnaître ses vassaux. Sa puissance étant ainsi affermie, ses rivaux ne pouvaient plus lutter contre lui que par des dénonciations à la horde,

déchirée elle-même par des dissensions intestines ; mais Dmitri Constantinovitch, devenu prince de Nijni, et Michel Alexandrovitch, prince de Tver, lui suscitèrent partout des ennemis. Lui-même irrita le grand-khan en lui refusant le tribut ordinaire, et en faisant périr même son ambassadeur. Pour comble de malheur, Olgerd, grand-prince de Lithuanie et gendre de Michel, ravagea deux fois la Russie, et aurait pris Moscou, sans la muraille de pierre dont Dmitri l'avait fait entourer peu auparavant. Les chroniques parlent d'une troisième invasion d'Olgerd qui se termina par un accommodement.

D'autres dangers menaçaient la Russie. Le grand-prince avait envoyé une armée en Bulgarie, et imposé un tribut à la ville de Kazan, dont la fondation remontait à Saïn, fils de Bâti, ou à Bâti lui-même. Bientôt les Tatars, sous la conduite d'Arapcha, surprirent les Russes sur la rivière de la Piana, leur tuèrent beaucoup de monde, et s'emparèrent de Nijni qu'ils livrèrent aux flammes. Riazan eut le même sort. Bientôt les Russes prirent une éclatante revanche sur les bords de la Voja, et battirent pour la première fois les Tatars en bataille rangée. Mamaï, qui occupait alors le trône de Kaptchak, furieux de cet échec, s'abattit sur la province de Riazan qu'il mit à feu et à sang, et se retira méditant une vengeance plus complète.

Cependant Olgerd était mort ; son fils Jagellon, qui lui succède, fait périr le vieux Kestouti, compagnon de gloire de son père, et en oblige d'autres à se réfugier en Prusse. Dmitri profita habilement de ces divisions pour réunir à la grande principauté, quelques provinces que les Lithuaniens avaient conquises sur la domination russe.

Tandis que Dmitri était occupé des affaires du Nord, il apprend que les Tatars font des préparatifs d'invasion. Mamaï n'annonçait rien moins que l'intention d'anéantir la Russie : il avait grossi son armée des troupes soudoyées de Thrace, d'Arménie, de Circassie et de plusieurs autres contrées ; il s'était en outre ménagé l'alliance de Jagellon, prince de Lithuanie, et d'Oleg, prince de Riazan. Il entra, dit-on, en Russie avec sept cent mille hommes, passa le Volga, continua lentement sa

marche, et s'arrêta à l'embouchure du Voronège, rivière profonde qui se jette dans le Don.

La résolution que prend Dmitri de résister à cette puissante coalition excite partout l'enthousiasme ; les Russes se souviennent des exploits de leurs ancêtres, pour les égaler ; de leurs désastres, pour les venger ; les provinces se lèvent en masse et envoient vers le grand-prince tout ce qui est en état de combattre. Ces troupes, le dernier espoir de la Russie, reçoivent la bénédiction de l'igoumène (1) Serge, du monastère de la Trinité, et qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. « Vous vaincrez, leur dit-il ; mais la victoire vous coûtera cher. » Il leur associe deux moines qui jadis avaient porté le casque, et faisant le signe de la croix sur leurs bonnets : « Voilà, leur dit-il, une arme qui ne périt jamais ; qu'elle vous tienne lieu de cuirasse ! »

L'armée de Dmitri se met en marche, grossie à chaque instant par de nouveaux renforts. On arrive sur les bords du Don, tandis que Mamaï tranquille, attendant la jonction de Jagellon et d'Oleg, ignore même que les Russes ont assemblé une armée. Le grand-prince passe le fleuve à la tête, dit-on, de quatre cent mille hommes. Pour couper toute retraite aux lâches, et pour isoler les Mongols des auxiliaires lithuaniens qui s'approchent, il fait rompre les ponts et brûler les bateaux ; puis son armée se déploie dans les champs de Koulikof (17 septembre 1380). Bientôt l'action s'engage. La victoire longtemps indécise penche du côté des Tatars. Le grand-prince, qui combattait avec une massue, a deux chevaux tués sous lui ; il est blessé lui-même, et a beaucoup de peine à sortir de la mêlée. Déjà les Tatars s'étaient ouverts un chemin jusqu'aux grands drapeaux, lorsque le prince Vladimir Andréiévitch, qui commandait la réserve, sortit tout-à-coup d'une forêt qui le couvrait, et fond sur l'ennemi étonné. Les Russes reprennent courage, et les Tatars plient et prennent la fuite. Mamaï, témoin de la défaite des siens, s'écrie : « Le Dieu des chrétiens

(1) On appelle Igoumène l'abbé ou le prieur d'un couvent ou monastère.

est puissant ! » et il est entraîné dans la déroute générale. Les Tatars furent poursuivis avec acharnement : on voyait sur une étendue de dix lieues, d'autres disent de quinze, la campagne jonchée de leurs cadavres. Cent mille morts, un matériel immense et un riche butin furent le résultat de cette journée, qui valut à Dmitri le surnom de Donskoï, pour rappeler sa victoire sur les bords du Don, comme un siècle auparavant Alexandre Jaroslavitch avait reçu le surnom de Nevski, en mémoire de la bataille qu'il avait gagnée sur les rives de la Neva.

Si la victoire brillante, quoique bien ensanglantée, de Koulikof rendit aux Russes le sentiment de leurs forces, elle ne les arracha pas encore à la servitude de l'étranger. Mamaï n'eut pas le temps de se venger des Russes. Vaincu par son compétiteur Tokhtamonisch, khan d'une horde orientale qu'on appelait la horde Bleue, il mourut misérablement à Kaffa. Mais son rival se chargea de venger le nom tatar. L'été suivant, il exigea des princes russes le tribut accoutumé ; un refus superbe fut le résultat de cette démarche. Tokhtamonisch emploie une année entière à faire ses préparatifs ; enfin il entre en Russie avec une armée innombrable, qui porte partout le fer et la flamme. Le vainqueur de Koulikof semble avoir perdu son énergie ; il abandonne Moscou et s'enfuit à Kostroma avec sa famille. Pendant ce temps-là, sa capitale est livrée par trahison à l'ennemi qui la pille et la brûle ; toute la grande-principauté est également ravagée, et Tokhtamonisch retourne à Saraï avec un immense butin.

Dmitri, découragé par ce malheur, envoya son fils Vassili s'humilier en son nom devant le grand khan, et lui demander la patente ordinaire pour lui confirmer à lui-même le titre de grand-prince, et le transmettre à son fils.

Les derniers événements du règne de Dmitri ont un peu terni sa gloire ; cependant il emporta la reconnaissance de ses sujets, qui oublièrent ses fautes pour ne voir en lui que le premier vainqueur des Tatars. — On fixe aux dernières années de Dmitri l'introduction en Russie de la poudre à canon.



45° VASSILI II, DMITRIÉVITCH.

(1389-1425.)

Le grand-prince laissait en mourant six fils, dont l'aîné, nommé Vassili, fut son successeur. Le tatar Chiakmat, député de Tokhtamonisch, lui confirma au nom de son maître la possession du trône. Ainsi commença à s'établir la succession directe du père au fils, qu'Ivan-la-Bourse avait déjà cherché à substituer à celle que l'usage avait consacrée; dès lors aussi la dignité de grand-prince devint l'héritage des souverains de Moscou, et la monarchie, qui seule pouvait affranchir le sol russe, s'affermissait de plus en plus.

Cependant l'espoir même de cette indépendance parut un instant s'éloigner encore. Un ennemi plus redoutable que Genghis-Khan et que le farouche Bâti, le terrible Tamerlan, déjà maître de l'Asie, menaçait la Russie. Il triomphe de Tokhtamonisch près de l'emplacement actuel d'Ekatérinoslavl, traverse le Volga, et pénètre dans les provinces du sud-est de la Russie. A cette terrible nouvelle, les Russes tremblent comme des victimes dévouées; mais Vassili se souvient qu'il est du sang de Dmitri-Donskoï; il assemble une armée et s'apprête à lutter contre le khan de Samarcande, dont le pouvoir était reconnu par vingt-sept nations. Une image miraculeuse de la Vierge fut envoyée au camp de Koutchkof, et l'espérance vint renaître dans le cœur des Russes. Tamerlan remonte le cours du Don, marquant son passage par des dévastations; il va prendre la route de Moscou : tout-à-coup il s'arrête, reste quinze jours dans l'inaction, puis il se détourne vers le sud et disparaît, méprisant peut-être un ennemi trop pauvre, et qui ne pouvait lui apporter que des dépouilles bien chétives, comparées au butin qu'il avait trouvé à Smyrne et à Damas. Tamerlan redescendit le Don, détruisit Azof; et, maître de la Circassie et de la Géorgie, il s'arrête au pied du Caucase pour y célébrer la fête de la Victoire : bientôt il apprend que la ville d'Astrakhan est en pleine révolte : il marche contre la cité

rebelle, la ruine, et reprend le chemin de ses frontières, abandonnant, comme il le dit lui-même, l'empire de Bâti *au vent brûlant de la destruction* (1).

Cet orage ne fit que menacer la Russie; mais d'autres malheurs vinrent l'accabler. Les Lithuaniens, qui avaient pour chefs Jagellon, fils d'Olgerd, et son cousin le célèbre Vitotve, s'agrandirent successivement aux dépens de la Russie. D'un autre côté, Edigée, frère d'armes de Tamerlan, ravagea encore une fois tout le domaine de Vassili, et détruisit Moscou, à l'exception du Kremlin; mais Tamerlan et ses lieutenants avaient terrassé l'empire de Kaptchak et l'avaient dépouillé de ses prestiges en même temps que de sa puissance, et, malgré tous les maux qu'ils avaient soufferts, les Russes entrevoyaient déjà le moment de leur délivrance.

Outre les guerres étrangères, les dissensions intestines déchiraient encore la Russie : le grand-prince disputait aux Novgorodiens la possession des provinces situées sur la Dvina, et prétendait les soumettre eux-mêmes à son influence. Mais les Novgorodiens eurent l'avantage que Vassili, trop faible et trop peu actif, quoiqu'il ne fût pas dépourvu d'habileté, ne pouvait disputer longtemps. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans. On peut dire que le plus grand ou plutôt le seul bienfait de son règne, qui doit lui être compté comme un titre de gloire, est d'avoir imprimé à l'empire une direction monarchique, seul moyen de salut au milieu de tant d'ennemis puissants intéressés à sa ruine.

46° VASSILI OU BASILE III, VASSILIÉVITCH, SURNOMMÉ TEMNOÏ OU L'AVEUGLE.

(1425-1462.)

Le fils aîné de Vassili, du même nom que lui, n'avait que dix ans lorsqu'il fut appelé au trône de son père. Son oncle Jouri Dmitriévitch, prince de Galitch, voulut détrôner son

(1) M. Chopin.

neveu, fondant ses propres droits sur l'ancien ordre de succession. La mère du jeune prince en appela au khan, qui décida en faveur de Vassili. Mais la guerre civile n'était pas terminée; Jouri s'empara du trône de Moscou, qu'il laissa même en mourant à l'aîné de ses fils. Toutefois Vassili y remonta bientôt, mais pour le perdre de nouveau avec la liberté, dans une expédition malheureuse contre Makhmat, nouveau khan de Kazan. Son cousin Dmitri Jouriévitch Chémyaka profita de cet événement pour s'emparer du trône que son père et lui avaient déjà usurpé. Cependant Vassili ayant fait la paix avec Makhmat, recouva sa liberté, et regagna ses états. Mais à peine était-il arrivé, que son cruel parent le fit saisir, lui creva les yeux, et le fit conduire avec son épouse à Ouglitch. De là le surnom d'aveugle donné à Vassili.

La cruauté et la mauvaise foi de Chémyaka lui aliénèrent bientôt tous les cœurs; le peuple de Moscou se révolta et replaça sur le trône le petit-fils de Dmitri-Donskoï, qui, dès ce moment, malgré sa cécité, régna avec sagesse.

Pendant ce règne, la fameuse horde tatare, qui depuis si longtemps pesait sur la Russie, fut démembrée : elle se partagea en trois khanats ou royaumes, celui de Kaptchak, celui de Kazan et celui de Crimée : le khanat de Kaptchak, détruit en 1506, fut remplacé par celui des Tatars Nogaïs, entre la mer Noire et la Caspienne. Un autre événement d'une grande importance s'accomplit aussi dans ce temps-là. Les Turcs s'emparèrent de Constantinople, malgré les efforts de l'empereur grec, qui avait vainement espéré d'intéresser l'Europe à sa cause. C'est aussi sous le règne de Vassili III que les Cosaques s'organisèrent en Russie, avec les mêmes mœurs que les Cosaques de l'Ukraine, les plus anciens de tous.

III

Ivan ou Jean III achève de secouer le joug des Tatars. — Vassili IV. — Ivan IV ou le Terrible. — Féodor Ier; fin de la dynastie de Rurick. — Boris Gonounof. — Ouri Otrépief, ou le faux Dmitri. — Féodor Borissovitch. — Suite et fin du faux Dmitri. — Vassili Schouiski. — Plusieurs faux Dmitri. — Interrègne. (1462-1613.)

47° IVAN OU JEAN III, VASSILIÉVITCH, DIT GORDIS OU LE SUPERBE.

(1462-1505.)

L'HISTOIRE des Russes commence à se lier d'une manière plus intime avec celle de l'Europe, et cette grande puissance, si longtemps déchirée par des querelles de famille qui la livraient à l'invasion étrangère, va profiter à son tour des dissensions de l'ennemi, et marcher vers cette unité imposante devant laquelle se briseront les mécontentements intérieurs et les tentatives des états voisins.

Jean monta sur le trône à l'âge de vingt-trois ans; son père l'avait déjà associé à l'empire, et le courage et la prudence qu'il avait faisaient augurer la gloire solide de son règne. A la mort de son père, les limites de la grande-principauté étaient proportionnellement très resserrées; la domination de Moscou s'était,

il est vrai, agrandie; mais le territoire russe en général avait été réduit de toutes parts, par les Asiatiques, les Lithuaniens, les Polonais, les chevaliers Teutoniques et les Suédois. Pendant un règne long et constamment heureux, Jean doubla l'étendue de la Russie, qui, depuis lui, n'a plus cessé de s'agrandir.

Jean voyait avec joie les querelles qui divisaient les princes tatars, attendant l'occasion favorable de secouer le joug honteux qui pesait sur la Russie. Le royaume de Kazan, qui, maître du Volga, pouvait envoyer à son gré ses Tatars dans le centre de l'empire, donnait au grand-prince de justes inquiétudes. Il résolut de le soumettre. La première expédition qu'il tenta ne fut pas heureuse; mais dans la seconde il réussit à s'emparer de Kazan, et le khan se reconnut vassal et tributaire du grand-prince.

Peu à peu il se rendit indépendant du khanat de Kaptchak, et quand Akhmet voulut ressaisir son ancienne suzeraineté, Jean s'allia à Mengli-Ghireï, khan de Crimée, dont l'amitié lui rendit des services signalés tant contre le khan de Kaptchak que contre le roi de Pologne, qui avait fait alliance avec ce dernier.

Après deux cent cinquante ans d'esclavage, la Russie secoua enfin un joug qui l'avait en quelque sorte effacée de la carte de l'Europe. Mais Ivan ne visait pas seulement à l'indépendance de sa patrie : se rendre maître absolu chez lui lui paraissait être un but plus digne encore de ses efforts : la plus grande partie de sa vie fut consacrée à réaliser ce projet.

Novgorod-la-Grande se débattit en vain contre un ennemi aussi rusé, aussi persévérant, aussi puissant que le grand-prince : cette république, dépouillée de ses libertés, distraite de ses relations avec la ligue anséatique, privée même de ses habitants, déchut de sa gloire jusqu'à tomber dans une nullité complète. Viatka, colonie de Novgorod, en partagea le sort, et le tour des princes apanagés vint après; c'est par celui de Tver qu'Ivan commença. La construction de la forteresse d'Ivangorod, sur la Narova, rapprocha les Russes de la Baltique, et leur domination s'étendit aussi à l'Orient par la soumission des princes Jougriens et Vogoules, qui acheva la conquête de la Permie. Ivan remporta de nouvelles victoires sur les Tatars de Kazan, et tint

en respect les chevaliers de Livonie, le grand-prince de Lithuanie et le roi de Pologne. Ses conquêtes s'étendirent depuis dans les pays septentrionaux, où nul prince russe n'avait encore pénétré. Il parvint, toujours accompagné de la victoire, jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude.

Tant de succès du grand-prince dans ses entreprises faisaient rechercher sa protection. Thomas, frère de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, lui fit proposer en mariage sa fille Sophie. Ivan, veuf alors, accepta la main de la princesse, dans l'espérance d'acquérir par là un droit, pour lui ou ses descendants, au trône impérial. A l'occasion de ce mariage, il adopta les armes impériales, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes qu'il ajouta aux armes de Moscou, figurées par un aigle et par un cavalier foulant aux pieds un dragon, avec cette légende : *Le grand-prince, par la grâce de Dieu, souverain de toute la Russie.* Il s'entoura d'une cour brillante et fastueuse, fit ployer sous lui ses boyards, introduisit une étiquette sévère, et demanda à l'empereur d'Allemagne d'être traité par lui sur le pied d'une parfaite égalité. Il attira, par des récompenses, des ouvriers d'Italie où les arts commençaient à renaître ; les églises et les palais en pierre et en brique remplacèrent les constructions de bois, et quelques-uns de ces monuments subsistent encore. Il organisa l'administration de la justice, et compléta ou corrigea la législation qu'il avait trouvée en vigueur.

Mais s'il rendit l'indépendance à son pays, s'il l'agrandit par ses conquêtes, s'il remit les lois en vigueur, il exerça sur son peuple le pouvoir le plus absolu. Il soumit les habitants de la campagne, autrefois libres, à la servitude de la glèbe, et les nobles de toutes les classes à des châtiments corporels qui n'avaient lieu chez les peuples policés que pour les esclaves. Tels étaient le knout et les batogues, deux espèces de fustigation dont la première faisait ruisseler le sang dès le premier coup.

Usé par les travaux plus que par les années, Ivan mourut, après de longues souffrances, le 7 octobre 1505, âgé de soixante-six ans, après un règne de quarante-trois. Ce prince offre un singulier mélange de bien et de mal, d'astuce et de prudence,

d'emportement fougueux et de patiente réserve. A tout prendre, et à juger de son règne par les résultats, il fit plus pour la grandeur de la Russie qu'aucun de ses prédécesseurs. La fortune sembla se complaire à favoriser ses vastes desseins : les Mongols détruits, la Lithuanie morcelée, le système des apanages anéanti, les étrangers appelés pour semer dans ces contrées barbares les précieux germes des arts et des sciences, la Russie prenant un rang politique en Europe, et appelée à resserrer de jour en jour la puissance des Turcs, voilà ce qui, en éternisant le règne de Jean, peut en quelque sorte lui faire pardonner ses fautes et les cruautés de sa politique. Moscou vit pour la première fois, de son temps, des ambassadeurs du pape, de l'empereur d'Allemagne, du sultan de Constantinople, des rois de Pologne et de Danemarck, et de la république de Venise.

48° VASSILI IV, IVANOVITCH.

(1505-1534.)

Suivant l'ordre de succession nouvellement établi, Vassili n'aurait pas dû succéder à son père. Le trône devait appartenir à Dmitri, petit-fils de Marie, première femme du grand-prince ; mais Ivan, gagné par Sophie sa seconde femme, désigna pour son héritier le prince Vassili qu'il avait eu d'elle. Le nouveau grand-prince commença son règne par des persécutions odieuses contre le malheureux Dmitri ; il le fit enfermer dans un cachot obscur, et peu d'années après le désespoir consuma ses jours.

Vassili continua le système de son père, déposséda les derniers des princes apanagés, et mit fin à la république de Pskof, sœur cadette de celle de Novgorod. Smolensk revint presque en même temps à la domination russe, et Riazan y fut aussi incorporé ; mais la guerre de Vassili contre les Tatars de Kazan ne fut point heureuse. Ce grand-prince rechercha l'alliance de l'empereur d'Allemagne Maximilien, qui lui accorda le titre de



Tsar, et même, dit-on, celui d'Empereur, par lequel on avait coutume de rendre le premier en latin. Il fit aussi des traités avec la Porte-Ottomane, avec le grand-maître de l'ordre Teutonique en Livonie, avec les rois de Suède et de Danemarck, surtout à l'effet de contenir le roi de Pologne et le grand-prince de Lithuanie. Mais il ne cultiva pas l'amitié du khan de Crimée qui avait été pourtant si utile à son père. Ses efforts pour réduire Kazan, qui refusait de payer le tribut qu'Ivan, lui avait imposé, restèrent sans résultat ; il eut la douleur de voir tous les Tatars réunis sous Makhmat-Ghireï dévaster encore une fois la Russie, et s'avancer jusqu'aux portes de Moscou, qu'ils n'épargnèrent que moyennant une forte rançon.

Comme son père, Vassili travailla à l'embellissement de sa capitale, il fit achever au Kremlin le palais commencé par Ivan, et bâtir le grand couvent de religieuses qu'on nomme *Divitchéi-Monastyr*. Ce prince mourut le 4 décembre 1533. Il avait épousé en premières noces, du vivant de son père, Salomonée Sabourova, de cette même famille de mourses tatars qui bientôt après plaça Boris Godounof sur le trône de Russie ; mais ce mariage étant resté stérile, Vassili relégua son épouse dans un couvent de Kargopal, et épousa en secondes noces Hélène Glinskaïa, nièce du prince Michel Glinski, de Lithuanie, qui avait trahi le roi de Pologne et était entré au service du grand-prince. De ce mariage naquit un fils nommé Ivan, qui n'avait que trois ans à la mort de son père.

49° IVAN OU JEAN IV, VASSILIÉVITCH, SURNOMMÉ GROZNII OU LE TERRIBLE.

(1534-1584.)

Vassili, en mourant, avait désigné son fils Ivan pour lui succéder, sous la tutelle de la princesse Hélène, à laquelle il donna pour conseil Michel Glinski, son oncle. Hélène mourut en 1537, et les grands se disputèrent la régence. Tout le temps de la minorité d'Ivan IV fut une époque d'anarchie où le sang coula

dans des proscriptions sans terme, et dans des guerres sans honneur comme sans résultat. Doué d'un tempérament ardent et d'un caractère énergique, accoutumé au spectacle de la débauche et des supplices, Ivan contracta de bonne heure cette férocité dont tout son règne a porté l'empreinte. Tout-à-coup, s'échappant des mains des tyrans qui asservissaient le trône et la nation, il rassemble ses boyards, et leur déclare qu'il va régner : il était à peine âgé de quinze ans (1545). Se faisant ceindre le diadème par le métropolitain de Moscou, il prend la couronne qui avait servi à Constantin Monomaque, cinq siècles auparavant, et se donne tout à la fois le titre de Tsar et d'Autocrate. Jamais les Russes n'avaient été témoins d'une pareille solennité. Le couronnement fut suivi de son mariage avec Anastasie, fille de Roman Jouriévitch. La princesse, par l'exemple de ses vertus et ses insinuations douces et persuasives, réprima pour quelque temps les mauvaises inclinations de son mari. Par ses conseils il se donna tout entier au soin du gouvernement. Son attention se porta d'abord sur la législation. Il publia dans une assemblée de nobles un nouveau code qui fut appelé *Soudebnik* (1). La réforme de la discipline militaire vint ensuite. Il établit la milice des strélitz ou fusiliers, premier corps russe régulier formé sur le modèle des troupes européennes ; une partie de cette milice composa sa garde, et le reste fut employé dans ses armées. La Russie vit pour la première fois sous son règne des troupes réglées, des soldats toujours en armes, une milice prête à marcher à l'ordre du souverain. Son but n'était point de faire une vaine parade de ses forces. Il avait conçu le projet d'abattre entièrement la puissance tatare, et de réduire cette nation sous le joug de la Russie qu'elle avait si longtemps opprimée. Il tourna d'abord ses armes contre Kazan ; mais la lâcheté de ses boyards et le soulèvement de ses soldats l'obligèrent d'en lever le siége. Ce premier revers, au lieu de l'abattre, irrite l'orgueil d'Ivan. Il punit la rébellion d'une manière terrible, fait trembler le peuple et l'armée, et, revenu sur Kazan,

(1) Le Soudebnik est basé sur la Pravda-Rousskaïa, publiée par le sage Jaroslaf Vladimirovitch, en 1017.

surmonte des difficultés incroyables. Il prend enfin la ville, et réunit, en 1552, tout le royaume de Kazan à la Russie. A peine deux ans se sont-ils écoulés que celui d'Astracan éprouva le même sort. La puissance russe, malgré les efforts des Tatars et des Turcs, est solidement établie sur la mer Caspienne, et bientôt presque tous les Tatars s'empressent à l'envi de venir rendre hommage au tsar, et de reconnaître sa souveraineté.

Ivan fit aussi la guerre à Gustave Vasa, roi de Suède, et aux chevaliers Livoniens : elle fut heureuse ; mais ces derniers s'étant sécularisés en 1561, ils cédèrent la Livonie à la Pologne, en se réservant pour eux et leur grand-maître, qui devint souverain héréditaire, les duchés de Courlande et de Sénigalle, pour lesquels le duc se reconnut vassal de la couronne de Pologne. En même temps l'Esthonie se donna à la Suède.

En 1563 Ivan, perdit sa vertueuse épouse, dont la mort excita un deuil universel. Privé de cette princesse, il revint à son caractère féroce dont elle avait tempéré les rigueurs. Pour la remplacer, il fit demander la princesse Catherine, fille de Sigismond-Auguste, roi de Pologne. La demande du tsar fut rejetée, et ce refus occasionna une nouvelle guerre, qui du reste n'eut aucun résultat important. Quelque temps après, Ivan épousa la fille d'un prince tscherkesse, d'une beauté remarquable.

Le reste de la vie d'Ivan IV est une suite d'infâmes débauches, de cruautés inouïes, de bizarreries ridicules ou sanguinaires qui surpassent tout ce que l'histoire nous raconte de plus atroce des Tibère, des Néron et des Caligula. La plume se refuse à retracer tant d'horreurs, et nous ne voudrions pas épouvanter ni surtout souiller l'imagination de nos jeunes lecteurs par le récit de tant de crimes et de monstrueuses turpitudes. Jean IV, dit M. Chopin, fut, sans contredit, le tyran le plus féroce qui ait pesé sur l'humanité ; cependant, comme rien n'est complet, soit dans le mal, soit dans le bien, il fit des règlements administratifs qui attestent un jugement sain et de la pénétration. Il institua ou réorganisa sur une base meilleure les *tchètes* ou colléges, qui portaient les dénominations de

Cours des Ambassadeurs, de la Guerre et de Kazan. Il fonda quelques écoles et protégea les étrangers; il établit à Moscou la première imprimerie ; il conclut avec les Anglais le premier traité de commerce qui ait existé entre les deux nations, et la reine Elisabeth donnait au tsar le titre d'empereur, que les autres puissances européennes contestaient encore plus d'un siècle plus tard à Pierre-le-Grand. « Tous les contrastes de cette nature extraordinaire, où néanmoins le bien s'efface sous l'énormité du mal, composent de Jean IV un être à part qui résume tous les crimes des temps barbares et ceux des empires dégénérés. Le peuple russe le désigne sous le nom de Jean le *Terrible;* mais ce surnom, trop honorable pour une mémoire à jamais flétrie, prouve que ce peuple d'esclaves n'a pas même osé se montrer juste devant un tombeau. »

Au nombre des victimes de la cruauté du tsar, on compte son fils aîné qu'il frappa lui-même d'un coup mortel. Ce crime excita ses remords et hâta sa fin; voyant la mort s'approcher, il dicta son testament, par lequel il instituait son second fils Féodor ou Théodor son héritier, et nommait pour l'assister un conseil de régence, présidé par Boris Godounof. Ivan avait, de sa dernière femme, un troisième fils nommé Dmitri, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Sous ce règne, Jermak, chef des Cosaques du Don qui se faisaient redouter par leurs brigandages et par l'audace de leurs entreprises, osa tenter, avec quelques centaines de Cosaques, la conquête de la Sibérie. S'il ne réussit pas complétement dans cette gigantesque expédition, ses travaux du moins ne restèrent pas stériles; il montra la route, et le règne suivant ouvrit aux Russes les trésors de cette vaste contrée.

50° FÉODOR Ier, IVANOVITCH.

(1584-1598.)

Féodor était d'un esprit lent et faible, d'une constitution physique sans énergie, et qui laissait prévoir un règne livré aux



intrigues des courtisans; mais après Jean IV tout changement devait être une amélioration, et l'avénement d'un prince imbécile fut salué avec enthousiasme. Du reste l'activité de Godounof suppléa à la faiblesse et à l'impuissance du tsar son beau-frère; car Féodor avait épousé la vertueuse Irène, sœur de Godounof.

On célébra le couronnement du nouveau tsar avec une grande magnificence. Il distribua des grâces et des faveurs à plusieurs dignitaires; mais Godounof en fut comblé : il fut revêtu des titres de grand-écuyer; de grand-boyard allié, de lieutenant des royaumes de Kazan et d'Astrakhan, et reçut en outre des biens si considérables, qu'il pouvait lever à ses frais une armée de cent mille hommes. A la fleur de l'âge, favori d'un tsar qui se reposait sur lui du soin des affaires, il marcha d'un pas ferme dans la carrière qui s'ouvrait devant lui, imposant sa supériorité aux boyards qui, étonnés d'une élévation si rapide, lui laissèrent prendre le titre de régent dont il remplissait réellement les fonctions. Il commença par reléguer à Ouglitch la veuve du dernier tsar, avec son fils Dmitri et sa famille. Il acheva la conquête de la Sibérie, y envoya des colons pour défricher les terres favorables à la culture; en même temps il entretenait des relations avec l'Angleterre, dans l'intérêt commercial des deux pays, et surveillait d'un œil vigilant la Pologne toujours menaçante. Des traités de paix ou d'alliance furent conclus avec toutes les puissances voisines, les Tatars de Crimée furent contenus, et les Suédois éprouvèrent plusieurs défaites qui les contraignirent à traiter.

Le régent touchait à l'apogée de sa grandeur; il établit en Russie une nouvelle dignité ecclésiastique, celle du patriarcat, qui fut détruite un siècle après par Pierre-le-Grand. Le métropolitain Job en fut revêtu : c'était un appui qu'il se ménageait à tout événement, car déjà il marchait vers le pouvoir suprême à front découvert. L'état valétudinaire du tsar l'effrayait : si ce prince venait à mourir, Irène passait du trône dans un couvent, et Dmitri prenait la couronne : alors tout lui échappait. Il n'y avait réellement entre le trône et lui qu'un faible enfant, seul rejeton de la descendance directe de Rurick : c'était Dmitri

Ivanovitch, frère du tsar. Le régent résolut sa perte. Des émissaires furent envoyés à Ouglitch, et le jeune Dmitri fut égorgé dans les bras de sa nourrice. On fit courir le bruit que le jeune prince s'était tué lui-même en jouant avec un couteau. Personne ne fut dupe de ce conte invraisemblable, à l'exception du tsar Féodor qui pleura sincèrement la mort de son jeune frère.

Ce crime fit perdre à Godounof la faveur populaire que lui avaient méritée ses services antérieurs; mais bientôt de graves événements vinrent faire une puissante diversion, et lui ramener l'affection du peuple. D'abord un violent incendie dévora Moscou, à l'exception de quelques quartiers; le régent parut au milieu des décombres, consolant le peuple, l'aidant de ses secours, et faisant à tous des promesses qu'il sut tenir. Une grande partie de son immense fortune fut consacrée à réparer les désastres de l'incendie. Mais à peine la ville se relevait-elle de ses ruines qu'un autre danger plus terrible que le feu vint encore la menacer. Le khan de Crimée, Gazi-Ghireï, préparait une formidable expédition qu'on croyait destinée contre la Lithuanie. Tout-à-coup le bruit se répand qu'il marche sur Moscou, à la tête de cent cinquante mille cavaliers. La plus grande partie des forces russes se trouvait occupée dans le Nord; mais le génie de Godounof sut pourvoir à tout : il fit fortifier les faubourgs, changea les couvents en places de guerre, ranima les troupes et les citoyens par la présence du tsar, dont la confiance religieuse ne se démentit pas un moment. Bientôt on apprend que le khan a passé l'Oka et marche droit sur Moscou. Alors l'armée se prépare au combat sous les murs de la capitale. Godounof parut plein d'une martiale assurance et grand comme le danger : mais, fidèle à sa politique, il ne prit que le second rang, laissant le commandement en chef à Mstislavski; il n'en dirigea pas moins toutes les opérations. L'armée avait passé la nuit sous les armes. Au point du jour, le bruit des chevaux annonça l'approche de l'ennemi. Le khan, qui avançait avec précaution, s'arrêta devant la hauteur de Poklonaia. Dès que son immense cavalerie eut débordé dans la plaine, des décharges d'artillerie partirent à la fois des remparts de la ville et des cou-

vents fortifiés ; en même temps, une partie de l'armée s'élança des retranchements à la rencontre des Tatars. On se battit sans avantage décisif jusqu'à la nuit. Le khan, étonné d'une résistance si opiniâtre, prit le lendemain le parti de la retraite. Godounof et Mstislavski harcelèrent son arrière-garde qu'ils battirent près de Toula ; et Gazi-Ghireï rentra blessé à Betchisaraï dans une charrette, ayant perdu les deux tiers de sa formidable armée.

Le tsar récompensa magnifiquement les Voïésodes, et surtout Godounof, ce qui n'était que justice : il lui donna le titre de *serviteur*, dignité plus élevée que celle de boyard, étrange qualification pour un homme de la trempe du régent ! En vain ses ennemis répandaient contre lui mille bruits absurdes : on prétendait qu'il avait appelé le khan pour détourner l'attention publique de l'assassinat de Dmitri. Cette persévérance de la calomnie indignait Godounof ; il se montra extrême dans ses vengeances, et aux persécutions qui désolèrent les provinces, on reconnut le favori d'Ivan IV. Mais pour tout ce qui ne touchait pas son autorité, il se montrait clément et magnanime, regardant les vertus aussi bien que les crimes comme des instruments de sa grandeur (1).

Cependant la santé du tsar s'affaiblissait d'une manière sensible. Au commencement de l'année 1598, il ne restait plus d'espoir de guérison. Il fit son testament ; et comme il ne laissait pas d'enfants, il désignait la tsarine Irène pour lui succéder : il nommait le métropolitain, son cousin Romanof, et Godounof, ses exécuteurs testamentaires, et conseillers du trône. Il expira le 7 janvier, sans agonie, avec la consolation de n'avoir jamais usé de son autorité pour faire le mal. Le peuple fit retentir la ville de ses gémissements ; il vénérait Féodor comme un saint, et attribuait à ses prières la prospérité de l'empire. Celle que l'on voulait couronner était la plus à plaindre : la vertueuse tsarine était comme anéantie pour la douleur ; elle tordait ses membres et répétait d'une voix déchirante : « Mal-

(1) M. Chopin.

heur à moi ! Je suis une veuve stérile... c'est par moi que périt la souche souveraine. » Les funérailles furent remarquables par un désordre touchant. Les cris du peuple interrompaient les chants de l'Eglise ; la dynastie de Monomaque venait de s'éteindre (1).

Irène refusa le sceptre que lui avait légué son époux. Les supplications du clergé, celles des grands et du peuple échouèrent devant sa volonté. Le neuvième jour après la mort de son mari, elle se retira dans un monastère, et prit le voile sous le nom d'Alexandra. Alors le clergé, les boyards et les citoyens se rassemblèrent au Kremlin. On proposa la couronne à Godounof, qui la refusa, dans la crainte de paraître l'avoir recherchée ; il voulait une sanction générale, et disait tout haut qu'il n'avait jamais ambitionné le trône. Enfin s'ouvrit une grande assemblée nationale, où siégeaient les hauts dignitaires de l'Etat et plus de cinq cents députés envoyés de toutes les provinces de la Russie. Le patriarche, après avoir harangué l'assemblée, proposa l'élection de Godounof. Son nom fut salué aussitôt par des acclamations unanimes. Les princes même du sang de Rurick, façonnés à une longue obéissance, et à qui le peuple ne tenait plus compte d'une origine qu'il avait oublié, se réunirent au vœu général. Godounof refusa encore, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'il accepta, avec toutes les apparences d'un vif regret, la couronne de Russie, qui depuis longtemps était l'objet de ses désirs et le but de toutes ses démarches.

BORIS GODOUNOF.

(1598-1604.)

Godounof, parvenu au comble de ses vœux, se fit couronner avec plus de pompe qu'aucun de ses prédécesseurs. Il commença son règne par répandre les titres et les libéralités sur la cour

(1) M. Chopin.

et le conseil ; il doubla les émoluments de tous les employés civils et militaires, dispensa de tout droit et impôt, pendant deux ans, les marchands et les cultivateurs, et jusqu'aux sauvages de la Sibérie. Il se fit ensuite reconnaître par toutes les puissances étrangères, contracta des alliances ou des traités d'amitié avec elles, et par une attitude forte et imposante il ôta aux ennemis de la Russie toute pensée d'agression ; il s'attacha le clergé par des immunités, il protégea les arts et les sciences, fit régner la justice, et gouverna dans les premières années avec autant de sagesse que d'énergie.

Mais malgré tout l'éclat du trône et tout l'enivrement du pouvoir, sa conscience lui reprochait un crime; et, comme s'il eût craint d'en lire le reproche sur le front du peuple, il commença à s'isoler de ses sujets. Bientôt il ne vit partout que des complots, et il lui fallut recourir à de nouveaux crimes pour s'affermir sur son trône usurpé. Le peuple commençait à murmurer, et les ennemis de Boris ne négligeaient rien pour nourrir ce mécontentement. En 1601, une famine extraordinaire désola la Russie; elle fut suivie d'une maladie contagieuse qui enleva une grande partie de la population ; ces fléaux, disait-on, étaient envoyés par le ciel pour punir les crimes de Boris. Un péril inattendu vint encore ajouter à ses craintes, et sans doute à ses remords.

OURI OTRÉPIEF, OU LE FAUX DMITRI.

Un aventurier, nommé Ouri Otrépief, conçut vers ce temps-là un projet hardi, insensé même, et que la fortune se plut à couronner d'un succès momentané. Il était fils d'un pauvre gentilhomme de Galitz, et avait été attaché au service des Romanof. Son intelligence était au-dessus de sa condition ; il entra dans les ordres, et fut reçu moine à Viatka. Il parvint à obtenir la protection du patriarche Job, qui le sacra diacre, et le choisit pour secrétaire. Il eut ainsi l'occasion de voir la cour et les grands, et d'apprendre tout ce que l'on racontait de la mort du jeune Dmitri. Il paraît que dès ce moment il osa convoiter

et d'une foule indisciplinée qui ne méritait pas le nom d'armée. Il s'avançait, tenant d'une main le glaive et de l'autre des proclamations, tandis que les Polonais répandaient un autre manifeste au nom du roi de Pologne, qui prenait l'engagement de faire remonter le tsarévitch (fils du tsar) sur le trône de ses pères. Tous ces témoignages ébranlaient la fidélité des Russes qui, pour la plupart, attendaient l'événement. Moravsk fut la première ville qui ouvrit ses portes à Otrépief; Novgorod suivit son exemple, après avoir fait toutefois une assez longue résistance. Poutivle fut livrée par Pierre Basmanof, et un grand nombre de villes importantes saluèrent le faux Dmitri comme leur souverain. Toute la Russie méridionale était soulevée. Sa troupe grossissait de jour en jour, et le prestige de son nom neutralisait les résistances. Godounof songea sérieusement à se défendre, et se hâta de mettre en campagne des forces imposantes. Il y eut plusieurs engagements sérieux : celui de Séversk, où Otrépief déploya un courage et une habileté dignes d'un général consommé, lui fut néanmoins fatal; il fut complétement défait, perdit six mille hommes, et fut forcé de se réfugier à Poutivle. Cette victoire avait ranimé les espérances de Godounof, et abattu les partisans du faux Dmitri; peut-être sa cause était-elle à jamais perdue, quand un événement inattendu vint lui rendre une force nouvelle et irrésistible. Boris Godounof mourut subitement; il n'eut que le temps de désigner son fils pour son successeur, et de revêtir l'habit de moine, dans lequel il expira. « Le caractère de cet homme extraordinaire reste un problème pour la postérité. Administrateur habile, appui de la Russie dans le danger, père des pauvres, il se montra soupçonneux jusqu'à la cruauté; faible et indécis devant un compétiteur dont le nom usurpé lui rappelait le premier, le plus grand de ses forfaits, il eut le regret d'avoir contribué lui-même à ses succès en entourant d'obscurité le tombeau de sa victime. »

FÉODOR BORISSOVISCH. — SUITE ET FIN DE L'HISTOIRE DU FAUX DMITRI.

(1605.)

Féodor fut proclamé immédiatement après la mort de son père ; c'était un prince d'une grande espérance, mais qui devait porter la peine des crimes de son père. L'armée jura fidélité au nouveau tsar ; mais Basmanof, qui la commandait en chef, donna le signal de la défection, et alla se jeter aux pieds de l'imposteur. L'armée, entraînée par l'exemple de son chef, salua le faux Dmitri du nom de tsar, et la guerre cessa. Otrépief cacha sa joie sous l'apparence d'une dignité majestueuse ; il semblait s'attendre à un résultat si inouï. Il se dirigea aussitôt sur Moscou, précédé d'une partie de l'armée, et entouré des Polonais qui avaient les premiers embrassé sa cause et de quelques milliers de soldats d'élite. Il trouva partout les marques d'un dévouement servile ; la foule se pressait autour de lui et baisait ses pieds. Bientôt ses émissaires lurent ses manifestes aux portes de la capitale. Aussitôt toute la ville se soulève, on court à la place publique, puis au Kremlin ; malgré les pleurs de sa mère, Féodor est arraché du trône par le peuple qui le conduit avec la tsarine et sa fille dans une maison où ils sont gardés à vue.

Une députation, composée d'une partie du clergé et de quelques boyards, alla au-devant du faux Dmitri jusqu'à Toula, pour lui porter des paroles de soumission. Déjà il était informé de tout ; il avait dépêché à Moscou quelques affidés, et Pierre Basmanof, à la tête d'un fort détachement, pour hâter le dénoûment de cette étrange usurpation. On commença par le patriarche, dont Otrépief avait été diacre ; Job fut saisi dans l'église de l'Assomption, à l'instant où il célébrait la messe, et envoyé dans le couvent de Staritza. Les Godounof et leurs alliés furent mis aux fers et envoyés aux extrémités de l'empire. Il restait à frapper le coup définitif. Les princes Galitzin et Massalski, assistés de Moltchanof et de Schéréfédinof,

se transportèrent, avec quelques Strélitz, à la demeure où l'on gardait Féodor, sa mère et sa sœur. Les deux femmes furent étranglées; mais Féodor, doué d'un grand courage et d'une force extraordinaire, lutta longtemps contre quatre assassins qui ne parvinrent qu'avec peine à l'étouffer.

Tandis que ces scènes se passaient à Moscou, l'imposteur était à Toula, entouré de toute la pompe royale, et s'essayant, pour ainsi dire, à porter avec noblesse le sceptre qu'un hasard inouï avait jeté à ses pieds. Il faut convenir que, soit dans ses discours, soit dans ses actes extérieurs, rien ne détonait la bassesse de son origine. Les apparences lui étaient tellement favorables que bien des gens furent ses dupes : on refusait de croire qu'un fugitif eût pu, en si peu de temps, deviner tous les secrets de la science militaire et de l'administration.

Les boyards vinrent à Toula lui présenter le sceau de l'état, les clefs du trésor du Kremlin, les ornements des tsars, et une foule de courtisans et d'officiers destinés à son service. Lorsqu'il apprit la mort de Féodor, il se rendit à Moscou, où il fit son entrée solennelle le 20 juin 1605. Voici le récit de Karamzin. « La marche était ouverte par des Polonais ; après » eux venaient les timballiers, les trompettes, une troupe de » cavaliers armés de lances, les arquebusiers, des chars attelés » de six chevaux, et les chevaux de main du tsar richement » caparaçonnés : ensuite marchaient les tambours et les régi- » ments russes : enfin le clergé, portant la croix, précédait le » faux Dmitri qui, monté sur un cheval blanc et vêtu d'un » costume magnifique, portait à son cou un collier estimé cent » cinquante mille ducats. Il était environné de soixante boyards » ou princes que suivaient les Lithuaniens, les Allemands, les » Cosaques et les Strélitz. Toutes les cloches de Moscou son- » naient. Les rues étaient encombrées d'une foule innombrable; » les toits des maisons et des églises, les tours et les murailles, » étaient également couverts de spectateurs. En apercevant le » faux Dmitri, le peuple se prosternait en s'écriant : « Vive notre » père, le souverain et grand-prince Dmitri Ivanovitch ; Dieu » l'a sauvé pour le bonheur de la Russie! »

Otrépief répandit des largesses au peuple, et accorda des

faveurs et des distinctions aux grands. Il affecta surtout de réhabiliter dans leurs honneurs tous ceux qui avaient essuyé les persécutions de Boris, et il s'efforça ensuite de gagner l'affection des Russes par des mesures d'utilité générale.

Au milieu de cette bizarre comédie, jouée jusqu'ici avec assez d'adresse, la scène que nous allons raconter n'est ni la moins étrange ni la moins remarquable. La veuve d'Ivan IV, la mère du véritable Dmitri, vivait encore; son témoignage pouvait confondre ou confirmer l'imposture. Otrépief eut l'audace d'invoquer ce témoignage à la face de la nation. Il envoya ostensiblement un de ses dignitaires au couvent de Vyska, où était retenue la princesse, pour lui demander sa bénédiction maternelle, et il s'avança lui-même à sa rencontre. La position de la tsarine était délicate; en cas qu'elle niât, son sort n'était pas douteux : elle se montra faible devant un imposteur tout-puissant, se rappellant ce qu'elle avait eu à souffrir de l'ambition de Godounof. Le faux Dmitri et la veuve d'Ivan eurent un entretien secret que l'histoire regrette d'ignorer, mais que la suite des faits peut interpréter. Ils sortirent d'une tente richement dressée pour cette entrevue avec toutes les démonstrations de la joie la plus sincère, et le peuple fut la dupe de leurs larmes hypocrites. La veuve d'Ivan avait sans doute fait ses conditions; elle rentra au palais du Kremlin, où elle eut une cour particulière.

Après un témoignage aussi authentique, il ne restait plus que la cérémonie du couronnement, pour consacrer par la religion une royauté dont la légitimité ne paraissait plus douteuse. Cette cérémonie eut lieu avec la pompe accoutumée; mais déjà l'engouement général commençait à faire place à de sérieuses et tardives réflexions. Otrépief oubliait quelquefois son rôle au point d'outrager par des railleries grossières les boyards qui l'entouraient; il leur reprochait leur ignorance; il dénigrait tout ce qui était national, vantant les mœurs et les institutions étrangères; enfin il montrait une prédilection particulière pour les Polonais. Le seul Basmanof jouissait de la faveur du monarque. Otrépief blessait également le peuple en frondant avec légèreté ses pratiques superstitieuses. On mur-

murait aussi de ses prodigalités capricieuses. Son trône était d'or massif, orné de glands en diamants, et soutenu par deux lions d'argent; ses équipages étaient magnifiques, et ses livrées surpassaient en richesse le costume des plus hauts dignitaires.

Cependant quelques personnes commençaient à être frappées de la ressemblance du tsar avec le diacre Otrépief. Le premier qui osa dire tout haut la vérité fut un moine du couvent de Tchoudof, qui avait appris à lire à Otrépief : il fus mis à mort secrètement. Mais un autre témoignage bien autrement redoutable allait s'élever contre l'imposteur. Vassili Schouiski, descendant des derniers princes de Souzdal, et appartenant par conséquent à une branche collatérale de la dynastie de Rurick, avait vu lui-même le fils d'Ivan IV dans le cercueil; la réussite d'un aventurier, l'aveuglement de la nation, et l'extinction de la race des Monomaque, tout semblait l'inviter à saisir le sceptre auquel l'appelait sa naissance; mais, réservé par calcul, il se contentait de révéler à quelques intimes ce qu'était le prétendu tsar. Malgré le mystère de ces confidences, elles parvinrent à l'oreille d'Otrépief. Schouiski et ses frères furent arrêtés et condamnés à mort; mais, au moment de l'exécution, l'usurpateur leur fit grâce de la vie, et se contenta de les exiler et de confisquer leurs biens. Depuis ce moment le faux Dmitri eut recours à la terreur pour combattre ses adversaires; les délations se succédèrent, et l'on vit renaître le temps des tortures et des supplices.

Otrépief prit le silence de la crainte pour de la tranquillité, et se croyant affermi sur le trône, il offrit sa main et sa couronne à la fille de Mnichek auquel il devait son élévation. Le mariage fut célébré avec une solennité extraordinaire (7 mai 1606); mais ce fut le dernier acte du drame joué par Otrépief.

Au milieu des fêtes et des réjouissances qui se succédèrent, le mécontentement ne cessait de s'accroître. Une vaste conspiration avait été organisée par Schouiski, que le prétendu tsar avait rappelé de son exil. Le 17 mai, dix jours après la célébration du mariage, la révolte éclata dans toute la ville. Une foule innombrable, conduite par Schouiski, se porta au Kremlin, demandant la tête d'Otrépief. Celui-ci voulut s'échapper par



une fenêtre dans une cour, mais il se blessa grièvement et resta sur place, baigné dans son sang. Quelques Strélitz le protégèrent contre la fureur du peuple, protestant qu'ils le défendraient jusqu'à la mort, à moins que la tsarine, veuve d'Ivan IV, ne déclarât qu'il n'était point son fils. Cette condition fut acceptée. La tsarine s'accusa d'avoir menti à sa conscience et au peuple; elle montra un portrait du véritable Dmitri, qui n'offrait aucune ressemblance avec Otrépief, et protesta que son fils était mort dans ses bras. Le peuple, sans examiner si cette déclaration était plus sincère que la première, et si l'on pouvait ajouter foi à une femme qui avait fait précédemment un faux aveu, accepta pour vraie cette dernière déclaration, et ce fut l'arrêt de mort de l'imposteur. On le dépouilla de ses vêtements, on le couvrit de misérables haillons, et, en cet état, on s'apprêtait à le conduire sur la place publique, lorsque deux coups de feu, tirés presque à bout portant, le firent tomber raide mort. La révolte n'était pas apaisée par la mort du faux Dmitri; les Polonais qui l'avaient soutenu furent massacrés. Mnichek et les ambassadeurs polonais, ainsi que la jeune épouse d'Otrépief, échappèrent avec peine à la fureur populaire.

VASSILI SCHOUISKI. — PLUSIEURS FAUX DMITRI.

(1606-1610.)

Quatre jours après la mort d'Otrépief, Vassili Schouiski fut proclamé tsar. Après son couronnement, qui suivit immédiatement sa proclamation, il pourvut à la sûreté des Polonais qui avaient échappé à la fureur des Russes, envoya le voïvode de Sandomir, Mnichek et la tsarine Marine sa fille à Jaroslav, et fit partir un ambassadeur pour aller rendre compte à Sisgismond, roi de Pologne, de ce qui venait de se passer à Moscou. L'ambassadeur fut reçu avec froideur, et tout faisait présager une rupture sérieuse.

L'élection de Vassili, faite à la hâte, n'avait été que l'œuvre

d'un parti; les plus puissants boyards n'y avaient pris aucune part, et bientôt des mécontentements et des troubles éclatèrent. Pour surcroît d'embarras, de nouveaux imposteurs vinrent lui disputer le trône. L'un, nommé Moltchanof, se fit passer, sous le nom de Pierre Féodorovitch, pour le fils de Féodor Ivanovitch, auquel à sa naissance Boris Godounof, selon lui, aurait substitué une fille. Effectivement la tsarine Hélène, femme de Féodor, était accouchée d'une fille, mais qui n'avait vécu que peu de jours, circonstance que nous avons omise dans son histoire. Cette fable obtint quelque créance; mais la vérité fut bientôt reconnue.

Les brillants succès qu'avait obtenus Otrépief, son incroyable fortune, malgré sa fin déplorable, tentèrent encore un autre imposteur. Un cosaque, nommé Ileika ou Elie, se présenta comme ce même tsar Dmitri que le peuple croyait avoir massacré; il vint à bout de persuader qu'il n'avait pas été tué dans la révolte de Moscou, mais un officier allemand à sa place. Les Polonais et les Cosaques du Don appuient l'imposteur, et s'étant joints à l'armée russe qu'il avait rassemblée, ils remportent, au printemps de 1609, sur celle de Schouiski, une victoire complète, suivie de la prise de plusieurs villes; après quoi ils marchent droit sur la capitale, près de laquelle ils établissent leur camp à la distance de dix verstes, ou deux lieues et demie de France. Schouiski, pour désabuser le roi de Pologne, prend alors le parti de lui renvoyer le voïvode de Sandomir avec Marine sa fille, veuve d'Otrépief. Ils sont arrêtés sur la route par les gens de son rival, que Marine, par erreur ou par ambition, reconnaît pour son époux qu'elle croyait mort. Cette aventure grossit le nombre des rebelles. Schouiski, pour leur faire tête, obtint de Charles IX, roi de Suède, un corps de troupes qui fut amené par Pont de La Gardie, général distingué. Skopin Schouiski, neveu du tsar, joint le général suédois, et tous deux, après plusieurs victoires, parviennent à la capitale, où ils sont reçus comme des libérateurs. La discorde se met alors dans le camp des rebelles. Jolkevski, hetman des Cosaques de l'Ukraine, alors soumis à la Pologne, conseilla aux Russes d'abandonner le prétendu Dmitri, et de demander



pour tsar, au roi de Pologne, le prince Vladislas son fils. En effet, les Polonais se souciaient peu de soutenir la cause de ce nouvel imposteur ; ils n'avaient pris les armes que pour venger la mort de leurs compatriotes massacrés à Moscou, et profiter des troubles d'une puissance rivale pour la diviser et l'affaiblir. Les partisans du faux Dmitri rejettent cet avis : on en vient aux mains; ils sont battus et mis en fuite par les Polonais. Ceux-ci le sont à leur tour par Skopin Schouiski, qui profita de ce désordre pour faire une sortie et tomber sur l'ennemi. L'imposteur et Marine s'enfuirent à Kalonga, et les Polonais s'éloignèrent de Moscou.

Skopin Schouiski avait sauvé la Russie ; il rentra dans la capitale au bruit des acclamations du peuple. Mais le tsar son oncle, excité par son frère, devint jaloux des succès de son neveu. Quelques jours après, Skopin mourut empoisonné. Les Russes, à cette occasion, disaient ouvertement : « Le tsar a coupé » sa main droite avec sa main gauche. » Il ne tarda pas à sentir la vérité de cet mot. Bientôt une conjuration se forma à Moscou pour le détrôner : il est enlevé de son palais, l'an 1610, avec sa femme, et conduit dans un monastère où l'on veut le contraindre à se faire moine. Sur son refus persévérant, on le transporte au camp de Sigismond, roi de Pologne, qui faisait le siége de Smolensk. Sigismond l'envoya à Varsovie, où il ne vécut pas longtemps.

INTERRÈGNE.

(1610-1613.)

Après le détrônement de Schouiski, la Russie tomba dans un état d'anarchie qui donna libre carrière aux déprédations des Polonais, des Cosaques et des Tatars. Mstislavski conseilla aux boyards de se décider pour le fils de Sigismond. Son avis fut accueilli, et Vladislas fut élu. Jolkevski fit aussitôt entrer l'armée polonaise dans Moscou, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique ; il s'empara des lieux fortifiés et des munitions de guerre, éloigna un corps de Strélitz, et envoya des

ambassadeurs à Sigismond pour lui annoncer l'élection de son fils et lui demander sa ratification. En même temps le conseil gouvernait au nom de Vladislas, d'après les instructions de l'hetman.

Cependant le faux Dmitri n'avait pas encore renoncé à ses espérances; cet aventurier, abandonné des Polonais et des Russes, manifestait l'intention de rentrer à Moscou avec le secours des Tatars et des Turcs; mais la fortune se lassa de soutenir ce vil instrument de ses caprices : un prince nogaïs, Araslan Ourossof, le tua dans une partie de chasse, pour se venger des mauvais traitements qu'il avait reçus de lui.

Les Russes, délivrés du faux Dmitri, commencèrent à croire qu'ils pourraient se passer des Polonais. Ces étrangers, qui se conduisaient avec circonspection dans la capitale, se montraient exigeants, injustes, cruels, dans les provinces. Un parti considérable forme le projet de renvoyer chez eux les soi-disant pacificateurs. Moscou ne remuait pas encore; mais dans les provinces, Liapounof, jadis dévoué au faux Dmitri, le prince Pojarski, Troubetzkoï, Zaroutzki, soulevaient les villes et battaient souvent les chefs polonais. Bientôt Moscou se soulève ; on se bat dans les rues; les Polonais sont à peine un contre dix, ils luttent avec courage, mais ils plient.... Tout-à-coup un violent incendie éclate sur plusieurs points; un vent violent poussait la flamme contre les Moscovites, qu'aveuglait une fumée épaisse. Un grand nombre de Russes quittent le combat pour aller sauver leurs demeures. La nuit mit fin au carnage, et les Polonais se retirèrent au Kremlin et dans Kitai-Gorod, où ils se retranchèrent. Moscou brûla pendant deux jours, et cette malheureuse capitale, tant de fois ruinée par les Tatars, n'offrait plus qu'un amas de cendres.

Pour qui lit avec attention l'histoire de Russie, la haine entre les deux grands peuples slaves, dont l'un vient de succomber, n'est que trop facilement expliquée. A la nouvelle du désastre de Moscou, quelques hommes de cœur se souvinrent enfin qu'ils avaient une patrie : le prince Pojarski fit un appel au patriotisme de la noblesse russe, en même temps que Kozma Minin, simple bourgeois de Nijni-Novgorod, enflam-

mait l'ardeur de ses concitoyens. Nijni-Novgorod, Jaroslavl, Kostroma et d'autres provinces prirent alors les armes : les princes Pojarski, Troubetzkoï et le boyard Tchérémétief commandaient les troupes que l'or de Minin et des bourgeois servait à solder. Ni les renforts envoyés aux Polonais par le roi, ni la marche de Sigismond qui s'avançait en personne contre la capitale, ni les efforts réitérés des défenseurs du Kremlin, ne purent arrêter l'élan de l'armée libératrice. Pojarski remporte une double victoire, et force Sigismond à la retraite. Les Polonais qui se trouvaient à Moscou, n'ayant plus l'espoir d'être secourus, capitulèrent à condition d'avoir la vie sauve. Malgré les efforts de Pojarski, un de leurs régiments fut massacré par les Cosaques.



IV

Élévation au trône de la famille Romanof. — Michel Romanof, Alexis, Féodor, Ivan V et Pierre Ier. (1613-1696.)

Moscou toute souillée de sang et pleine de cendres et de décombres; Moscou dont les habitants, durant le siége, s'étaient disputés des lambeaux de chair humaine, venait d'ouvrir ses portes à ses libérateurs. Les Suédois occupaient encore Novgorod, où ils avaient voulu proclamer tsar le second fils du roi de Suède, Charles IX; mais le centre de l'empire était délivré, et l'on pouvait s'occuper de l'élection d'un tsar appartenant à la nation. La Russie, déchirée par les Suédois et les Polonais, était plus éloignée que jamais de se donner un maître étranger: elle comprenait enfin que l'union faisait sa force. On convoqua une assemblée de boyards, de députés, de marchands et de bourgeois des villes pour procéder à l'élection d'un souverain. Les ambitions particulières, effrayées par les catastrophes qui avaient renversé les Godounof et les Schouiski, se confondaient dans le vœu général, et cherchaient pour elles-mêmes l'appui d'un nom vénéré. Ce nom fut bientôt dans toutes les bouches: c'était celui de Féodor Nikilitch Romanof, cousin germain de

Féodor Ivanovitch, le dernier tsar de la race de Rurick. Mais Romanof avait excité la jalousie de Boris Godounof, pendant que celui-ci occupait le trône. Après l'avoir impliqué dans une conspiration imaginaire, il l'avait fait condamner à mort ; puis, par grâce, il l'avait forcé de prendre les ordres sacrés. Féodor, en entrant dans les ordres, avait reçu le nom de Philarète, et était devenu bientôt métropolitain de Rostof ; son épouse et sa belle-mère prirent le voile. Féodor, ou plutôt Philarète, montra dans son nouvel état des qualités et des vertus qui le rendirent cher à la nation. Envoyé en députation auprès du roi de Pologne, à l'occasion de l'élection de son fils Vladislas, Philarète avait parlé avec fermeté pour soutenir les droits de sa patrie. Son langage avait déplu à Sigismond, qui l'avait retenu prisonnier. En ce moment, il était encore au pouvoir du roi de Pologne ; et d'ailleurs pouvait-il échanger contre le diadème la mitre métropolitaine ? Mais Philarète avait un fils né avant son entrée dans les ordres, et élevé à Kostroma par sa mère qui s'était faite religieuse. Ce fut sur lui que l'assemblée jeta les yeux, et il fut proclamé d'une voix unanime. Quand on vint annoncer cette nouvelle à l'épouse de Philarète, elle pleura sur l'élévation de son fils, à peine alors âgé de quinze ans ; elle voulait renoncer pour lui au dangereux honneur de la souveraineté ; mais, vaincue par les instances des boyards, elle consentit enfin à son départ.

MICHEL IV FÉODOROVITCH, ROMANOF.

(1613-1645.)

Librement élu par les représentants légitimes de la nation, Michel se rendit à Moscou, où il fut sacré par le métropolitain de Kazan, réservant à son père la dignité de patriarche. Le nouveau tsar jura de protéger la religion du pays, de ne garder aucun souvenir des persécutions dont il avait été l'objet, de se conformer aux lois existantes, et de ne faire ni la paix ni la guerre que de l'aveu de son conseil ; mais cette formalité, débris des anciennes libertés du peuple, n'était qu'une garan-

tie illusoire, et incompatible avec l'exercice d'un pouvoir illimité.

Toute la Russie, à l'exception des provinces qu'occupaient les Suédois, avait salué avec joie l'avénement du nouveau tsar; mais la Pologne était menaçante, et la Suède poursuivait ses conquêtes dans les provinces septentrionales. Michel, d'un caractère doux et pacifique, s'appliqua à fermer les plaies profondes qui faisaient encore saigner la Russie : hors d'état de tenir tête à ses redoutables voisins, il implora la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, pour terminer ses différends avec la Suède. Il fallut consentir à une paix honteuse avec cette puissance, puisqu'il dut renoncer aux prétentions de la Russie sur la Livonie et l'Esthonie, et céder en outre l'Ingrie, la Carélie, et tout l'espace qui sépare ces provinces de Novgorod. Le traité signé à Stolbova, en 1617, procura à l'Angleterre d'importants avantages commerciaux.

La paix avec la Pologne était encore plus difficile à obtenir. Michel l'acheta, ainsi que l'élargissement de son père Philarète, en cédant Smolensk, Tchernigof et la Sévérie. Le vénérable Philarète rentra comme en triomphe dans la capitale, où le clergé et les boyards le revêtirent de la dignité de patriarche, qu'il conserva pendant quatorze années. Depuis son retour à Moscou, le nom de Philarète fut associé par Michel à tous les actes de son gouvernement.

En 1632, Michel essaya de reprendre les villes qu'il avait cédées aux Suédois; mais il échoua dans cette entreprise. L'accord se rétablit entre ces deux puissances par la paix de Viazma, conclue avec Vladislas, fils et successeur de Sigismond III; dans ce traité, Vladislas renonça à toutes ses prétentions au trône de Russie, et Michel, reconnu de toutes les puissances, régna dès lors en paix et donna tous ses soins à l'organisation d'une armée régulière, ainsi qu'au rétablissement de l'ordre et de la sûreté publique. Il établit avec l'Orient des relations commerciales, renoua celles qui avaient existé avec la Perse, et envoya la première ambassade en Chine. Ce prince mourut à l'âge de quarante-huit ans, après en avoir régné trente-deux. Il laissa de sa seconde femme, fille du gentil-

homme Strechnef, plusieurs enfants, dont l'aîné monta sur le trône.

2. ALEXIS MIKHAÉLOVITCH.

(1645-1676.)

Doué d'un esprit juste et d'une intelligence rare, ce prince, plus belliqueux que son père, en avait pourtant aussi les qualités pacifiques. En même temps que ses armes reprenaient sur la Pologne la Russie Blanche et la Petite-Russie, et combattaient la Suède, non sans quelque succès, quoique sans avantages réels, Alexis régularisa de plus en plus sa maison militaire, appela à lui un grand nombre d'étrangers, fonda des manufactures, favorisa et étendit le commerce, colonisa les steppes, et jeta les premiers fondements, quoique bien faibles, d'une flotte russe.

Vers le commencement de ce règne, un nouvel imposteur, qui se disait fils de Marine et de Dmitri, fut supplicié à Moscou. Cet homme, né en Ukraine, avait été accueilli favorablement par Vladislas; mais à l'avénement de Jean Casimir, il s'était réfugié dans le Holstein, où régnait le duc Christian Albert, qui livra le faux tsarévitch au gouvernement russe, trouvant ainsi l'occasion d'obtenir la remise d'une dette assez considérable qu'Alexis réclamait de lui.

Parmi les événements les plus importants de ce règne, on doit ranger la soumission des Cosaques de l'Ukraine, qui jusque là avaient reconnu la suzeraineté de la Pologne. Cette défection affaiblit considérablement cette dernière puissance; et si elle ne fut pas la cause immédiate de sa ruine, elle n'y a pas moins beaucoup contribué.

Jaloux de faire régner la justice dans ses états, Alexis réforma les lois et donna un nouveau code, nommé *Sobornoïé Oulojénïé Zakonn*, qui est encore en vigueur aujourd'hui, du moins en partie. Quelques-unes des dispositions de ce code pourront nous donner une idée de ce qu'était la Russie en 1650, époque de sa publication.



Ce code comprend en tout vingt-cinq titres et neuf cent soixante articles : il reproduit une grande partie de l'ancien code appelé *Rouskaïa Pravda*, dont nous avons parlé ; mais il en développe et perfectionne quelques parties, en adoucissant en même temps un grand nombre de dispositions pénales, surtout celles relatives à la torture, dont l'usage jusque-là avait été si fréquent. Il est vrai qu'à d'autres égards, nommément dans le chapitre des vols et brigandages, il est plus sévère que la législation antérieure. Entrant dans les plus grands détails, il statue des peines pour toutes les espèces de délits, bien souvent sans proportionner la gravité du châtiment à l'importance du crime. Ainsi l'usage du tabac (1), ou même la vente et la simple possession de cette marchandise, était punie du knout, de l'exil, de la confiscation, tandis que le meurtre d'un enfant par son père était expié par une amende honorable, et par quelques jours de prison. Cette dernière disposition s'explique par l'autorité illimitée que la loi accordait aux pères sur leurs enfants ; non-seulement ils pouvaient les livrer à l'esclavage, mais ils avaient la faculté de les vendre jusqu'à quatre fois. La peine du knout était prononcée contre le faussaire, le parjure et le suborneur ; le brigand, le voleur, doit avoir une oreille coupée ; le blasphémateur, le sacrilége, l'hérétique, l'incendiaire, et quiconque essayerait d'ébranler un Russe dans sa croyance, sera condamné à être brûlé vif. La peine de mort par la hache ou la corde est prononcée contre les meurtriers, les brigands relaps et les voleurs deux fois repris. D'autres genres de supplice furent la roue, le pal et la flagellation à mort. La confiscation, l'exil, la mutilation, sont aussi autorisés par l'Oulojénié, qui, dans certains cas, ordonne encore de fendre les narines, de couper les oreilles, d'appliquer le knout ou fouet à pointes, ainsi que les *battoks* ou baguettes ; ces deux dernières peines sont prononcées contre un grand nombre de délits.

(1) Le tabac avait été proscrit en Russie par le patriarche qui l'avait déclaré chose impure. Ce fut Pierre Ier qui en rétablit l'usage, et qui vendit, pendant son séjour à Londres, à une compagnie anglaise, pour une somme de 375,000 francs, le privilége de débiter du tabac en Russie.

Si ce qu'a dit d'Alexis un historien de nos jours (1), qu'il constitua et dégrossit la Moscovie que son fils n'eut plus qu'à polir, est exagéré, il est vrai du moins qu'il commença déjà l'œuvre que Pierre son fils a consommée. — La sédition du cosaque Stenko Rasine n'eut d'autre résultat que de faire ressortir la force et la modération du tsar. — C'est sous son règne qu'eurent lieu les tentatives de réforme faites par le patriarche Nikon, homme trop remuant peut-être, mais éclairé et supérieur en lumières à ses concitoyens, comme il surpassait en savoir tout le clergé. Il fit aussi effectuer par un concile tenu à Moscou, en 1667, la révision de la Bible slavonne et des livres liturgiques, ce qui occasionna le schisme des Plasskolniks. — Nous ajouterons que sous le règne d'Alexis la noblesse commença à faire usage des armoiries qu'elle emprunta aux Allemands et aux Polonais. Comme son père, Alexis mourut avant l'âge de cinquante ans (8 février 1676); il laissa à sa mort cinq enfants : Féodor, Ivan et Sophie, nés de son premier mariage avec Marie, fille de Miloslavski, seigneur russe; et Nathalie et Pierre, issus de son second mariage avec Nathalie Narichkin, fille d'un colonel de hussards.

3. FÉODOR II, ALEXIÉVITCH.

(1676-1682.)

Féodor, le plus âgé des fils que laissait Alexis, n'avait que dix-neuf ans à la mort de son père, qui l'avait fait reconnaître en 1675 pour son successeur. Ce prince montra dans un corps languissant une âme élevée et capable de former et de suivre les plus hardis projets. La soumission des Cosaques zaporogues l'ayant impliqué dans une guerre avec la Turquie, il la termina glorieusement par une paix dont les avantages étaient pour lui. Le grand Turc renonça à toute prétention sur l'Ukraine, et

(1) M. de Salvandy, dans son Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski, t. I, p. 268.



les Cosaques furent reconnus indépendants sous la protection de la Russie.

Féodor trancha, l'année suivante, par un coup d'état, les querelles interminables des nobles touchant le mérite de leurs ancêtres, d'après lequel ils se disputaient la prééminence à la cour et à l'armée. Les ayant convoqués tous, avec ordre d'apporter leurs chartes et leurs priviléges, il s'empara de toutes ces pièces, et, de l'avis du patriarche, des métropolitains et des boyards, il les fit brûler en sa présence, déclarant en même temps que les dignités et les emplois seraient désormais la récompense du mérite personnel, et non de l'illustration héréditaire. Féodor mourut le 27 avril 1682, à l'âge de 25 ans, sans laisser d'enfants de deux mariages qu'il avait contractés.

4. IVAN V, ALEXIÉVITCH, ET PIERRE Ier, ALEXIÉVITCH, CONJOINTEMENT.

(1682-1696).

Ivan, né l'an 1663, du tsar Alexis et de Marie, sa première femme, avait dix-neuf ans à la mort de Féodor son frère, et le droit le plus prochain au trône. Mais il était d'une santé chancelante, et son esprit se ressentait de la faiblesse de son corps. Pierre, son frère consanguin, avait des qualités bien différentes. Né de Nathalie, le 11 juin 1672, il donnait, à l'âge de dix ans, les plus belles espérances. Les grands et les chefs du clergé s'assemblèrent, au mois de juin 1682, pour l'élection d'un souverain. Craignant que la princesse Sophie, sœur germaine d'Ivan, ne régnât sous son nom, ils s'entendirent pour l'exclure du trône et y appeler son frère Pierre, en donnant la régence à sa mère Nathalie; le caractère doux et facile de cette princesse, et la grande jeunesse de Pierre, flattaient leur ambition, qui trouverait l'occasion de se satisfaire pendant une longue minorité. Mais la princesse Sophie ne vit qu'avec douleur un frère né de la même mère qu'elle, dont elle avait soigné les premières années, et sous le nom duquel elle avait compté régner, écarté du trône par la préférence donnée au fils de

Nathalie; tous les projets, tous les rêves de son ambition étaient ainsi renversés. Bientôt son dépit éclate. Des inconnus, excités par elle, courent à cheval dans les quartiers occupés par les Strélitz, s'écriant que les Narichkin (de la famille de Nathalie) ont étranglé le prince Ivan. Vingt mille hommes de cette milice, échauffés par ces cris, se rendent aussitôt au Kremlin, demandant avec fureur qu'on leur livre les *traîtres, les meurtriers du tsar Ivan.* Pierre, sa mère, son frère, les ministres, se montrent sur le vestibule; Ivan lui-même parle à ces forcenés dont il n'est ni entendu ni reconnu. Ils se précipitent dans le palais, jettent par la fenêtre le frère de la tsarine, Athanase Narichkin, que leurs compagnons reçoivent sur le fer de leurs lances. De là ils se répandent dans la ville, et massacrent tous ceux qu'ils croient attachés au parti des Naritchkin, se trompant quelquefois, et immolant à leur fureur aveugle des citoyens inoffensifs qui n'ont pas su déguiser l'horreur que leur inspire tant de férocité. Maîtres du palais et de la ville, ils semblent oublier le but de leur soulèvement, pour ne penser qu'au salaire; et, comme dans toutes les révolutions violentes, ils font trembler ceux qui ne les avaient employés que comme instruments de leur ambition.

Le jour suivant éclaira de nouveaux massacres. Les rebelles retournent au palais et demandent Cyrille Narichkin, père de la tsarine, et Jean, frère de cette princesse. En vain les princesses et Sophie elle-même intercèdent en leur faveur, et tombent à genoux devant ces furieux; rien ne put les fléchir; il faut leur livrer ces victimes : ils égorgent le jeune Narichkin avec des raffinements de cruauté, et forcent son vieux père à être témoin de cet horrible spectacle; et quant à lui, comme s'ils craignaient de mettre fin à ses douleurs en lui donnant la mort, ils l'envoient dans un monastère, où ils le forcent à prendre la tonsure monacale. Après tous ces meurtres, les Strélitz se crurent maîtres de régler l'état; ils déclarèrent tsars Ivan et Pierre, en donnant à Ivan le premier rang, sous la tutelle de Sophie.

Les deux tsars furent couronnés par le patriarche, le 15 juin. Sophie, pour marquer aux Strélitz sa reconnaissance et méri-

ter leur faveur, leur distribua les dépouilles de ceux qu'ils avaient massacrés, et leur donna pour chef Ivan Khavanskoï, un des officiers les plus audacieux de cette milice turbulente. Rien ne contint plus leur audace. Ils s'arrogèrent un nouveau titre; et, quittant le nom de Strélitz, ils se firent appeler Infanterie de la cour. Sous prétexte de veiller à la sûreté des tsars, ils choisirent des espions chargés de leur rendre compte de tout ce qui se passait au palais et même dans le cabinet des tsars. Ainsi les souverains ne régnaient que sous l'inspection ou l'espionnage de leurs soldats.

Sophie, parvenue au terme de son ambition, associa aux fontions de la régence le prince Vassili Galitzin, Lithuanien de naissance, et de l'illustre famille des Jagellons. C'était un homme fort instruit et d'un grand mérite. La princesse ni son ministre n'étaient pas disposés à reconnaître l'autorité des protecteurs équivoques qui s'étaient eux-mêmes imposés à leurs maîtres; mais ils dissimulèrent leur mécontentement, en attendant une occasion favorable de replacer les Strélitz sous le joug de l'obéissance. En 1683, la régente et son ministre firent épouser à Ivan une princesse de la famille Soltikof, dans l'espoir de prolonger indéfinitivement leur tutelle, si un rejeton mâle sortait de cette union. En même temps, le tsar Pierre, par la perfide politique de Sophie, demeurait livré à une troupe de flatteurs qui l'entraînaient dans des débauches et des excès capables de ruiner sa santé et de déranger son esprit.

Sophie crut enfin le moment arrivé de punir l'insolence des Strélitz. Un placard anonyme, affiché aux portes du palais (1685), accusa Khavanskoï, chef des Strélitz, de conspirer contre les tsars, et d'avoir comploté leur mort, celle de leur famille et des personnes les plus éminentes de l'état. La cour prend l'alarme sans aucun examen, et se réfugie au couvent de Troïtza. Khavanskoï est appelé sous un prétexte spécieux; à peine est-il arrivé au couvent qu'on lui tranche la tête sans aucune forme de procès. En apprenant cette exécution, les Strélitz courent aux armes en menaçant de porter le fer et le feu au couvent de Troïtza, et faisant retentir les airs des cris de *mort aux boyards*. La cour était sur ses gardes; des troupes

nombreuses et fidèles étaient accourues pour la défendre : on s'attendait à un combat acharné et à de nouveaux massacres. Tout-à-coup, par un de ces changements dont la cause, inappréciable pour les contemporains, reste une énigme dans l'histoire, ces hommes exaspérés déposent leur fureur; ils se rendent au couvent, mais désarmés, deux à deux, portant un billot, des cordes, des haches, et tous les instruments propres aux supplices et aux tortures qu'ils jugent avoir mérités; leurs chefs les suivent la corde au cou; tous crient : « Les tsars sont nos maîtres, nous leur présentons nos têtes. » La politique triomphe de la vengeance; quelques-uns des plus mutins furent mis à mort, tous les autres obtinrent leur grâce. Mais Galitzin eut soin de leur donner un chef qui lui était entièrement dévoué.

Les troubles intérieurs étant apaisés, la régente et le ministre pensèrent à effectuer les engagements qu'ils avaient pris, en 1684, en entrant dans la ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Mais avant de commencer les hostilités, ils s'assurèrent, par un traité conclu au mois de novembre 1686 avec le roi de Pologne, la possession définitive de Smolensk, Kief, Tchernigof et de la Sévérie. Les Russes tournèrent alors leurs forces contre les Tatars de Crimée, dans la vue d'acquérir, en les subjuguant, l'empire de la mer Noire. Mais les deux campagnes qu'ils firent en 1687 et 1688, sous les ordres de Boris Galitzin, n'eurent d'autres fruits que d'empêcher ces Tatars, ennemis naturels de la Russie, d'y pénétrer. Ces faibles avantages furent néanmoins célébrés comme des triomphes à la cour de Moscou.

Tandis que Sophie jouissait, exerçait seule les prérogatives de l'autorité souveraine, Pierre était abandonné aux soins peu éclairés de sa mère. Il faisait sa résidence ordinaire au bourg de Préobrajenskoï, près de Moscou, sur les bords de l'Iaouza. Là, environné d'hommes corrompus, d'étrangers sans mœurs et sans considération, qu'on appelait les *divertisseurs*, ce prince n'avait sous les yeux que des leçons et des exemples funestes. C'était ce que voulait sa sœur; mais ces étrangers, qui lui communiquaient leurs vices, lui apprenaient aussi à mépriser les

mœurs et la barbarie de ses sujets, ils lui faisaient connaître les arts et l'industrie des autres nations. Le jeune tsar se montra fort attentif à leurs récits ; et ce qui semblait devoir le perdre, fut précisément ce qui prépara la grandeur et la gloire de son règne.

Parmi les étrangers admis près de sa personne, était un Genevois nommé Lefort, venu à Moscou du temps d'Alexis. Il avait servi quelque temps, et joignait à l'amour de la débauche, qui le rapprochait du prince, quelque connaissance et le goût de l'art militaire. Ce fut par ses soins que Pierre forma, en 1687, sous le nom de Potiachnie, la première compagnie d'infanterie que l'on ait vue, en Russie, habillée, armée et faisant l'exercice à l'allemande. L'aventurier genevois en fut le premier capitaine, et le tsar lui-même s'y plaça au dernier rang. Bientôt le bourg de Préobrajenskoï prend l'aspect d'une garnison ; les jeux de Pierre sont maintenant des exercices militaires, et ses divertisseurs deviennent ses camarades et ses compagnons d'armes. Sophie, qui aimait mieux voir son frère s'occuper d'objets qu'elle croyait futiles que des affaires de l'état, assista quelquefois, avec toute la cour, aux exercices de cette petite troupe. Elle riait de ces amusements du jeune tsar, ne se doutant pas que ces jeux étaient le prélude de sa chute. Elle avait tellement confiance dans la perpétuité de son autorité, qu'elle prit la qualité d'autocratrice, que dans les oukases elle associa son nom à celui de ses frères, et que sur les monnaies, à côté de leur effigie, on voyait figurer la sienne. Pierre ne voyait qu'avec dépit ces prétentions de la régente. Il exprima sans ménagement son mécontentement, il blâma hautement les mesures de Galitzin, et bientôt on en vint de part et d'autre à ce point d'aigreur où, dans une lutte de pouvoir, l'un des rivaux doit s'effacer devant l'autre.

Une étincelle amena l'explosion. Dans une cérémonie religieuse, Sophie ayant voulu, comme à l'ordinaire, prendre le pas sur ses frères, Pierre voulut s'y opposer ; la princesse résista, et Pierre indigné s'éloigna et retourna à Préobrajenskoï ; là il apprend que les Strélitz s'assemblent en tumulte dans le Kremlin, sous les ordres de Schtchéglovitoï, successeur de

Khavanskoï. Le tsar, sans perdre de temps, se réfugie dans le monastère de la Trinité, où sa fidèle Potchnie et des troupes dévouées accourent pour le protéger.

Schtchéglovitoï, en arrivant à Préobrajenskoï, apprit que le tsar était en sûreté ; il prétendit alors qu'il n'était venu à cette résidence que pour relever la garde et veiller à la sûreté du tsar. Déjà les ordres de Pierre étaient arrivés à Moscou, et chacun s'empressait d'obéir ; Sophie, voyant ses projets échoués, recourut à la médiation du patriarche ; le prélat refusa de répondre à sa demande. Alors l'orgueilleuse Sophie, éperdue, tremblante, voulut aller elle-même se justifier auprès de son frère ; mais elle reçut l'ordre de retourner sur ses pas ; enfin elle était sur le point de fuir en Pologne, lorsqu'elle fut arrêtée, renfermée dans un monastère, et obligée de prendre le voile. Galitzin fut exilé à Kargapol, puis à Poustozerskoï, où il mourut en 1713. Schtchéglovitoï et ses complices furent punis de mort.

C'est de ce moment que commence réellement le règne de Pierre I[er] (1689). Ivan ne songea pas même à lui disputer une part du pouvoir souverain ; content du titre de tsar qu'il lui laissait, et des vains honneurs attachés à cette dignité, il se montra non moins docile à son jeune frère qu'il l'avait été à sa sœur. Il vécut encore sept ans, traînant son existence dans une nullité complète, et sa mort, arrivée le 26 janvier 1696, n'apporta d'autre changement qu'aux formules des actes, en tête desquels il n'y eut plus qu'un nom au lieu de deux. Ivan laissa en mourant deux filles : Catherine, qui épousa un prince de Meklembourg-Schwerin, et Anne, que nous verrons dans la suite monter sur le trône de Russie.

V

Pierre Ier règne seul. — Création d'une marine militaire. — Délimitation des frontières russes du côté de la Chine. — Conquête d'Azof. — Voyage de Pierre en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. — Destruction des Strélitz. — Répression de plusieurs révoltes. — Réformes introduites par Pierre. — Première guerre contre la Suède. — Bataille de Narva. — Activité et prévoyance de Pierre. — Fondation de Saint-Pétersbourg. — Suite de la guerre avec la Suède. — Bataille de Pultava. — Suites de cette bataille. — Guerre avec la Turquie. — Position critique de Pierre et de son armée. — Présence d'esprit et dévouement de Catherine. — Conquêtes sur les Suédois; bataille navale d'Angout. — Travaux d'administration, agrandissement de Pétersbourg. — Nouveaux voyages de Pierre. — Mort de tsarévith Alexis. — Paix de Neustadt. — Pierre est proclamé empereur et reçoit le titre de Grand. — Dernière année du règne de Pierre-le-Grand. — Sa maladie. — Sa mort. — Portrait de ce prince. (1689-1725.)

5. PIERRE Ier, ALEXIÉVITCH, SEUL.

QUELQUE temps avant les événements dont nous venons de parler, Pierre avait épousé Eudoxie Lapoukhin, qui dans l'année mit au monde un fils nommé Alexis, dont la destinée fut si fatale.

Pierre saisit d'une main ferme les rênes de l'état; ce prince semblait né pour commander aux hommes durs et grossiers qu'il avait pour sujets, et pour les façonner à la civilisation. Son corps était robuste, sa taille athlétique; il était doué d'un coup d'œil juste, d'une volonté ferme ou plutôt opiniâtre, que nul obstacle, nul danger, ne pouvait arrêter; il joignait à un

désir insatiable de connaître, une activité de corps et d'esprit qui suffit à l'immensité de sa tâche. Mais combien de défauts, de vices même, déparaient ces brillantes qualités ! il s'abandonnait aux excès les plus honteux de la débauche ; sa violence allait jusqu'à la cruauté ; souvent il punissait une faute légère avec la même sévérité qu'aurait pu mériter un crime énorme. Du reste, il était dur pour lui comme pour les autres, et tel était l'empire qu'il avait sur lui-même, qu'il maîtrisait à sa volonté ses penchants, ses vices, ses répugnances ; sa colère seule triompha toujours de lui, et jamais il ne put dompter cette funeste passion.

Dès qu'il se vit maître absolu de l'état, il résolut de dissoudre les Strélitz, qui avaient trempé leurs mains dans le sang de ses plus proches parents, et dont l'arrogance turbulente avait failli lui enlever le trône et la vie ; mais il fallait s'assurer un appui solide, sur lequel il pourrait compter quand le moment serait venu. Il augmenta considérablement sa Potechnie, et il en forma peu à peu deux régiments qui furent le noyau de sa garde. Le premier de ces régiments reçut le nom du bourg où il avait commencé à prendre le goût des exercices militaires, et fut appelé Préobrajenskoï ; l'autre eut nom Séméonouskoï. Ces soldats, exercés par des officiers étrangers, devaient montrer bientôt l'avantage de la discipline sur le nombre, du système européen sur la fougue effrénée des asiatiques.

CRÉATION D'UNE MARINE MILITAIRE.

Un jour, Pierre, en traversant le bourg d'Imaïlof, aperçut, parmi d'autres objets délaissés, une vieille chaloupe de construction anglaise, et faite pour aller à rame et à voile. Le tsar, qui n'avait encore vu que des bateaux ordinaires, se fait expliquer par Timermann, de Strasbourg, son maître de mathématiques, comment, à l'aide de la voile, on peut neutraliser l'effet d'un vent contraire : il veut voir manœuvrer cette embarcation. Un constructeur nommé Brandt, appelé en Russie du

temps d'Alexis, fut chargé de radouber la chaloupe, qui bientôt se trouva en état de naviguer. Ce fut encore Préobrajenskoï qui fut le théâtre de ses premiers essais nautiques, comme il l'avait été de son apprentissage militaire. Mais la Jaouza, sur laquelle il fit d'abord lancer sa châloupe, était une rivière trop étroite et trop peu profonde pour pouvoir exécuter toutes les manœuvres de la voile et de la rame. Il fit transporter cette barque, qui fut, pour ainsi dire, la mère de la flotte russe, sur le lac de Klechnin, près de la ville de Péréïaslavl-Raleskoï. Brandt construisit successivement deux frégates et quelques yachts que Pierre se plaisait à monter comme pilote. En 1694, il se rendit sur la mer Blanche, et s'étant joint à quelques navires marchands, il pût se former une idée plus juste d'une navigation de longs cours. C'est à cette époque qu'il nomma Lefort amiral d'une flotte qui n'existait encore qu'en idée, et, comme l'observe un historien, avant que la langue russe eût un mot qui exprimât le mot flotte. C'est par cette raison qu'en Russie les termes de marine sont presque tous empruntés à l'allemand et au hollandais.

DÉLIMITATION DES FRONTIÈRES RUSSES DU COTÉ DE LA CHINE; CONQUÊTE D'AZOF.

Un Cosaque, nommé Khabarof, ayant poussé une reconnaissance à main armée dans la partie de la Daourie qui longe le fleuve Amour, les Chinois se plaignirent d'une violation de leur territoire. Ce fut à cette occasion que le tsar et l'empereur de la Chine Kam-hi s'occupèrent de la délimitation de leurs frontières respectives. Les ministres russes, chargés de cette mission, déployèrent une magnificence qui frappa les envoyés chinois, et, ils parvinrent, après d'assez longs débats, à faire adopter pour limite des deux empires le cours de la Gorbitza.

La Russie n'avait encore de port que sur la mer Blanche: c'était un trop faible débouché pour l'immense empire du tzar; aussi désirait-il ardemment de se voir en possession d'un port sur la mer Noire : il résolut en conséquence de s'emparer d'Azof, et

ouvrit les hostilités contre les Turcs (1695). Cette campagne eut une issue malheureuse : Schérémétief, à la tête d'une armée nombreuse, remporta sur les Tatars quelques avantages insignifiants ; une autre armée commandée par Schein, et dans laquelle Pierre servait lui-même, était destinée à faire le siége de la place ; les troupes de Pierre, encore peu expérimentées, livrèrent un assaut meurtrier ; mais elle furent forcées de se retirer. On estime que cette campagne leur coûta trente mille hommes. Mais Pierre n'était pas homme à se rebuter pour un revers. Dans une nouvelle campagne (1697), il combina mieux ses moyens d'attaque ; il fit venir des ingénieurs de Hollande, du Brandebourg et de l'Autriche, et Schein commença le siége d'Azof. Une flottille, composée de deux vaisseaux de haut-bord, de quatre galères, et de quelques galéasses et brûlots, ferma l'entrée du port. L'amiral Lefort montait l'un des vaisseaux ; Pierre était sur l'autre, mais sans autre grade que celui de capitaine. Les saïques turques, envoyées de Constantinople, furent battues par la flottille russe qui en prit quelques-unes ; la place, bloquée par terre et par mer, fut vivement canonnée, et bientôt réduite à capituler.

Maître d'Azof, Pierre remit cette place en état de défense, fit creuser le port pour le rendre capable de contenir une flotte de guerre, à laquelle on travailla avec ardeur, et dont les frais furent supportés par la couronne, les boyards, les riches négociants et même le clergé. Tous durent contribuer à ce qui devait faire la gloire et la force de tous. Des barques légères devaient en même temps opérer une descente sur les côtes. Bientôt la Turquie vit avec étonnement le pavillon moscovite flotter sur les Palus-Méotides.

Pierre n'ignorait pas que les Russes, attachés à l'ancien ordre de choses, voyaient toutes ses réformes avec méfiance et mécontentement. Il voulut montrer à sa capitale un spectacle aussi nouveau que sa victoire elle-même, et il régla l'ordre de l'entrée triomphale de ses troupes. Les vainqueurs passèrent sous des arcs de triomphe : les soldats qui avaient combattu sur des saïques vénitiennes marchaient les premiers ; Schérémétief, Gordon, Schein, Lefort, et les autres officiers géné-

raux, précédaient le tsar qui n'avait pris aucun rang dans cette pompe, et qui affectait de laisser la gloire de l'exécution aux chefs qu'ils avait élevés lui-même ; quoique confondu dans la foule, il était véritablement l'âme de cette fête militaire ; et il aimait à placer les services, au jour de la récompense, selon leur importance au jour du danger (1).

VOYAGE DE PIERRE EN ALLEMAGNE, EN HOLLANDE ET EN ANGLETERRE.

Pierre, tout en jouissant de son triomphe, ne pouvait se dissimuler qu'il le devait à des étrangers : il envoya un grand nombre de jeunes Russes puiser à leur source les lumières qu'il avait hâte de répandre dans ses états. C'est à Livourne, à Venise, en Hollande, et dans quelques villes d'Allemagne, qu'ils vont s'instruire dans toutes les branches de la marine, ou se former à la discipline allemande ; mais c'est trop peu pour son génie impatient ; il veut voir et s'instruire par lui-même : il importe que le réformateur puisse juger de leurs progrès, et que la direction, aussi bien que les ordres, puissent descendre du rang suprême. Il quittera donc ses états ; il ira apprendre au milieu des nations les plus avancées le secret de leur prééminence, et il se fera manœuvre et journalier pour mettre son peuple en état de les dominer par le nombre, après les avoir égalées par les arts de la civilisation (2).

Cependant ses changements trop brusques, le mépris de Pierre pour la barbarie de ses compatriotes, avaient excité un mécontentement général. Les prélats se plaignaient de la froideur du tsar envers le clergé, les boyards murmuraient de se voir préférer des étrangers, des aventuriers sans nom et sans fortune, d'être obligés d'équiper à leurs frais des vaisseaux, et d'envoyer leurs fils en Angleterre ou en Hollande pour y apprendre des arts qu'ils jugeaient au-dessous d'eux : le peuple voyait aussi d'un œil inquiet ses nombreuses inovations, ces essaims

(1) M. Chopin. — (2) Le même.

d'étrangers, ce mépris pour les usages nationaux et les mœurs traditionnelles, cette proscription de la barbe et du costume national, etc.; enfin, les Strélitz se récriaient sur les exercices pénibles auxquels ils étaient assujétis, la haute paye qu'on accordait à des hommes venus du dehors, sur le grand nombre de régiments composés ainsi d'étrangers, et sur la défiance qu'on leur marquait à eux-mêmes. Pierre connaissait l'opinion qu'inspiraient ses projets; il n'en persista pas moins dans leur accomplissement. « Ce n'était pas seulement ses sujets qu'il voulait civiliser, dit M. de Ségur, c'était encore, et tout à la fois, le sol qu'ils habitaient; il voulait améliorer, transformer toute cette nature morale et physique sur laquelle s'étendait sa domination (1). »

Tandis qu'il faisait ses préparatifs de départ pour divers états de l'Europe, le mécontentement se manifesta par une conspiration à la tête de laquelle étaient le voïvode de Tagauruk et quelques boyards. Les conspirateurs furent arrêtés au moment où ils essayaient d'entraîner dans leur révolte les Cosaques du Don; on fit périr les coupables dans les plus cruels supplices. Cet événement ne changea rien à la détermination du tsar, et ne retarda pas même son voyage. Avant son départ, il chargea de l'administration de l'état le prince Rodomavovski, Strechnef, et un conseil de boyards; il donna le commandement de la garnison de Moscou au général Gordon, l'un de ceux qui l'avaient le plus aidé dans la réforme militaire; il emmena avec lui Lefort, Vonitzin et Golovin, auxquels ils conféra le titre d'envoyés extraordinaires auprès des états de Hollande. Il se proposait de visiter le Danemarck, la Marche de Brandebourg, la Hollande, Vienne, Venise et Rome. Pour s'affranchir d'un cérémonial fatigant, il ne prit aucun rang dans cette ambassade, et conserva un stricte incognito.

Il prit sa route par Novgorod, et traversa la Livonie et l'Esthonie, alors soumise à la Suède. On passa ensuite dans l'électorat de Brandebourg; l'électeur reçut l'ambassade à Kœnigsberg, et étala à cette occasion beaucoup de faste. Le costume

(1) M. de Ségur, histoire de la Russie et de Pierre-le-Grand.

asiatique des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles et de pierreries, leurs riches cimeterres pendant à la ceinture, offraient un contraste frappant avec les modes françaises que suivait alors la cour de Berlin (1). Pierre se distinguait au milieu de toute cette pompe par la simplicité de son extérieur; mais il s'abandonna à des excès de table peu dignes d'un prince réformateur. Au reste, cette intempérance, habituelle aux Russes, n'offrait rien de bien choquant dans les cours du Nord. La rigueur du climat semble inviter à l'usage immodéré des boissons spiritueuses. Un jour, au milieu des fumées de l'ivresse, il s'oublia jusqu'à tirer l'épée contre Lefort; mais il en témoigna un regret sincère, et en des termes non moins honorables pour le tsar que son emportement était à blâmer.

Après avoir traversé la Poméranie et Berlin, une partie de l'ambassade continua sa route par Magdebourg, tandis que l'autre se dirigeait sur Hambourg; enfin, après avoir tourné vers Minden, on suivit, à travers la Wesphalie, la route de Clèves, d'où l'on se rendit à Amsterdam.

Pierre était arrivé dans cette ville quinze jours avant ses ambassadeurs. Il se logea dans les chambres de l'amirauté, et se rendit, en habit de pilote, au village de Saardam, pour se livrer à l'étude de la construction navale. Là il se fit inscrire, ainsi que plusieurs jeunes Russes, parmi les ouvriers constructeurs, sous le nom de Mikhaïlof. Les Hollandais, bientôt mis à l'aise par la simplicité de ses mœurs et la conformité des occupations, l'appelaient familièrement Peterbas, ou maître Pierre. On assure que le jeune souverain, après avoir manié la hache et l'équerre, fumait et buvait avec les autres ouvriers, et qu'il raccommodait lui-même ses vêtements et ses chaussures.

Avec l'aide des jeunes gens de sa suite, il construisit un vaisseau qu'il envoya à Arkhangel. Il ne se livrait pas uniquement aux occupations manuelles, et il employait ses loisirs à étudier les mathématiques, la physique et l'anatomie. Toutes ses occupations ne lui faisaient point perdre de vue les soins de son

(1) Voltaire.

empire : lorsque éclata en Pologne la scission qui suivit la double élection d'Auguste, électeur de Saxe, et du prince de Conti, il s'empressa de donner à l'électeur un secours de trente mille hommes, et mit à sa disposition une partie de son armée d'Ukraine. En même temps ses généraux Schein et Dolgorouki battaient près d'Azof les Tatars et un corps de janissaires envoyés pour les soutenir.

Le motif politique de l'ambassade russe en Hollande était la demande d'une flotte formidable, pour aider l'accomplissement de ses projets contre la Porte. L'auguste manœuvre n'avait quitté les chantiers de Saardam que pour aller voir, à Utrecht et à La Haye, Guillaume, roi d'Angleterre, et stathouder de Hollande. Il voulut aussi assister à l'audience solennelle donnée à son ambassade. Les états rejetèrent sa demande ; mais ce refus, tempéré par les formes les plus bienveillantes, et motivé sur des considérations politiques, ne pouvait porter atteinte à la bonne harmonie qui régnait entre les deux cabinets.

Le tsar ne laissa pas échapper l'occasion de suivre les conférences de Riswich, où il put se faire une idée juste des intérêts des puissances européennes. Cependant il faisait engager à son service des réfugiés Français, des Suisses, des Allemands; choisissait lui-même des artisans qu'il envoyait à Moscou, et poursuivait le cours de ses études et de son apprentissage manuel : il se plaisait à tracer la carte de ses états, et à rectifier les erreurs géographiques que l'ignorance où l'on était encore de ces contrées avait fait généralement admettre : déjà il avait conçu le projet de joindre la mer Noire à la Caspienne, car son génie le portait à l'application des sciences dont les principes lui étaient devenus familiers.

En 1698, Pierre passa en Angleterre, toujours, comme le dit Voltaire, à la suite de sa propre ambassade. Guillaume, qui cultivait son amitié, lui envoya l'yacht royal et deux vaisseaux de guerre. Il se logea dans le voisinage du grand chantier, et put étudier à loisir tous les secrets de l'industrie manufacturière, au milieu de la nation la plus commerçante du monde. Il put se perfectionner dans l'art des constructions navales et dans l'étude des mathématiques; il fit de tels progrès dans les

sciences exactes, qu'il fut en état de calculer les éclipses et de suivre avec fruit les observations astronomiques.

Riche de tout ce qu'il venait d'acquérir, et emportant, pour ainsi-dire, avec lui les éléments de la future grandeur de son peuple, il retourna en Hollande sur le *Royal-Transport*, vaisseau dont Guillaume lui avait fait présent. Il emmenait des officiers de marine, des chirurgiens, des canonniers, et un grand nombre d'artisans. Toute cette colonie fut envoyée à Arkhangel, d'où elle fut répartie sur différents points de l'empire. Quant aux Hollandais qu'il engagea à son service, ils se rendirent en Russie par Narva. Il lui restait à voir la discipline allemande : il passa à Vienne avec les autres ambassadeurs, à l'exception de Schérémitief qui parcourait l'Italie. Il avait eu une entrevue avec l'empereur Léopold, et il s'apprêtait à partir pour Venise, lorsqu'il apprend qu'une révolte venait d'éclater dans ses états. Sentant que son absence déjà si longue ne peut se prolonger davantage, il part secrètement de Vienne, et arrive sans être attendu dans sa capitale.

DESTRUCTION DES STRÉLITZ. — RÉPRESSION DE PLUSIEURS RÉVOLTES.

Le mécontentement dont nous avons indiqué les causes n'avait fait que s'accroître pendant l'absence de Pierre. Le parti de Sophie s'était réveillé, le peuple avait éclaté en murmures, et les Strélitz, répandus sur la frontière de la Lithuanie, s'étaient mis en marche sur Moscou pour remettre leur ancienne protectrice sur le trône ; mais Schein et Gordon, avec les nouveaux régiments, les avaient battus complétement ; et quand le tsar arriva, la révolte était apaisée, et les coupables étaient dans les fers. Pierre, qui portait tout à l'extrême, et qui depuis longtemps conservait un vif ressentiment contre les Strélitz, voulut faire un exemple terrible. Il ne se contenta pas de faire mettre à mort les chefs de la rébellion; mais cette mort fut accompagnée de tortures inouïes et d'un raffinement de cruautés qui prouve que l'éducation européenne n'avait rien changé au

caractère du tsar. Des exécutions en masse suivirent les supplices particuliers; non-seulement Pierre présidait au carnage, mais il se plaisait lui-même à faire tomber la tête des victimes, et il engageait ses courtisans à l'imiter; on vit alors les juges, les boyards, les favoris du prince, prendre la hache, et montrer leur dévouement en faisant preuve de leur adresse à faire tomber des têtes. Printz, grand-maréchal de la cour de Prusse, alors ambassadeur en Russie, a consigné dans ses mémoires que Pierre, au milieu d'un repas, fit amener des prisons une vingtaine de Strélitz, et qu'à chaque grand verre qu'il vidait il abattait la tête d'un de ces malheureux. Il proposa même à l'ambassadeur de montrer son habileté dans cette gymnastique sanglante; mais ce dernier s'en excusa sur son défaut d'habitude. Nous dirons à l'honneur de Lefort qu'il osa refuser au tsar de se faire bourreau pour lui complaire.

Des gibets furent dressés autour des murailles de Moscou, à l'entrée des grandes routes, et dans l'enceinte même de la ville. Le sang coula aussi devant le Kremlin, et en face du monastère où était renfermée la princesse Sophie. Un des suppliciés fut pendu vis-à-vis la fenêtre de sa chambre, tenant à la main la requête par laquelle les Strélitz suppliaient cette princesse de régner. En vain le patriarche essaya de fléchir le courroux du tsar : « Prêtre, retire-toi, lui répond le souverain; je sais ce que j'ai à faire; le sang des rebelles est toujours agréable à Dieu. » Ce que le tsar avait refusé à l'intercession du chef de l'Eglise, il l'accorda, dit-on, aux représentations de Lefort. Enfin le sang cessa de couler, il accorda la vie au reste des Strélitz; mais il cassa cette milice, qui avait tant de fois fait trembler ses maîtres, et pour en effacer jusqu'à la dernière trace, il proscrivit même son nom.

L'année suivante, d'autres révoltes éclatèrent dans quelques provinces éloignées, et principalement à Azof. Le châtiment fut également terrible, et Pierre recommença son office de bourreau. Il coupa, dit-on, lui-même quatre-vingts têtes dans cette occasion. C'était par cette inflexibilité et cette promptitude de châtiments que Pierre affermissait de plus en plus son pouvoir, et c'était ainsi qu'il préparait la Russie à la régénéra-

tion qu'il voulait lui faire subir. Comme l'a dit Rulhière : Il fut le bourreau de ses sujets pour les civiliser. Assuré désormais d'avoir conquis par la terreur la docilité de ses sujets, il se mit à poursuivre sans contrainte le cours de ses réformes.

RÉFORMES INTRODUITES PAR PIERRE.

Il obligea les fils des boyards à commencer leur carrière militaire par le service de simple soldat; ceux qu'il destinait à la marine débutaient par être simples matelots, et son propre exemple interdisait jusqu'au murmure; en effet, nous l'avons vu occuper le dernier rang dans la première compagnie qu'il avait formée, et, en 1699, il n'avait encore que le grade de lieutenant. Il s'occupait en même temps d'établir un ordre plus régulier dans les finances et dans la perception des impôts; des Anglais et des Hollandais travaillaient à sa flotte, établissaient des chantiers, construisaient des écluses, et poursuivaient les travaux de jonction entre le Don et le Volga.

Des écoles furent ouvertes pour l'enseignement des langues savantes et des langues parlées, et l'on s'occupa de la traduction d'ouvrages utiles.

La mort du patriarche Adrien lui fournit l'occasion d'étendre ses réformes jusque sur le clergé russe. Il supprima la fonction de patriarche, et réunit au trésor public les biens qui lui étaient affectés. Il institua un synode chargé de toutes les affaires concernant les règlements et l'administration spirituelle, mais qui relevait de son autorité, et lui devait obéissance comme le reste de ses sujets. Voici les termes du serment que devait prêter chaque membre du synode en entrant en fonction : Je jure » d'être fidèle et obéissant serviteur et sujet à mon naturel et » véritable souverain, aux augustes successeurs qu'il lui plaira » de nommer, en vertu du pouvoir incontestable qu'il en a. » Je reconnais qu'il est le juge suprême de ce collége spirituel; » je jure par le Dieu qui voit tout que j'entends et que j'explique ce serment dans tout le sens que les paroles présentent » à ceux qui le lisent ou qui l'écoutent. » Ce serment est encore

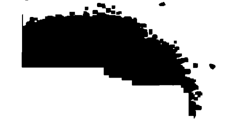
plus fort que celui de la suprématie en Angleterre. Cependant ce monarque ne se porte pas comme chef de l'Eglise, mais il en dictait les lois; il ne touchait point à l'encensoir, dit Voltaire, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

Le calendrier russe fut également réformé et rapproché de celui des autres nations. L'année commençait chez les Russes au 1er septembre ; il ordonna que désormais elle commencerait au 1er janvier, comme dans le reste de l'Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700, à l'ouverture du siècle, qu'il fit célébrer par un jubilé et par de grandes solennités. « La populace, dit un historien, admirait comment le tsar avait » pu changer le cours du soleil. » Malheureusement cette réforme ne fut pas complète ; Pierre n'adopta pas le calendrier grégorien, parce que les mathématiciens anglais, dont il avait pris les leçons, le rejetaient encore. De là vient cette disparate qui existe encore aujourd'hui entre le calendrier russe et celui des autres nations civilisées.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages se faisaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perse, où l'on ne voit celle qu'on épouse que lorsque le contrat est signé, et que l'on ne peut plus s'en dédire. Pierre abolit cet usage.

Pierre comprenait toute l'importance des formes extérieures sur l'esprit du peuple ; c'est pourquoi il substitua l'habit court des nations méridionales de l'Europe à la longue robe asiatique, laissant aux seuls ecclésiastiques, aux paysans et aux marchands la robe orientale et le caftan tatar. Le tsar n'eut pas de peine à introduire l'habit européen, et la coutume de se raser, à la cour et dans les classes élevées; mais le peuple et quelques boyards résistèrent longtemps à cette innovation. Un des soulèvements dont nous avons parlé fut occasionné par l'oukase qui proscrivait les grandes barbes ; un autre soulèvement eut lieu par suite d'un édit relatif à l'introduction du tabac.

En 1699, il institua l'ordre de Saint-André, à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe sont remplies. Le grand-cordon de cet ordre fut accordé à Gallorin, qui avait



succédé à Lefort, mort depuis peu, dans la dignité de grand-amiral.

Enfin chaque mois on voyait un établissement ou un changement nouveau. Nous ne pousserons pas plus loin ces détails pour le moment, nous réservant de revenir dans la suite sur les autres innovations les plus importantes introduites par ce monarque réformateur.

PREMIÈRE GUERRE CONTRE LA SUÈDE. — BATAILLE DE NARVA.

Au milieu de ces occupations toutes pacifiques, il ne perdait pas de vue ce qui se passait dans les autres états. Charles XII venait de monter sur le trône de Suède ; déjà ce prince, que ses voisins, profitant de sa jeunesse, avaient cru pouvoir dépouiller des conquêtes de ses aïeux, venait de réduire le Danemarck à faire une paix humiliante, et il conduisait lui-même à travers la Pologne une armée victorieuse. Il avait forcé les troupes d'Auguste, roi de Pologne, à lever le siége de Riga, et il marchait contre les Russes, alliés d'Auguste, qui faisaient le siége de Narva. Cette opération était mal conduite faute d'ingénieurs et d'artillerie. Pierre, qui attendait un convoi, était allé à sa rencontre, lorsque son jeune rival se présenta pour lui offrir la bataille. Il est probable que l'absence du tsar fut d'un grand avantage aux ennemis des Russes. L'armée de ceux-ci était de quatre-vingt mille hommes, et celle des Suédois ne s'élevait pas à dix mille hommes; cependant, malgré cette énorme disproportion, Charles XII remporta une victoire complète : il est vrai que les Russes étaient mal armés et plus mal disciplinés ; il n'y avait parmi eux de troupes vraiment régulières que les deux régiments de Préobrajenskoï et Séméonovski : la belle résistance que firent ces deux régiments, au milieu de la déroute générale, montra ce qu'on pouvait attendre des Russes mieux instruits et mieux commandés.

ACTIVITÉ ET PRÉVOYANCE DE PIERRE.

Pierre ne se laissa pas décourager par ce revers ; il connaissait toutes ses ressources, et il se sentait assez de courage et de puissance pour soutenir la lutte qui venait de commencer. « Les Suédois, disait-il, nous apprendront à devenir leurs vainqueurs. » Ce fut alors qu'on le vit, se multipliant en quelque sorte, visiter toutes les parties de ses états, passer à chaque instant ses troupes en revue, les équiper, les exercer, et les exciter par toutes sortes de moyens. Voulant ranimer le courage de ses alliés, il eut une entrevue avec Auguste ; mais il ne put émouvoir ce prince faible et indécis. Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travental, ne lui envoya pas non plus les secours qu'il avait promis ; et Pierre se trouva réduit à ses propres forces.

Mais les fautes de Charles XII firent plus qu'il n'aurait pu faire lui-même par toute sa prévoyance et son activité. Sans daigner profiter de la victoire de Narva pour accabler les Russes, l'orgueilleux suédois se mit à parcourir la Pologne en triomphateur, et son ennemi eut le temps de créer de nouvelles forces. Le tsar n'avait demandé qu'une victoire pour prendre le dessus : son général Schérémétief en obtint deux, la première à Dorpat, la seconde aux environs de Pernau. En apprenant qu'à cette dernière affaire les Russes n'étaient que deux contre un, Pierre s'écria : « Grâce à Dieu, peut-être les battrons-nous un jour à nombre égal. » Il voulut que ces victoires fussent célébrées par des décharges d'artillerie, des illuminations et des feux d'artifice ; et il fit une nouvelle promotion de l'ordre de Saint-André, dont il décora Schérémétief, qui fut élevé au grade de feld-maréchal.

Les Russes s'emparèrent peu de temps après de la petite ville de Marienbourg : ce fait aurait peu d'importance en lui-même, sans une circonstance qui influa d'une manière singulière sur la destinée de Pierre, et par suite sur celle de l'empire. Au nombre des prisonniers faits à Marienbourg se trouva une



jeune Livonienne nommée Catherine, fille d'une basse condition. Pierre, dans la suite, ayant remarqué ses qualités, l'épousa; et non content de l'avoir élevée jusqu'au trône, il l'appela à lui succéder.

Les campagnes suivantes (1703, 1704 et 1705) ne furent pas moins favorables aux Russes ; ils s'emparèrent de Notembourg, ville bâtie dans une île de la Néva. Pierre fit réparer cette place et lui donna le nom de Schlusselbourg (ville de la Clef), parce qu'elle est comme la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Maître de Schlusselbourg, il lui restait, pour fermer à l'ennemi le cours de la Néva, à s'emparer du fort de Nieuschantz, qui domine l'embouchure du canal. Schérémétief fut chargé de ce siége, et il y déploya de véritables talents; le tsar lui-même se montra aussi habile qu'actif et courageux. Voulant reconnaître s'il n'arrivait pas quelques secours aux assiégés par la mer, il s'embarque presque seul sur une chaloupe, passe sous le canon de la place, qui le foudroie, va jusqu'au golfe de la Néva, et revient rendre le courage à ses troupes qui le croyaient perdu. Après cinq jours de tranchée, la place fut forcée de capituler. Deux vaisseaux suédois, qui ignoraient le sort de cette place, furent pris à l'abordage par trente barques montées par le tsar lui-même et deux régiments de ses gardes. Pierre, qui s'était distingué par sa bravoure et son sang-froid dans ce dernier engagement, fut créé chevalier de Saint-André pour l'amiral Golovin, grand-maître de cet ordre : c'était la récompense disciplinaire, celle de l'exemple ; mais le souverain en recevait de la fortune une autre bien plus flatteuse : c'était de voir son peuple grandir rapidement sous l'influence féconde de son génie.

FONDATION DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Tous les efforts que Pierre venait de faire, tous les avantages qu'il avait obtenus sur les rivages de la Baltique, tendaient à établir la puissance russe sur cette mer. Pour parvenir à ce but, il jeta sur les bords de la Néva les fondements d'une grande cité. Ce fut non loin de Nieuschantz, quinze jours après que

ce fort eut été conquis par le Suédois, dans un marais humide et malsain, et sur une île où l'on n'apercevait encore alors que quelques huttes de pêcheurs, qu'il fonda cette ville (27 mai 1703, jour de la Pentecôte), aujourd'hui capitale de l'empire, et l'une des plus belles et des plus florissantes de l'Europe. Les plus grands obstacles s'opposèrent d'abord à cette entreprise. Plus de cent mille ouvriers, appelés de toutes les parties de l'empire pour travailler à la nouvelle ville, périrent par la fatigue, par la disette et par de funestes exhalaisons; mais le tsar, habitué à vaincre tous les obstacles, ne voulut point renoncer à son projet, et il triompha de la nature elle-même. Il se joignait aux travailleurs et les encourageait par son exemple. Des terres rapportées à grands frais comblèrent les marais, et des canaux ouvrirent un passage aux eaux stagnantes. Nieuschantz détruit donna ses habitants à la nouvelle cité, qui fut appelée *Saint-Pétersbourg*, en l'honneur de saint Pierre, dont son fondateur portait le nom. Le prince traça lui-même la place de la citadelle; il fit creuser le port de Kronstadt, fortifia Schlusselbourg, et mit ainsi à couvert son nouvel établissement.

Ces ouvrages, qui semblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre; il eut une ville en cinq mois. Ce n'était, il est vrai, qu'un assemblage de cabanes avec deux maisons de briques, entourées de remparts, mais c'était tout ce qu'il fallait alors; la constance et le temps ont fait le reste. Il n'y avait encore que cinq mois que la ville était fondée, lorsqu'un vaisseau hollandais y vint trafiquer; le patron reçut de magnifiques gratifications, et les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

SUITE DE LA GUERRE AVEC LA SUÈDE. — BATAILLE DE PULTAVA.

Tandis que Charles XII poursuivait ses succès en Pologne et faisait trembler l'Allemagne, Pierre s'emparait de Narva et d'une flottille suédoise sur le lac de Peïpus, attaquait et prenait Dorpat, et recevait la soumission d'Ivangorod. L'Ingrie et

une partie de la Livonie étaient soumises. Cependant Pierre, qui voulait consacrer tous ses soins et toute sa puissance à achever sa nouvelle ville, qui n'était encore qu'une sorte de colonie manquant des premiers éléments de prospérité, désirait sincèrement la paix. Il la fit proposer à Charles XII; mais le monarque suédois était dans l'ivresse de ses triomphes; il répondit avec arrogance qu'il ne traiterait de la paix que dans Moscou. Quand on rapporta cette réponse à Pierre, il se contenta de dire : « Mon frère Charles veut faire l'Alexandre; mais il n'a pas affaire à un Darius. »

Depuis ce moment, Charles XII semble prendre à tâche de lasser la fortune. Il se charge, dit-il, de chasser les Russes à coups de fouet de Moscou et du monde entier; et bientôt il songe à exécuter ce projet. Au mois de janvier 1708, son armée passe sur la glace la Vistule et la Bérésina, et foule enfin le sol russe. Les troupes russes se retirent devant l'ennemi, brûlant leurs magasins, détruisant toutes les provisions, et ne voulant pas hasarder une bataille. Ce n'est qu'à Mohilof et à Dobro qu'elles l'attendent dans des positions redoutables, et lui font essuyer une grande perte. Charles, trop confiant dans les promesses de Mazeppa, hetman des Cosaques de l'Ukraine, s'enfonce dans un pays inconnu et sans ressources; il attendait un secours de seize mille hommes que lui amenait le général Lovenhaupt. Pierre l'apprend, et s'avance à marches forcées pour empêcher cette jonction ; il rencontre l'ennemi à Lesno, et quoique bien inférieur en nombre, puisqu'il n'avait que onze mille soldats, il bat Lovenhaupt, s'empare de sa caisse, de ses bagages, de son artillerie et de quarante-quatre drapeaux. Cette bataille de Lesno, comme le dit Pierre lui-même dans son journal, fut *la mère de celle de Pultava.*

Huit mois après cet échec, et lorsque Charles eut encore traversé des déserts immenses et stériles, lorsque son armée eut éprouvé des fatigues et des pertes de tout genre, au milieu de cet hiver si rigoureux de 1709 qui affligea toutes les contrées de l'Europe, ce fut alors seulement qu'il arriva devant les murs de Pultava, qu'on lui avait montrée comme un lieu de ressources et d'une conquête facile, et où de nouveaux

malheurs l'attendaient. Toujours suivi et harcelé par les Russes, il eut à peine commencé le siége de cette place qu'il fallut l'abandonner pour recevoir une bataille que le tsar venait lui offrir. Cette bataille, qui décida du sort des deux empires, fut livrée le 27 juin 1709. Les Suédois, réduits à un petit nombre et presque sans canons, mais pleins d'une confiance trompeuse dans la supériorité de leurs manœuvres, y firent de grandes fautes; et leur infanterie, placée imprudemment sous le feu d'une artillerie formidable, fut presque entièrement détruite. Pierre s'y montra aussi brave soldat que général habile. Ses habits, son chapeau et la selle de son cheval furent percés de balles. Il chargea Mentchikof de poursuivre les fuyards, et ce général obligea le reste de l'armée suédoise à mettre bas les armes : Charles XII, blessé et accompagné seulement d'une centaine de cavaliers, chercha un asile sur le territoire ottoman.

Pierre avait enfin recueilli les fruits de son infatigable constance; le héros du Nord fuyait devant ses jeunes légions. Le sentiment d'un juste orgueil et d'une noble reconnaissance éclate dans la proclamation qu'il adressa à ses soldats : « Je » vous salue, leur dit-il, enfants chers à mon cœur, vous que » j'ai formés à la sueur de mon front, fils de la Russie qui lui « êtes aussi indispensables que l'âme l'est au corps. » — Après la victoire, le tsar fit dîner avec lui les généraux suédois prisonniers; à la fin du repas, il but à la santé de ses maîtres. Le général suédois Reinschild lui demanda à qui il donnait un si beau titre : « C'est à vous, messieurs les Suédois, répondit » Pierre, à vous qui m'avez appris à vous vaincre. » — « En » ce cas, reprit le général, votre majesté est bien ingrate d'a- » voir autant maltraité ses maîtres. ».

Pour récompense de sa conduite, le tsar fut promu au grade de général-major et de contre-amiral. Cette persévérance dans son système hiérarchique est admirable au moment d'une telle victoire. Tout autre que lui aurait regardé comme superflu de se soumettre désormais à une règle qu'il avait jugée nécessaire dans les premiers temps. Le résultat parlait assez haut en faveur de ses plans réformateurs pour que l'intelli-

gence qui avait tout créé ne se montrât partout qu'au premier rang; mais il a éprouvé toute la puissance de l'exemple, et ce n'est pas à l'instant où il recueille le fruit de ses travaux qu'il changera de marche pour redevenir un souverain ordinaire.

SUITES DE LA BATAILLE DE PULTAVA.

Toujours occupé de ses établissements de la Baltique, il avait écrit du champ de bataille de Pultava à l'amiral Aprazin : « Grâce à Dieu, voici la pierre fondamentale de Pétersbourg solidement établie. » Ce peu de mots indiquaient assez les avantages qu'il comptait tirer de sa victoire. Les Suédois furent alors contraints de lui abandonner le reste de la Livonie, et ses troupes ne tardèrent pas à s'emparer de Vibour et de Riga, qu'il ne devait plus rendre. Ce fut alors aussi que Stanislas, créé roi de Pologne par Charles XII, s'éloigna lui-même du trône, et céda la place à l'allié de Pierre, Auguste Ier. La diète de l'empire consentit, dans le même temps, à une neutralité qui mit la Pologne à l'abri du côté de la Suède. Enfin l'Angleterre envoya un ambassadeur à Moscou, pour donner au tsar une satisfaction inutilement réclamée auparavant; et cet ambassadeur, parlant au nom de sa souveraine, la reine Anne, lui donna, dans une audience solennelle, le titre de *très haut et très puissant empereur*. Ainsi, pour les honneurs et la puissance, rien ne manquait à Pierre Ier. Maître de diriger tous ses soins et toute son attention vers la prospérité et la régénération de ses peuples, il poursuivit avec une nouvelle ardeur les travaux pour l'embellissement et la sûreté de Pétersbourg. Il fit construire un vaisseau de ligne de 54 canons, le premier qui fut sorti de ses chantiers, et lui donna le nom de *Pultava*. On établissait en même temps, par ses ordres, un grand nombre de bâtiments dans la Baltique et la mer Noire; on creusait des ports, on ouvrait des canaux sur tous les points.

GUERRE AVEC LA TURQUIE.

Les travaux pacifiques de Pierre furent interrompus par une déclaration de guerre de la Porte Ottomane. Charles XII, réfugié en Turquie, aidé de l'influence du ministre français à Constantinople, était parvenu à persuader au divan que le tsar était l'ennemi le plus dangereux de l'empire ottoman. Aussitôt que Pierre apprend cette détermination du sultan, il se hâte de prendre les mesures qu'exigeaient les circonstances. Un corps d'armée nombreux, commandé par Schérémétief, se porte sur la Moldavie. Avant de partir lui-même pour rejoindre son armée, il organise un sénat de régence, et expédie vers Azof l'amiral Aprazin, pour y commander à la fois la flotte et les troupes de terre. Il lui restait une dernière mesure à prendre : il proclame tsarine cette jeune captive de Marienbourg, cette même Catherine qu'il avait épousée secrètement trois ans auparavant (1707).

Le jour même de la déclaration de son mariage, Pierre se mit en route avec sa femme et un corps d'armée commandé par Galitzin. Ses alliés le roi de Pologne et les gouverneurs de la Moldavie et de la Valachie devaient lui envoyer des secours en hommes et en argent ; mais, soit mauvaise foi, soit impuissance, aucun ne lui tint parole.

Pierre, réduit à ses propres ressources, avançait par les frontières de la Pologne, pour faire sa jonction avec Schémérétief qui campait sur les bords du Pruth. Le visir Baltagi Méhémet avait déjà passé le Danube avec une armée de plus de cent cinquante mille hommes, et marchait vers Yassi, menaçant d'écraser Schérémétief, trop faible résister à une armée si nombreuse. Catherine à cheval, et partageant les fatigues de celui qui venait de partager un trône avec elle, marchait à côté de son époux à la tête des troupes. Le manque d'eau et de vivres, le mauvais état des chemins où les bagages et l'artillerie ne circulaient qu'avec peine, entravèrent la marche de l'armée ; quelque diligence que fit Pierre, il ne put arriver à temps

pour empêcher Méhémet de passer le Pruth. Les deux armées furent bientôt en présence ; celle du visir, accrue et presque doublée par les Tatars qui étaient venus la joindre, prit une position formidable et menaçait d'envelopper l'armée russe ; la cavalerie du tsar était démontée ; tout paraissait perdu sans ressource. Pierre se retira dans sa tente, accablé de douleur.

Là il écrivit au sénat de Moscou la lettre suivante qui fait connaître la position désespérée où il se trouvait, en même temps qu'elle peint bien la force de son caractère : « Je vous » annonce, écrivait-il, que, trompé par de faux avis, et sans » qu'il y ait de ma faute, je me trouve ici renfermé dans mon » camp par une armée turque quatre fois plus forte que la » mienne, les vivres coupés, et sur le point de nous voir » taillés en pièces ou prendre prisonniers, à moins que le ciel » ne vienne à notre secours d'une manière inattendue. S'il ar- » rive que je sois pris, vous n'avez plus à me considérer com- » me votre tsar et votre seigneur, ni à tenir compte d'au- » cun ordre qui pourrait vous être porté de ma part, pas » même quand vous y reconnaîtriez ma propre main ; mais » vous attendrez que je vienne moi-même en personne. Si je » dois périr ici, et que vous receviez la nouvelle de ma mort » bien confirmée, alors vous choisirez pour mon successeur le » plus digne d'entre vous. » La dernière phrase de cette lettre, qui est déposée aux archives de Pétersbourg, et que nous avons transcrite littéralement, prouve que Pierre songeait dès lors à éloigner du trône son fils Alexis, qu'il avait cependant laissé à la tête de la régence. Lorsqu'il eut fait partir ce message, il tomba dans l'accablement, et parut atteint d'une de ces convulsions auxquelles il était sujet, et qui s'augmenta encore dans cette occasion par l'inquiétude de son esprit. Il était dans sa tente, et il avait donné des ordres rigoureux pour que personne n'y pénétrât ; on ne savait pas combien de temps il resterait dans cette situation, et quelques minutes pouvaient tout perdre. Ce fut dans un moment aussi décisif que Catherine prit sur elle d'assembler un conseil, et d'y faire arrêter qu'on ouvrirait des négociations ; mais ces négociations ne pouvaient

pas être entamées sans l'approbation de l'empereur. Catherine s'introduit dans sa tente en trompant la vigilance des gardes, elle le tire de son engourdissement, et lui fait approuver tout ce qui a été décidé. Aussitôt elle se dépouille de toutes les pierreries, de tous les bijoux qu'elle possède et qu'elle tient de la générosité du tsar; elle puise dans la bourse de tous les généraux, et envoie ces présents au grand-visir, avec une lettre de Schérémétief qui lui proposait un traité de paix. Pierre comptait peu sur le succès de ce message, et il avait fait prendre les armes à ses troupes, afin d'être prêt à tomber sur l'ennemi en cas de refus; mais Méhémet accorda immédiatement une suspension d'armes, et le traité fut signé quelques jours après, au village de Falksen, sur le Danube (juillet 1711). On convint qu'Azof serait rendu, et que Taganrok serait démoli, ainsi que Samara et quelques autres forts sur la mer Noire. Pierre resta persuadé qu'il n'avait dû son salut qu'à son épouse; il a dit dans son journal : « Dans cette circonstance, on l'a vue agir non comme une femme, mais comme un homme. » Plus tard (1715), il institua en son honneur l'ordre de Sainte-Catherine, dont il voulut la décorer lui-même; et il lui prodigua, pendant tout son règne, des témoignages non moins éclatants de sa reconnaissance, en rappelant toujours cet événement.

CONQUÊTES SUR LES SUÉDOIS. — BATAILLE NAVALE D'ANGOUT.

La campagne du Pruth affligea vivement Pierre Ier. Le soin de sa santé, déjà fort altérée pas les fatigues et des excès de tous les genres, l'obligea d'aller prendre les eaux de Carlsbad. En revenant, il célébra dans Torgau le mariage de son fils Alexis, avec une princesse de Wolfenbüttel, belle-sœur de l'empereur Charles VI, et, de retour à Pétersbourg, il y célébra aussi avec beaucoup de solennité son propre mariage avec Catherine, qu'il avait annoncé publiquement l'année précédente.

Se voyant alors forcé de renoncer à ses projets de conquêtes et d'établissements sur la mer Noire, il porta toute son atten-

tion vers le Nord, et résolut d'enlever aux Suédois tout ce qui leur restait des conquêtes de Gustave-Adolphe. Cette époque de la vie militaire et politique du tsar est peut-être celle où il a déployé le plus de talents et d'activité. Parvenu à réunir dans son alliance les rois de Prusse, de Pologne, d'Angleterre et de Danemarck, il envoya en Poméranie un corps auxiliaire qui s'empara de Stettin, et mit le siége devant Stralsund. S'étant ensuite rendu à son armée, lui-même y pointa les premières pièces qui furent dirigés contre cette place : mais bientôt mécontent de ses alliés, et désirant obtenir des succès d'un autre genre, il laisse la conduite du siége à Mentchikof, s'embarque sur un vaisseau de cinquante canons construit dans ses chantiers, et, suivi de deux cents galères qui portent seize mille hommes de débarquement, il vogue vers la Finlande, descend à Helsingford, s'empare de cette ville, puis de Borgo, d'Abo, et charge Galitzin de poursuivre ses avantages.

Tandis que ce général battait les Suédois à Tavarthus, à l'entrée de la Bothnie, et qu'il pénétrait jusqu'à Vasa, Pierre, sans cesse occupé d'illustrer sa marine naissante et de vaincre celle des Suédois, jusqu'alors dominant seule dans les mers du Nord, réunit toutes les forces navales de son empire en deux divisions : la première, composée de bâtiments légers et de galères, est mise sous les ordres d'Aprazin; la seconde, formée de vaisseaux de ligne, obéit à Pierre, qui n'a encore que le grade de contre-amiral. Ces deux escadres, toujours à portée de se soutenir mutuellement, font voile vers Angout, où stationne la flotte suédoise, commandée par le contre-amiral Erenschild. Parvenu à la hauteur d'un isthme étroit situé entre Angout et Razabourg, et qui séparait les Russes de l'ennemi, Pierre fait glisser ses vaisseaux sur un chemin de planches qu'il a jeté en travers de l'obstacle, et cette manœuvre hardie lui permet l'attaque. Les Suédois avaient un plus grand nombre de vaisseaux de haut-bord; Pierre leur opposait avec succès ses galères qui manœuvraient avec plus de facilité dans une mer étroite et semée de récifs. Pendant quelques heures, la victoire resta indécise; enfin Pierre, qui combat avec autant de bravoure qu'il dirige avec habileté, s'empare de la frégate que

montait Erenschild. Ce dernier veut fuir dans une chaloupe, il est fait prisonnier. Douze bâtiments ennemis, y compris le vaisseau amiral, restèrent au vainqueur, qui, sans perdre de temps, s'empara de l'île d'Aland, située à peu de distance de Stockholm (27 juillet 1714).

Jamais victoire ne lui avait fait plus de plaisir, même celle de Pultava. Il reprit la route de Pétersbourg avec sa flotte victorieuse, pour faire hommage à cette autre création de son génie du plus grand succès qu'ait encore remporté sa jeune marine. Il se fit précéder par les vaisseaux ennemis dont il s'était rendu maître, et les fit diriger sur Kronstadt, chargés des prisonniers, des canons et des drapeaux ennemis. Au moment de toucher au port, la flotte triomphante fut assaillie d'une tempête pendant la nuit, et près de se briser contre des écueils ; le découragement s'empare des officiers et des matelots ; la mer va détruire en un moment le résultat de tant de courage et de persévérance : Pierre seul conserve son sang-froid : il se jette dans une chaloupe, il répond à ceux qui lui représentent le danger auquel il s'expose, et qui opposent à l'instinct d'un grand homme les règles de la prudence ordinaire : « Le tsar Pierre ne peut se noyer : un souverain russe ne saurait périr dans l'eau ! » Longtemps il lutte contre les vagues ; c'est alors qu'il doit rendre grâce à cette éducation pratique qu'il s'était imposée lui-même; Pierre, matelot robuste et pilote habile, va sauver Pierre-le-Grand. Enfin sa fortune a triomphé ; il gagne le rivage, y allume des feux, signale les écueils, et sauve ainsi toute sa flotte étonnée.

Les vainqueurs d'Angout firent leur entrée triomphale avec une pompe militaire que semblait rehausser encore le danger qu'ils venaient de courir. L'armée passa sous un arc de triomphe que le tsar avait dessiné lui-même. L'amiral Aprazin marchait le premier, ensuite le contre-amiral Pierre, et les autres selon leur rang. Tous furent ainsi présentés à Rodomanovski, qui, dans ces occasions, tenait la place de maître de l'empire, avec le titre de vice-tsar et les insignes du rang suprême. Rodomanovski donna ordre au contre-amiral Pierre de lui donner les détails de la bataille ; et, pour prix de la part qu'il y avait prise, il l'éleva au rang de vice-amiral.

Après la cérémonie, Pierre, déposant son rôle d'amiral, reprit celui de souverain, et adressa aux Russes qui l'entouraient ce discours remarquable :

« Mes frères, qui de vous, il y a trente ans, eût pensé que vous construiriez un jour avec moi des vaisseaux sur la Baltique ; que nous élèverions une ville dans cette contrée, conquise par nos travaux et notre valeur, et qu'il naîtrait du sang russe tant de guerriers et d'habiles navigateurs ? » Auriez-vous prévu que tant d'hommes instruits, d'ouvriers » industrieux, d'artistes distingués, viendraient, des différentes » parties de l'Europe, faire fleurir les arts dans notre patrie ; » que nous imposerions tant de respect aux puissances étrangères ; que tant de gloire enfin nous était réservée ? Nous » voyons dans l'histoire que la Grèce fut autrefois l'asile de toutes les sciences, et que, chassées de ces belles contrées par » les révolutions du temps, elles se sont répandues dans l'Italie, » et de là dans toutes les contrées de l'Europe. C'est par la négligence de nos ancêtres qu'elles se sont arrêtées en Pologne, » et qu'elles ne purent parvenir jusqu'à nous. Mais les Allemands et les Polonais ont été plongés dans ces mêmes ténèbres » d'ignorance où nous avons langui jusqu'à ces derniers temps. » C'est par les soins de leurs souverains que leurs yeux se sont » ouverts ; ils ont hérité des sciences de la Grèce, de sa police » et de ses arts. Enfin notre tour est venu, si vous me secondez » dans mon entreprise, si vous joignez le travail à l'obéissance. » Les transmigrations des connaissances humaines peuvent être » comparées à la circulation du sang ; j'espère qu'abandonnant » un jour l'Allemagne, la France et l'Angleterre, elles s'arrêteront quelque temps parmi nous, pour retourner dans la Grèce » leur ancienne patrie. »

Quand on médite ces paroles de Pierre, on reconnaît qu'il entrevoit dans l'avenir une époque où son peuple, après avoir conquis les bienfaits de la civilisation, se tournera vers l'Orient; et, joignant à la force la maturité des institutions, ira établir le siége de l'empire sous un ciel moins sévère, et au milieu de ces influences créatrices sans lesquelles le génie s'épuise et languit.

TRAVAUX D'ADMINISTRATION, AGRANDISSEMENT DE PÉTERSBOURG.

Pierre, tranquille désormais du côté de la Suède, reporta ses soins sur l'administration de ses états et sur l'agrandissement de la ville qu'il avait fondée. Pétersbourg était déjà véritablement la capitale de l'empire ; c'était le séjour de prédilection du souverain. Dès l'année 1711, il y avait transféré le sénat qu'il avait établi à Moscou, douze mille familles y étaient venues de l'étranger et de toutes les provinces. De magnifiques édifices y avaient été construits. Pierre y avait fondé des écoles de tous les genres, surtout pour la marine ; il y avait établi plusieurs chantiers, et pour lui le spectacle le plus ravissant était d'y voir lancer des vaisseaux à la mer, de les réunir à ceux qu'il achetait sans cesse en Hollande et en Angleterre. Dans le même temps il faisait partir pour la Chine et pour la Perse des commissaires chargés de régler les intérêts commerciaux. Les ingénieurs levaient des plans, dressaient des cartes, et en même temps il construisait le château de Plaisance de Péterhoff. A l'Orient, ses officiers élevaient des forts sur l'Irtisch, tandis que d'un autre côté les brigandages des Broukhares et des Tatars du Kouban étaient réprimés ; enfin pour ne rien omettre de ce qui est grand et honorable, il fit commencer un code de lois civiles, bien informe, il est vrai, mais qui du moins a préparé ce qu'on a fait depuis. Pierre passa ainsi plusieurs années exclusivement occupé d'administration et du soin d'améliorer le sort de ses sujets. Le retour de Charles XII en Suède, après une absence de cinq ans, ne changea rien à la position du tsar ; il ne l'empêcha pas même de mettre à exécution le projet médité depuis longtemps d'aller encore une fois étudier les autres nations.

NOUVEAUX VOYAGES DE PIERRE.

Pierre partit de Pétersbourg, le 26 janvier 1716, avec la tsarine son épouse. Il se rendit à Copenhague, à Lubeck, à

Schwerin, où Catherine fut obligée de s'arrêter. Pierre poursuivit sa tournée politique : il vit le roi de Prusse qui l'accompagna à Hambourg et à Altona. Brême signala son passage par des fêtes, et Amsterdam le reçût comme souverain, après l'avoir vu manier la hache et le rabot. La chaumière qu'il avait habitée à Saardam était transformée en une maison que l'on nomme encore la maison du prince : c'était lui retirer, en grande partie, l'intérêt des souvenirs, et altérer le caractère qui la recommandait surtout à la curiosité des visiteurs. Les anciens compagnons du tsar l'accueillirent avec transport. Catherine avait été surprise à Vésel par les douleurs de l'enfantement : elle y mit au monde un fils qui ne vécut qu'un jour, et revint joindre le tsar à Amsterdam. Elle y resta, par son ordre, pendant qu'il voyagerait en France; Pierre n'ayant pas jugé à propos de l'emmener pour éviter les embarras du cérémonial.

De Hollande il se rendit à Paris, où le régent Philippe d'Orléans lui fit le plus brillant accueil (7 mai 1717), et où il put remarquer des choses qu'il n'avait encore trouvées dans aucun pays. Il visita successivement l'Arsenal, l'Observatoire, les Gobelins, le jardin des Plantes, les différents cabinets d'histoire naturelle, l'imprimerie royale au Louvre, les ateliers des plus célèbres artistes, l'hôtel des Invalides, et presque toutes les maisons royales, depuis Meudon jusqu'à Fontainebleau. Rien ne lui échappa de ce qui pouvait exciter la curiosité d'un voyageur avide de s'instruire, et partout il se montra observateur aussi éclairé que judicieux. Dans ses entrevues avec la famille royale, il affecta de la dignité et une sorte de hauteur qui ne lui était pas ordinaire. Ne voulant ni prendre le pas devant le jeune roi Louis XV, ni passer derrière un enfant, il prit un jour le parti de le porter dans ses bras. Dans la visite qu'il fit à madame de Maintenon, il manqua de politesse, en ouvrant brusquement les rideaux du lit, où elle feignait d'être malade pour se soustraire au cérémonial. Il voulut aussi voir l'Académie française et l'Académie des sciences, qui se para ce jour-là, dit Fontenelle, de tout ce qu'il y avait de plus beau. Il corrigea, dans une séance de cette société, des cartes de Russie qui lui furent présentées, et fut reçu au nombre des académiciens. Chez le duc

d'Antin, au château de Pétersbourg, on fit son portrait pendant qu'il dînait, et il ne fut pas moins surpris, lorsqu'il visita l'Hôtel des Monnaies, de voir son image très ressemblante sur une médaille frappée en sa présence. Par une flatterie ingénieuse, le revers de cette médaille représentait une Renommée posant un pied sur le globe, et entourée de cette exergue, d'une si juste application : *Vires acquirit eundo.* — Il voulut aussi visiter la Sorbonne, et ce fut dans cet établissement qu'ayant aperçu la statue du cardinal de Richelieu, il courut l'embrasser en s'écriant : « Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mes états pour apprendre de toi à gouverner l'autre. » Les docteurs voulurent profiter de cette circonstance pour amener la réunion, désirée depuis si longtemps, des Églises grecque et latine. Pierre accueillit leur demande avec politesse ; mais ce projet ne pouvait convenir à ses vues : lui qui n'avait pu souffrir dans ses états la suprématie d'un patriarche, n'aurait jamais voulu d'un clergé qui fût soumis, même au spirituel, à un souverain étranger. A son retour dans ses états, il chercha même à verser du ridicule sur la religion catholique, dans une grossière bouffonnerie où il fit représenter le pape et les cardinaux par d'ignobles caricatures. Le peuple russe vit cette indigne mascarade avec assez d'indifférence, mais le tsar parut s'en amuser beaucoup. Ainsi ce grand homme fut quelquefois bien au-dessous de lui-même !

Pierre quitta Paris le 20 juin 1717, emportant une haute idée de la nation française, des talents en tout genre que la capitale renfermait, et de l'industrie qui les mettait en œuvre. Il se rendit le 27 à Liége, et le lendemain aux eaux de Spa, où il resta jusqu'au 25 juillet ; il arriva à Amsterdam le 2 août, et de là il s'en retourna dans ses états par l'Allemagne. Il arriva à Pétersbourg le 21 octobre suivant.

MORT DU TSARÉVITCH ALEXIS.

A son retour en Russie, Pierre se signala par l'action la plus horrible de sa vie, le meurtre de son propre fils, seul enfant de

son premier mariage. Le tsarévitch Alexis, élevé par ses instituteurs dans un attachement superstitieux aux anciennes coutumes; livré par tempérament à l'indolence et à la volupté, s'était attiré l'indignation de son père par sa façon de penser et sa manière de vivre. Le tsar, après son départ pour la France, lui ayant mandé de le venir trouver à Copenhague, au lieu d'obéir, il avait été chercher un asile à Vienne, auprès de l'empereur Charles VI son beau-frère. Obligé d'en sortir par ordre de ce prince, il s'était enfui secrètement à Naples. Il y fut découvert par deux émissaires du tsar, qui le ramenèrent à Moscou, sous la promesse que le monarque avait donnée lui-même, par écrit, avec serment, de lui accorder son pardon. Mais celui-ci l'ayant en son pouvoir, commença dès le lendemain, en plein conseil, par le déshériter par une déclaration qu'il lui fait signer. L'ayant mené ensuite à la grande église, il y fait lire une seconde fois cet acte en présence du clergé rassemblé, qui prêta serment de s'y conformer. Le tsarévitch, en consentant à son exhérédation, croyait s'être mis à l'abri de tout danger. Il se trompa. Le père exigea, pour lui faire grâce de la vie, qu'il dénonçât ses complices, tous ceux qui l'avaient entretenu dans son aversion pour les nouvelles institutions, tous ceux qui, dans le cas d'une exclusion au trône, avaient promis de prendre sa défense. Le malheureux fils satisfit pleinement, et au-delà même de ce qu'il aurait dû faire, à ces questions; mais ses aveux, quoiqu'ils ne fournissent aucun indice d'un complot tramé contre le tsar, ne servirent qu'à assurer sa perte et celle de ses partisans. Les principaux d'entre ceux-ci sont arrêtés, et de ce nombre fut Eudoxie, mère du tsarévitch, que son mari avait répudiée depuis 1696, et forcée d'entrer dans un couvent; son crime était d'avoir espéré régner bientôt avec son fils, et d'avoir quitté le cloître dans cet espoir, fondé seulement sur les infirmités du tsar. On instruit le procès de ces prisonniers, dont la plupart sont condamnés à perdre la vie. L'archevêque de Rostof expie sur la roue une prétendue révélation qu'il disait avoir eue en songe sur la mort prochaine du tsar. Eudoxie, ayant à peine échappé à la mort, est reléguée au couvent de Ladoga, avec ordre de la faire fustiger par deux religieuses. « Il n'y avait pas

dans tout cela, dit le sage et judicieux Lévêque, le commencement du plus léger complot. Un vieux prêtre rêve ce qu'il désire ; une femme écoute le récit de ce songe et se le fait expliquer ; des valets murmurent tout bas contre la dureté fantasque de leur maître ; le fils de la maison dit des étourderies, mais n'agit pas ; il fuit enfin un père de mauvaise humeur, et attend avec une secrète impatience le moment d'en recueillir la succession. Voilà tout ce qui donna lieu à ce terrible procès ; voilà toutes les charges d'une accusation qui n'était réellement qu'un cadre de comédie, si elle n'avait été dirigée contre le fils d'un grand souverain, et si ce souverain n'avait été l'un des plus cruels et des plus implacables qui aient gouverné les hommes.

Le jugement d'Alexis vint après celui de ses prétendus complices. On transféra le tsarévitch des prisons de Moscou dans la forteresse de Pétersbourg. Son arrêt de mort fut prononcé par un simulacre de tribunal composé de 89 officiers de différents grades militaires, de trente-cinq ministres, et d'autres personnes de l'état civil. Le lendemain on administra au malheureux prince un poison violent qui le fit expirer dans d'horribles convulsions. Son père vint le visiter dans ses derniers moments, et versa, dit-on, d'abondantes larmes sur le sort déplorable de son fils (6 juillet 1718) (1).

PAIX DE NEUSTADT. — PIERRE EST PROCLAMÉ EMPEREUR.

Tandis que le tsar donnait à la Russie le spectacle effrayant dont on vient de parler, sa gloire et sa puissance au dehors recevaient un nouvel éclat. Charles XII, avant de terminer son orageuse carrière, avait cherché à se rapprocher de lui ; et, pour prix de son alliance, il avait renoncé en sa faveur à une grande partie de ses provinces. Pierre obligea son successeur,

(1) Alexis laissait deux enfants de son mariage avec la princesse de Wolfenbüttel : Pierre, dont il sera parlé ci-après, et Nathalie, qui mourut en 1728.



par de nouvelles victoires, à remplir cette promesse ; et la paix de Nystadt ou Neustadt, qui fut signée le 30 août 1721, assura à la Russie la possession de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, d'une partie de la Finlande et de la Carélie, du pays de Vibourg et de plusieurs îles voisines de sa domination. Cette paix, qui termina glorieusement une guerre de vingt-un ans, fut le plus beau des triomphes du tsar. A la suite d'un traité si avantageux, Pierre fut promu au grade d'amiral. Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, et surtout à Pétersbourg. Ce fut alors que le sénat et le clergé décernèrent à Pierre I[er] les titres de *Grand*, d'*Empereur* et de *Père de la Patrie*. Il reçut en cette qualité les félicitations de toutes les cours (1); et dès lors furent irrévocablement posées les bases de cette puissance déjà colossale, et qui a fait encore de si grands progrès.

DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE PIERRE-LE-GRAND. — SA MALADIE. — SA MORT.

Désormais assuré de ses conquêtes et de ses succès dans tous les genres, le nouvel empereur donna encore une nouvelle activité aux travaux qui les lui avaient fait obtenir. Jamais les entreprises de la marine et celles de tous les établissements, de tous les édifices publics, ne furent conduites avec plus de vigueur; jamais souverain ne promulgua tant de lois, ne fit tant d'ordonnances et de règlements pour l'administration de la justice, celle des finances, et surtout pour la discipline et l'entretien des troupes. On eût dit que cet homme extrordinaire, pressé de finir son œuvre, avait le pressentiment de sa fin prochaine.

Toujours conquérant et guerrier pour l'intérêt de ses peuples,

(1) Pierre demanda lui-même aux cours étrangères de le reconnaître en qualité d'empereur. La Prusse, la Hollande, l'Angleterre et la Suède le firent immédiatement; les autres souverains hésitèrent quelque temps, et la France et l'Espagne ne le reconnurent qu'en protestant contre toute prétention de préséance.

il avait ouvert à leur commerce des débouchés sur la Baltique pour tous les pays du Nord et de l'Occident ; il voulut en avoir de pareils vers les contrées occidentales de l'Asie ; et ce fut avec cette intention que, profitant d'une révolution dans le royaume de Perse, il partit avec une armée de trente mille hommes pour les rivages de la mer Caspienne, dans le mois de mai 1722. Avant de se mettre en campagne, il publia un oukase (17 février), par lequel il changeait l'ordre de succession au trône en usage jusque-là. Dans cette loi nouvelle, il ordonne que le souverain de Russie soit maître à perpétuité de nommer à son gré son successeur, de révoquer son choix, et d'en faire un nouveau. Il oblige tous ses sujets de se soumettre à cette loi funeste à la pa trie, sous peine d'être regardés comme traîtres envers cette même patrie. « C'est à cette imprudente loi, dit Lévêque, qu'on doit attribuer toutes les révolutions qui ont affligé la Russie. C'est Pierre Ier qui a ouvert dans son empire cette source abondante de troubles et de désolation. »

Son expédition de Perse n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. Il parvint jusqu'à Darbent au pied du mont Caucase, et fut obligé de revenir, après une campagne de six mois, la flotte qui portait ses provisions ayant péri par une tempête. Cette expédition n'avait été marquée par aucun exploit mémorable, et les résultats en étaient à peu près nuls pour les intérêts de la Russie et la gloire de l'empereur. Cependant il voulut que ses troupes reçussent les honneurs du triomphe. Mais cette cérémonie, dont il donna le plan, selon son usage, fut pour lui la dernière de ce genre.

Quelque temps après son retour, il reçut des plaintes sur les concussions qu'avait exercées, pendant son absence, son favori Mentchikof, cet homme qu'il avait tiré de la condition la plus humble (il était garçon pâtissier), pour l'élever par degrés au faîte des honneurs. Prince de Pskof, feld-maréchal, amiral, régent de l'empire toutes les fois que le souverain en était éloigné, et tout cela sans savoir ni lire ni écrire, rien ne manquait à sa fortune que l'art d'en user avec modération. Mais les profusions où l'entraînaient son penchant pour le luxe et les plaisirs l'ayant réduit à fouler le peuple par ses exactions, il en fut

châtié de la main du tsar à coups de canne, et condamné de plus à une forte amende. Il resta néanmoins en place après ce châtiment, et conserva la faveur du souverain, parce qu'il était homme de ressources par son adresse, sa valeur et son génie.

Cependant la santé de l'empereur dépérissait de jour en jour. Les fatigues d'une vie si agitée, et plus encore les excès de tous genres, avaient épuisé sa constitution robuste, qui semblait encore lui promettre de longues années. Le 17 janvier 1725, (6 janvier en Russie, fête de l'Epiphanie), jour consacré en Russie à la bénédiction des eaux, il voulut assister sur la Néva, pour lors glacée, à cette cérémonie qui fut très longue. Une fluxion de poitrine se déclara bientôt, et il mourut le 28 janvier, à l'âge de 53 ans, laissant trois filles de son second mariage : Anne, fiancée au duc de Holstein ; Elisabeth, qui régna dans la suite, et Nathalie, enfant de six ans qui mourut quinze jours après lui. Il n'avait point fait de dispositions testamentaires, ou du moins aucune ne fut produite ; mais Catherine, secondée par Mentchikof, avait tout préparé pour s'emparer du trône.

PORTRAIT DE CE PRINCE.

Pierre Ier était d'une taille élevée ; ses membres annonçaient une force athlétique ; son regard vif et perçant exprimait les diverses passions qui l'agitaient ; ses traits, naturellement nobles, avaient acquis, surtout dans les dernières années de sa vie, une expression de dureté, suite des convulsions violentes auxquelles il était sujet. Quant à son caractère, il est écrit dans les actes même de son règne, et si différent de lui-même, qu'on a pu, avec une grande apparence de vérité, le louer avec enthousiasme ou le flétrir sévèrement.

Pierre mourut sans laisser un ami ; et l'on ne dit pas qu'une seule larme ait été répandue sur sa tombe, au milieu d'un peuple dont il avait assuré la prospérité et la gloire. Mais ce peuple, qui avait suppporté tout le poids de ses grandes entreprises, ne comprenait pas les avantages qui devaient en résulter. Faisant peu pour ses contemporains, Pierre avait sacrifié la génération

présente à celles qui devaient le suivre, et ce n'est qu'après lui que la Russie est devenue le plus grand empire du monde ; mais c'est incontestablement par lui que cette puissance a été fondée. « La Russie, dit éloquemment M. de Ségur, vit encore de la vie de Pierre-le Grand. » Il fut cruel, inhumain, il répandit des flots de sang, il foula aux pieds les sentiments les plus doux de la nature, pour opérer une révolution qui devait être utile, mais que personne encore, dans son pays, n'avait su apprécier. On sent que d'aussi grandes choses ne pouvaient être exécutées que par un souverain absolu, par un pouvoir sans opposition. A sa place, un prince faible et timide eût péri sous les coups des Strélitz, et la Russie serait encore plongée dans la barbarie. Pierre aurait dû sans doute être moins cruel après la victoire ; il aurait dû surtout épargner son fils, et sa mémoire serait honorée et sans tache dans tous les siècles.

Toutes les entreprises de Pierre Ier avaient un but utile ; et, bien différent de la plupart des conquérants, il ne fit jamais la guerre pour satisfaire ses passions personnelles. Econome et simple dans ses goûts, jamais prince ne fut moins prodigue des deniers de l'état. Après un règne si agité, après des opérations si grandes, si coûteuses, il laissa les finances en bon état ; et cependant il n'avait pas chargé ses peuples d'impôts, mais il avait su créer des ressources ignorées avant lui. Enfin cet homme extraordinaire, assemblage étonnant de faiblesse et de grandeur, était grand par son but, jusque dans ses écarts. Ce serait nier l'évidence que de ne pas reconnaître que la Russie, telle qu'elle est, est l'œuvre de ses travaux et de son génie. Il l'a poussée vers ses destinées d'une main si puissante, qu'elle lui devra encore tout ce qu'elle peut devenir ; et, si la liberté ne peut être que le partage des lumières, son despotisme inflexible, en l'arrachant à l'ignorance et à la barbarie, l'a plus rapprochée de cette liberté que n'eussent pu faire dix règnes de patience et de mansuétude.

VI

Règne de Catherine Ire. — Pierre II, Anne, Ivan VI, Elisabeth et Pierre III. (1725-1762.)

CATHERINE Ire, IMPÉRATRICE.

(1725-1727.)

JAMAIS il n'y eut peut-être de fortune plus extraordinaire que celle de Catherine Ire, impératrice de Russie. Née de parents inconnus, orpheline dès l'enfance, elle avait été recueillie par un pasteur luthérien de Marienbourg, qui l'éleva par charité. Au moment où cette ville tomba au pouvoir des Russes, en 1702, Catherine venait d'épouser un soldat suédois qui périt dans l'attaque, ou qui fut fait prisonnier, mais du reste dont on n'entendit plus parler. Sa captivité, qu'elle dut regarder comme un malheur, et qui détruisait les espérances qu'elle avait conçues de son mariage, la conduisit à devenir l'épouse de Pierre-le-Grand, et à lui succéder sur le trône de Russie.

Immédiatement après la mort de Pierre Ier, Mentchikof convoqua le sénat et le synode, et fit proclamer Catherine impératrice régnante. Il soutint que telle avait été la dernière volonté de l'empereur, manifestée par les seuls mots qu'il avait pu tracer en

mourant, et qui signifiaient qu'on devait *tout remettre* entre les mains de Catherine. La puissance dont Mentchikof était armé ne permit pas de lui rien contester. Catherine fut donc reconnue sans difficulté, et toute l'autorité resta entre les mains de Mentchikof. Le gouvernement intérieur ne perdit rien de sa force, et l'impulsion donnée par Pierre fut continuée. Ce prince avait projeté l'établissement d'une Académie des sciences; Catherine la forma, et y fit entrer d'illustres étrangers qui la rendirent dès sa naissance la rivale des plus célèbres de l'Europe. Pierre avait, sur la fin de son règne, institué l'ordre de Saint-Alexandre Nevski; ce fut Catherine qui le conféra la première. Elle conserva les mêmes alliances que Pierre avait contractées, et en fit une nouvelle avec l'empereur Charles VI et le roi de Prusse, pour faire valoir les droits du prince de Holstein, son gendre, sur le duché de Sleswick. Ce fut, en un mot, sous le règne de Catherine, le génie de Pierre-le-Grand qui était à la tête des affaires. Elle ne différa de son époux que par la clémence qui lui fit abattre, dès qu'elle fut sur le trône, les gibets et les échafauds, qu'elle avait trouvés encore tout dressés quand elle prit les rênes du gouvernement. Malheureusement son règne fut de trop courte durée. Elle mourut le 17 mai 1727, à l'âge de trente-huit ans, après avoir réglé sa succession par un testament dont voici les principales dispositions.

Elle désignait pour son successeur le grand-prince Pierre Alexiévitch, petit-fils de Pierre Ier; s'il mourait sans postérité, elle désignait pour monter sur le trône sa fille Anna Pétrovna et ses enfants. A défaut de ceux-ci, elle appelait au trône Elisabeth Pétrovna, sa seconde fille; et enfin la princesse Nathalie Alexievna, petite-fille de Pierre-le-Grand. Comme le grand-prince Pierre était encore mineur, elle lui donna un conseil de régence dont elle fixa les attributions et la durée. Ce conseil devait être composé de neuf personnes; savoir: de la princesse Anne Pétrovna, de sa sœur Elisabeth, du duc de Holstein, du prince Mentchikof et de cinq autres sénateurs.

PIERRE II, ALEXIÉVITCH.

(1727-1730.)

Pierre, fils du tsarévitch Alexis et de Charlotte-Christine-Sophie de Wolfenbuttel, né le 13 octobre 1715, succéda, le 17 mai, à l'impératrice Catherine. Le duc de Holstein et Mentchikof, tous deux membres du conseil qu'elle avait nommé pour exercer la régence pendant la minorité du jeune empereur, se disputèrent la prépondérance, et le second l'emporta. Il s'empara du pouvoir au point de se rendre maître du souverain lui-même qu'il logea dans son palais. Ce n'était pas assez pour Mentchikof de s'être élevé du rang le plus obscur aux plus hautes dignités de l'empire, il voulut encore s'allier à la famille impériale, et perpétuer ainsi son pouvoir. Dans ce but, il fiança sa fille cadette à l'empereur son pupille, un mois après la mort de Catherine. Devenu plus audacieux, il poursuivit avec acharnement tous ceux qui lui étaient suspects par les marques d'attachement et de bonté que leur donnait l'empereur. Le duc de Holstein et la princesse Anne son épouse, cédant aux humiliations et aux dégoûts que Mentchikof leur faisait essuyer, prirent le parti d'abandonner la Russie et de retourner en Allemagne.

Non-seulement il était défendu d'approcher de Pierre II sans la permission expresse de Mentchikof, il avait encore eu la précaution de ne placer auprès de lui que ceux dont il se croyait sûr, parce qu'ils lui étaient redevables de toute leur fortune. Cependant, parmi les personnes attachées à l'empereur, se trouvait un jeune prince, Ivan Dolgorouki, à peu près de même âge que lui, qui bientôt gagna l'entière confiance du souverain. Ce fut lui qui, excité par sa famille, se chargea d'ouvrir les yeux de Pierre sur la conduite de Mentchikof, dont le despotisme révoltant excitait le mécontentement et la haine de la nation. Pierre écouta les révélations de son favori, et résolut de saisir la première occasion qui se présenterait de punir le ministre prévaricateur. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un

jour que la corporation des maçons avait fait un présent de 9,000 ducats à l'empereur, celui-ci voulut faire cadeau de cette somme à sa sœur, et la lui envoya par un de ses officiers. Mentchikof rencontra le gentilhomme chargé de cette commission, et s'empara de l'argent, en disant que l'empereur était trop jeune pour savoir l'usage qu'il fallait faire d'une somme aussi considérable. Pierre, en apprenant ce procédé, fut saisi d'une violente colère, et mande Mentchikof, qu'il accable des reproches les plus violents. Le ministre, qui n'était pas accoutumé à entendre le jeune prince s'exprimer de la sorte, fut frappé comme d'un coup de foudre; il s'excusa, et à force de prières, il parvint à apaiser l'empereur.

EXIL DE MENTCHIKOF.

Dès ce moment, il s'aperçut de la froideur de Pierre; cependant il ne croyait pas encore à sa disgrâce, lorsqu'un jour, au retour de sa maison de plaisance d'Oranienbaum, il fut mis aux arrêts et exilé à Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Voronèse. Il espérait encore conserver ses richesses, ses titres, ses honneurs; mais, arrivé à Raninbourg, il trouva des juges chargés de lui faire son procès. Il fut déclaré coupable d'abus de pouvoir, tous ses biens furent confisqués, et il fut condamné à passer le reste de ses jours à Berezof, sous un des climats les plus affreux de la Sibérie. Toute sa famille le suivit sur cette terre de douleur: sa femme, qui était devenue aveugle à force de pleurer, mourut en chemin; sa fille, qui avait été fiancée à l'empereur, fut attaquée de la petite vérole, et expira dans ses bras au bout de six mois; il avait été obligé de remplir auprès d'elle les fonctions de garde, de médecin et de chapelain. Elle fut inhumée dans un oratoire qu'il avait fait construire; il marqua la place où il voulait être enterré auprès d'elle, et il ne tarda pas à l'occuper. Il soutint ses malheurs avec plus de fermeté qu'on ne lui en croyait: avant sa disgrâce, sa complexion était devenue faible et languissante; dans son exil il reprit des forces et de l'em-

bonpoint. On lui assigna dix roubles par jour; cette somme suffit non-seulement à ses besoins et à ceux de sa famille, mais il fit des épargnes qu'il employa à la construction d'une église, à laquelle il travailla lui-même comme charpentier. Il mourut d'apoplexie, le 2 novembre 1729, après avoir donné au monde un nouvel exemple qu'il est plus aisé de supporter les disgrâces de la fortune que ses faveurs.

Telle fut la fin d'un homme dont la naissance est aussi obscure, aussi ignorée que celle de Catherine Ire, et qui dut, comme elle, à Pierre Ier l'étonnante fortune à laquelle il était parvenu.

Après la disgrâce de Mentchikof, Ivan Dolgorouki et toute sa famille furent comblés des faveurs du souverain. Pierre était même sur le point d'épouser la sœur d'Ivan, et le jour était fixé pour la célébration de ce mariage, lorsque la veille il fut attaqué de la petite vérole dont il mourut douze jours après (31 janvier 1730). En lui s'éteignit le dernier rejeton mâle des Romanofs.

ANNE IVANOVNA, BRANCHE FÉMININE DES ROMANOFS.

(1730-1740.)

Le testament de Catherine Ire, dont nous avons rapporté les principales dispositions, avait prévu l'événement de la mort de Pierre II, et réglé sa succession; le trône, suivant cet acte, devait appartenir à Anne Pétrovna, ou à son fils Pierre, car cette princesse était morte à cette époque. Mais le grand conseil, dirigé par les Dolgorouki, qui avaient remplacé Mentchikof dans la faveur, sous le dernier règne, en décida autrement. Le lendemain du décès de Pierre II, le conseil souverain, le sénat et les premiers généraux de l'armée qui se trouvaient à Moscou, s'assemblèrent et s'enfermèrent dans une salle du palais du Kremlin. Le prince Dmitri Galitzin fit la proposition suivante : « Puisque la ligne masculine des Romanofs, » dit-il, s'est éteinte avec Pierre II, et que la Russie a beau- » coup souffert du despotisme de Pierre Ier, il faut limiter ce

» pouvoir énorme par de bonnes lois, et ne conférer la souve-
» raineté qu'à des conditions avantageuses à la nation. » L'assemblée ayant applaudi à cette proposition, le prince Vassili Loukitifz Dolgorouki proposa pour souveraine Anne, duchesse de Courlande, fille du tsar Ivan, frère aîné de Pierre Ier, ajoutant que, comme la couronne tombait *en quenouille*, il était juste de préférer une des filles d'Ivan, frère aîné de Pierre Ier, à celle de cet empereur. Cette opinion réunit toutes les voix; mais, avant de faire connaître cette élection, le conseil souverain, dont la majorité était composée des Dolgorouki, dressa plusieurs articles qui limitaient le pouvoir de l'impératrice, et attribuaient la souveraine puissance au conseil. Anne, à qui ces articles furent portés en Courlande par Vassili Dolgorouki et deux autres députés, promit tout, bien résolue de rompre les chaînes qu'on lui imposait lorsqu'elle serait placée sur le trône. C'est ce qu'elle ne manqua point d'effectuer. Encouragée par le chancelier Osterman, qui, sous prétexte d'une maladie, s'était absenté de l'assemblée, elle déchira publiquement l'écrit qu'on l'avait obligée de signer, comme une surprise faite à sa religion et une atteinte portée à ses droits légitimes par une cabale, contre le vœu de la nation. La faction d'Osterman, composée de tous les ennemis des Dolgorouki, applaudit à cette réclamation, et entraîna les suffrages du public; les Dolgorouki furent arrêtés sur plusieurs accusations assez vagues, et exilés dans différents endroits de la Sibérie.

SUPPLICE DES DOLGOROUKI. — PUISSANCE DE BIREN.

La disgrâce des Dolgorouki ne se borna pas à cet exil. Ernest Biren, qu'Anne avait amené avec elle de Courlande, malgré les protestations de la noblesse russe, et surtout des Dolgorouki, avait juré leur perte. Il les fit rappeler de leur exil, sous prétexte de les employer dans différentes fonctions convenables à leur rang, et quand ils furent revenus à Pétersbourg, il les accusa d'une prétendue conspiration pour s'emparer du pouvoir. Ils furent arrêtés, conduits à Novgorod, et condamnés à mort.

Les princes Vassili et Ivan Dolgorouki furent roués vifs, deux autres furent écartelés, et trois eurent la tête tranchée. Presque tous leurs amis partagèrent leur disgrâce, et ceux qui ne tombèrent pas sous la hache des bourreaux furent traînés dans les déserts de la Sibérie. Biren fut nommé grand-chambellan à la place d'Ivan Dolgorouki. Tel était l'ascendant que cet indigne favori avait pris sur l'impératrice, que cette princesse, qui n'était pas naturellement cruelle, ne se prêtait qu'avec répugnance à exercer des vengeances, et que plusieurs fois, dit-on, elle se jeta à ses genoux, et prodigua vainement les larmes et les caresses pour l'adoucir.

Au reste, si, pendant les dix ans du règne d'Anne, Biren remplit la cour de deuil et de terreur, il faut avouer qu'il étendit et fit respecter au dehors la puissance de la Russie. Anne plaça sur le trône de Pologne Auguste III, électeur de Saxe, et contraignit le sage Stanislas Lecksinsky à renoncer, pour la seconde fois, à la dangereuse préférence que les Polonais lui avaient accordée. Ses armées, commandées par le célèbre feld-maréchal Munich, secoururent l'empereur Charles VI, vainquirent les Turcs, et dispersèrent les Tatars de Crimée.

En 1731, Anne désigna pour lui succéder sa nièce, fille du duc Charles de Mecklembourg et de sa sœur Catherine. Cette princesse, nommée Catherine comme sa mère, abjura la religion protestante, et prit le nom d'Anne en faisant profession de la religion grecque. L'impératrice la maria quelque temps après à Antoine-Ulric de Brunswick-Lunébourg, neveu de la reine de Hongrie. De ce mariage naquit, en 1740 (24 août), un fils qui fut nommé Ivan. L'impératrice adopta le nouveau-né, l'enleva à ses parents, le logea dans un appartement attenant au sien, et, le 18 octobre suivant, elle le proclama grand-duc de Russie et son successeur au trône. Les troupes qui étaient à Pétersbourg, la princesse Elisabeth, le prince de Brunswick et sa femme, père et mère du nouveau-né, et tous les ordres de l'état, lui prêtèrent serment de fidélité, et jurèrent de le reconnaître pour leur souverain légitime.

L'adoption du prince naissant et l'exclusion de sa mère à la succession étaient l'ouvrage de Biren, qui avait voulu s'assurer

le pouvoir pendant une longue minorité. En effet, il obtint de l'impératrice malade un testament qui lui confiait la régence de l'empire jusqu'à la minorité d'Ivan. Anne signa cet acte, sans trop savoir, dit-on, ce qu'il contenait; elle mourut quelques jours après, le 28 octobre 1740.

IVAN VI, ANTONOVITCH.

(1740-1741.)

Disgrâce de Biren. — La princesse Anne régente.

Le lendemain de la mort de l'impératrice, Biren convoqua le sénat, le synode, et fit la lecture du testament qui lui attribuait la régence. Tous les grands, tous les colléges, toutes les troupes, prêtèrent serment de fidélité au nouvel empereur et au régent. Pendant quelques jours tout se passa assez tranquillement; mais le maréchal Munich, qui avait le plus intrigué pour faire donner la régence à Biren, dans l'espérance de partager le pouvoir avec lui, éprouva un vif mécontentement quand il le vit s'emparer seul de l'autorité, et se montrer plus absolu qu'un despote ordinaire. Il songea dès lors à renverser celui qu'il avait tant contribué à élever, et il ne lui fut pas difficile de trouver des personnes prêtes à le seconder pour un tel dessein. Parmi ceux qui avaient le plus à souffrir des hauteurs et de l'insolence du régent, se trouvaient la princesse Anne elle-même et son mari le duc de Brunswick, père et mère de l'empereur. Munich se concerta avec eux pour perdre cet insolent parvenu, et il y réussit. Dans la nuit du 20 novembre, il fit enlever le régent de son palais, et le fit conduire dans la forteresse de Schlüsselbourg. Tous les régiments qui se trouvaient à Pétersbourg et dans les environs reçurent ordre de se rendre autour du palais; la princesse Anne fut proclamée régente pendant la minorité de son fils, et toutes les autorités lui prêtèrent serment en cette qualité. Biren, traduit en jugement, fut condamné à mort; mais la régente commua sa peine en un exil en Sibérie.

Le 22 novembre, la grande-duchesse déclara le prince son époux généralissime des troupes de terre et de mer, et le comte Munich fut fait premier ministre, Osterman, grand-amiral, etc. Malgré le poste éminent où il avait été élevé, le comte Munich était mécontent de n'avoir pas été créé généralissime, dignité qu'il croyait lui être due pour les services qu'il avait rendus. La jalousie qu'il ressentit contre le prince père de l'empereur fut encore envenimée par Osterman, qui, ayant autrefois dirigé seul les affaires du cabinet, ne pouvait souffrir de se voir en sous-ordre. Il fit entendre au prince et à la régente que Munich ayant toujours été employé dans le département de la guerre, était incapable de gérer les affaires étrangères et les affaires intérieures de l'empire. Ces insinuations eurent leur effet; la princesse rendit le département des affaires étrangères à Osterman, et celui de l'intérieur au comte Golovkin; en sorte qu'il ne resta au premier ministre que le département de la guerre. Munich indigné donna sa démission; la princesse Anne ne voulait pas l'accepter; mais le prince son époux et le comte Osterman saisirent cette occasion pour la déterminer à renvoyer le maréchal. Quelque temps après, la grande-duchesse donna à son mari le titre d'altesse impériale, et le déclara co-régent de l'empire. Enfin la régente était sur le point de se faire proclamer impératrice, lorsqu'une nouvelle révolution vint renverser ce projet.

RÉVOLUTION EN FAVEUR D'ÉLISABETH II.

Suivant l'ordre de succession établi par Catherine Ire, la princesse Elisabeth Pétrovna aurait dû succéder à Pierre II; nous avons vu comment elle en fut exclue par les grands qui lui préférèrent Anne Ivanovna, qui à son tour plaça sur le trône de Russie son petit-neveu Ivan. Elisabeth avait observé tous ces événements avec le plus grand calme; sans activité dans le caractère, plutôt portée au plaisir qu'à l'ambition, elle semblait indifférente à tous les événements politiques. Mais si elle paraissait avoir entièrement oublié ses droits, d'autres s'en souvinrent

pour elle. Il se forma un parti pour Elisabeth, pour la fille de Pierre-le-Grand, au nom duquel se rattachaient tant d'illustres souvenirs. La princesse ne se montra point contraire aux efforts qu'on faisait pour la conduire au trône, et s'abandonna aux conseils de Lestocq, chirurgien d'origine française, homme inquiet et ambitieux qui cherchait à jouer un rôle. Le marquis de La Chétardie, ambassadeur de France, s'intéressa vivement en faveur d'Elisabeth, et ne vit dans la révolution qu'on méditait que l'occasion d'assurer un allié à la France. Cependant la conspiration fut conduite avec si peu de secret, que la régente fut avertie plusieurs fois de ce qui se passait; mais elle avait les yeux couverts du bandeau de l'illusion, et se laissait entraîner par la bonté de son caractère. Enfin, le 6 décembre 1741, à minuit, Elisabeth, accompagnée de Lestocq et de Voronzof, se rend à la caserne des grenadiers de Préobrajenski; elle leur fait part de son dessein; ils jurent de la suivre et de mourir pour elle. La princesse se met à leur tête, et se rend au palais; trente soldats ayant pénétré dans l'appartement où couchaient la régente et son époux, leur ordonnent, au nom d'Elisabeth, de se lever et de les suivre; on leur laisse à peine le temps de prendre des vêtements, et la régente demande en vain à parler à sa cousine Elisabeth. Le jeune empereur Ivan était plongé dans le sommeil; on respecta quelque temps son repos. Quand il se fut réveillé, il poussa des cris à la vue des soldats: sa nourrice, fondant en larmes, le prend dans ses bras et veut le défenpre; mais les soldats s'en emparent et l'emmènent. La régente, son époux et Ivan sont transportés au palais d'Elisabeth, et gardés à vue dans des chambres séparées.

ELISABETH PÉTROVNA.

(1741-1761).

Elisabeth, deuxième fille de Pierre-le-Grand et de Catherine, née le 29 décembre 1710, fut proclamée impératrice le 7 décembre 1741, par le sénat, le synode et les grands, et reçut d'eux le serment de fidélité.

La grande-duchesse Anne, son époux et leur fils Ivan, partirent pour l'Allemagne, où on leur permettait de se retirer; mais ils furent arrêtés sur la route de Riga et renfermés dans la citadelle, où ils restèrent dix-huit mois. De là ils furent transférés à Raninbourg, où ils furent séparés d'Ivan. Cet enfant, à peine âgé de quatre ans, fut transporté à Schlüsselbourg; ses parents furent conduits à Kolmogori, dans une île de la Dvina, près de la mer Blanche, où ils moururent, Anne en 1746, et son époux en 1780. Le sort du jeune Ivan fut encore plus déplorable : après avoir langui pendant plus de vingt ans dans une prison, il fut assassiné au commencement du règne de Catherine II, ainsi que nous le verrons.

Les ministres Munich, Osterman, Golovkin, deux autres, arrêtés le jour même de la révolution, furent exilés, par commutation de la peine de mort prononcée le 29 janvier contre eux, en différents endroits de la Sibérie. Munich occupa à Pelyne la maison dont il avait tracé le dessein pour Biren, et celui-ci, qui était bien loin de s'attendre à une telle faveur, fut rappelé.

Elisabeth, à son avénement au trône, avait jeté les yeux sur son neveu Charles-Pierre-Ulric de Holstein, pour en faire son héritier. Ce prince s'étant rendu à Pétersbourg, y embrassa la religion grecque et fut déclaré grand-duc de Russie (18 novembre 1742), titre qui lui assurait la succession au trône. Le lendemain arrivèrent des ambassadeurs de Suède pour lui offrir la couronne de ce royaume de la part du roi Frédéric Ier et de la diète. Il la refusa. « Sa triste destinée, dit Lévêque, le forçait de régner en Russie. » La guerre cependant continuait entre ces deux puissances. Elle fut enfin terminée, en 1743, par le traité d'Abo.

Le chirurgien Lestocq, qui avait tant contribué à l'élévation d'Elisabeth, devint premier médecin de la cour et membre du conseil privé; mais sa faveur fut de courte durée, et celui qui contribua le plus à sa disgrâce fut Bestruchef que Lestocq avait, par son crédit, fait nommer chancelier.

Elisabeth, montée sur le trône par une conspiration, faillit d'en être précipitée par le même moyen. Un complot fut ourdi pour rappeler la grande-duchesse exilée et son mari. Le marquis

PIERRE III, FŒDOROVITCH ; BRANCHE DE HOLSTEIN-GOTTORP.

(1761-1762.)

Charles-Pierre-Ulric, né, le 21 février 1728, de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne Pétrovna, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Catherine sa seconde femme, fut proclamé empereur de Russie, immédiatement après la mort d'Elisabeth sa tante. En 1745, il avait épousé une princesse d'Anhalt-Zerbet, sa cousine, qui, à l'occasion de ce mariage, embrassa la religion grecque, et prit le nom de Catherine au lieu de celui de Sophie-Auguste-Frédérique qu'elle portait. Ce mariage, qui était l'ouvrage d'Elisabeth, paraissait convenable sous tous les rapports. Cependant, à peine fut-il contracté, que des nuages s'élevèrent entre les deux époux. Bientôt Pierre délaissa tout-à-fait Catherine pour se livrer à des goûts et à des habitudes indignes de son rang ; celle-ci, de son côté, conçut pour son époux une aversion qu'elle ne fut pas maîtresse de cacher. Ce prince, dirigé par de perfides amis, ne savait ménager aucun des intérêts qu'il lui importait le plus de ne pas heurter. Admirateur passionné des Allemands, et surtout des Prussiens, il affectait le plus profond dédain pour les usages et pour la religion grecque. Vivant au milieu d'une troupe d'étrangers obscurs et débauchés, il passait la plus grande partie de son temps à fumer, à s'enivrer, ou à faire l'exercice à la prussienne. Son admiration pour Frédéric II le porta jusqu'à entretenir des relations avec ce prince, pendant sa guerre avec la Russie, et à lui faire connaître secrètement les projets et les plans du cabinet de Pétersbourg.

Elisabeth, à son lit de mort, avait, dit-on, réconcilié les deux époux, et elle avait recommandé à Pierre de remplir fidèlement ses engagements avec les puissances alliées. Mais cette réconciliation et cette recommandation furent promptement oubliées. Le premier acte du nouvel empereur fut de donner ordre à son armée de se séparer des Autrichiens, et peu de temps après il

conclut avec Frédéric III un traité par lequel cette même armée fut réunie à celle du roi de Prusse, pour combattre ceux qui venaient d'être ses auxiliaires. Cet empressement à se séparer d'anciens alliés, et à perdre en un instant les avantages de plusieurs expéditions ruineuses, n'était pas d'une politique fort saine, et ne fut pas géneralement approuvé en Russie. Mais bientôt des actes de bonté et de générosité, qui annonçaient les meilleures intentions, firent oublier cette première cause de mécontentement. Il rappela les nombreux exilés que les intrigues et les persécutions des règnes précédents avaient conduits en Sibérie. On vit reparaître en même temps à la cour Biren et le maréchal Munich. Bientôt parurent deux oukases qui furent accueillis par le plus vif enthousiasme. L'un avait pour objet de tirer la noblesse de l'espèce de servitude où elle avait vécu depuis si longtemps, en lui donnant le droit de voyager hors de l'empire, et de ne porter les armes que volontairement. Le second était l'abolition de l'usage barbare que l'on nommait *crier le mot* (1), et du terrible tribunal qui, sous le nom de *chancellerie privée*, avait été chargé de rechercher ou plutôt de juger les crimes de haute trahison.

Pierre III s'occupa en même temps de réformes utiles dans l'administration des finances et dans celle de la justice; mais il indisposa le clergé en annonçant l'intention de s'emparer de ses biens; il mécontenta l'armée par les réformes qu'il voulut y introduire, et il blessa dans toutes les occasions l'orgueil des Russes, en exaltant devant eux le courage et la discipline des Prussiens. Portant lui-même l'uniforme de cette nation, il se vantait d'avoir été lieutenant au service de Frédéric II, et il sollicita de

(1) *Dièlo i slovo, fait et mot;* tel était le nom bizarre donné à la dénonciation d'un crime de haute trahison. Cette occasion n'avait besoin d'être accompagnée d'aucune preuve, et elle suffisait pour livrer ceux qui en étaient l'objet aux plus cruelles tortures, et presque toujours à l'exil. Ainsi l'accusateur le plus obscur pouvait entraîner la ruine d'une foule d'innocents, sans autre motif que de satisfaire sa haine ou sa vengeance. Au moment où Pierre III abolit la chancellerie privée, dix-sept mille individus, condamnés par ce tribunal, peuplaient les déserts de la Sibérie, et revinrent alors dans leurs familles.

ce prince, qu'il appelait son *maître*, un grade supérieur dans son armée. Le rusé Frédéric s'empressa de lui expédier un brevet de major-général, en disant que c'était plus au mérite qu'au rang qu'il accordait cette faveur.

CONJURATION CONTRE PIERRE III ; MORT DE CE PRINCE.

Cependant Pierre III ne cachait plus sa haine pour sa femme; il annonçait hautement l'intention de la répudier, de désavouer son fils (Paul Pétrovitch, né en 1755), et de nommer pour son successeur ce malheureux Ivan qui, depuis qu'Elisabeth l'avait renversé du trône, languissait dans une forteresse. Il alla le voir secrètement dans sa prison, en reçut des plaintes dont il parut fort touché, promit d'adoucir son sort, et le fit transférer dans un cachot plus éloigné et plus étroit. Catherine, retirée à Péterhof, était informée de toutes les démarches de son époux; celle-ci lui causa une vive inquiétude. Se livrant alors avec plus d'ardeur à ses intrigues et à ses complots, elle parvint à y associer beaucoup d'hommes hardis et puissants, dans le sénat, dans l'armée, et jusque parmi les ambassadeurs des cours étrangères. La conjuration était dirigée par le comte Panin, par une jeune femme d'un caractère hardi et entreprenant, la princesse Daschkof, et par Grégoire Orlof, jeune officier des gardes. Tous ceux qui méprisaient le caractère du nouvel empereur, tous ceux qui aspiraient à la faveur de l'impératrice, et qui espéraient gagner à un changement, se jetèrent dans le parti de Catherine. Cependant la conjuration était sur le point d'être découverte, et l'un des conjurés avait été conduit en prison, lorsque les chefs résolurent d'éclater. Catherine, avertie du danger, quitte Péterhof au milieu de la nuit; elle fait une partie du chemin sur une charrette de paysan, et paraît à Pétersbourg, où tout se préparait pour la proclamer souveraine. Les troupes étaient gagnées; le peuple, séduit par les conjurés, se précipitait au-devant d'un règne nouveau, et Pierre III, dans une entière sécurité, se livrait à ses orgies ordinaires, dans son palais d'Oranienbaum, tandis que sa femme marchait contre lui

à la tête de vingt mille hommes et d'un peuple nombreux qui la reconnaissait pour souveraine.

Pierre fut acablé par cette nouvelle; il ne sut prendre aucun parti, et ce fut vainement que le vieux maréchal de Munich essaya, à plusieurs reprises, de le décider à marcher sur la capitale avec ses troupes du Holstein et quelques autres qui lui étaient fidèles, ou à se rendre maître d'une place, ou enfin de se réfugier dans les états du roi de Prusse. Après avoir vainement tenté de pénétrer à Kronstadt, ce malheureux prince flotte au hasard sur la Néva, revient à Péterhof, puis à Oranienbaum, et finit par envoyer à Catherine une lâche soumission, ne demandant que la permission de se retirer dans le Holstein pour y vivre ignoré. On parut y consentir, et le crédule monarque se livra seul et sans défense aux mains de ses ennemis. Après lui avoir fait signer une honteuse abdication, on le conduisit secrètement à quelques lieues de Pétersbourg, dans une espèce de prison, où il fut assassiné six jours après (17 juillet 1762). Ce crime fut commis par huit des conjurés, du nombre desquels étaient Grégoire Orlof et ses deux frères. Le lendemain, l'impératrice annonça, par une déclaration officielle, que son époux était mort d'une *colique hémorrhoïdale*; et le corps de Pierre III, encore tout empreint des traces qu'avaient laissées les coups de ses meurtriers, fut porté à Pétersbourg, et exposé aux yeux du public, que ces mensonges ne trompèrent pas, mais que la terreur réduisit au silence.



VII

Règnes de Catherine II et de Paul Ier. (1762-1801.)

CATHERINE II.

(1762-1796.)

CATHERINE avait été proclamée dès le 9 juillet; elle avait fait concevoir de grandes espérances qu'elle chercha d'abord à justifier pour apaiser les murmures qu'avait fait naître la mort de Pierre III, et pour consolider son autorité nouvelle. Elle flatta habilement la vanité de la nation, affecta un grand dévouement pour la religion et ses ministres, se fit couronner avec une grande pompe à Moscou. Dans les premiers mois de son règne, elle s'occupa d'encourager l'industrie et l'agriculture, de créer une marine; elle fit d'utiles règlements pour la justice; elle affecta de montrer beaucoup de clémence; elle reçut avec grâce Munich et les autres seigneurs qui avaient joui de la confiance de son mari; elle accorda à Grégoire Orlof et à ceux qui l'avaient avec lui aidée à monter sur le trône des titres, des honneurs et une grande influence dans les affaires; mais elle garda pour elle-même l'autorité, et gouverna seule. Elle ne changea

aucune des alliances de Pierre III. Ainsi elle continua ses liaisons avec la Prusse, et s'éloigna de l'Autriche.

Après un an de règne, sa puissance était tellement affermie, qu'elle crut pouvoir l'exercer jusque sur les peuples voisins. Elle força la Courlande à renvoyer son nouveau duc, Charles de Saxe, et à rappeler Biren, que l'impératrice Anne avait autrefois élevé à cette dignité, et qui n'avait laissé parmi ses sujets que le souvenir de ses cruautés. L'année suivante (1764), elle employa ses ambassadeurs et ses armées pour faire couronner à Varsovie Stanislas Poniatowski, dont elle connaissait le dévouement pour elle, et qu'elle espérait faire servir à son ambition. Elle fut aidée pour cette élection par une partie de l'aristocratie polonaise, qui voulait réformer la constitution avec l'appui des Russes; mais elle sut déjouer les projets de ceux qui croyaient faire tourner cet événement au profit de la Pologne.

MORT D'IVAN VI. — RÉVOLTE DE PUGATCHEF.

A cette époque, un nouveau meurtre vint encore consolider le trône de Catherine II. On se rappelle que le malheureux Ivan VI était privé de sa liberté depuis le règne d'Elisabeth. Du fond de sa prison, son nom seul ranimait les espérances des conspirateurs, et était un point de ralliement pour tous ceux qui se plaignaient du règne de Catherine. Un gentilhomme de l'Ukraine, nommé Mirovitch, se trouvait en garnison à Schlüsselbourg, où le prince était enfermé. Il s'imagina qu'il s'élèverait à la fortune s'il arrachait Ivan de sa prison. Il séduisit quelques soldats, et à la faveur d'un faux ordre de l'impératrice, qu'il avait fabriqué, il voulut forcer la prison, délivrer le prince captif, et le proclamer empereur. « Alors le commandant surpris exécuta l'ancienne consigne donnée par Elisabeth et trancha les jours d'Ivan. L'officier rebelle, déconcerté, fut désarmé, arrêté, jugé et condamné. — Cependant la mort du malheureux Ivan fut encore imputée à l'impératrice ; mais tous les hommes dignes de foi, qui m'ont parlé en Russie de cet événement, traitaient cette accusation d'injustice et de calomnie. » Voilà ce

que raconte M. de Ségur de cet événement (1). Cependant plusieurs auteurs prétendent que Catherine elle-même avait porté Mirovitch, par des instigations détournées, à former un complot en faveur d'Ivan, pour avoir occasion de donner la mort à ce prince.

Depuis cet événement, une seule révolte troubla momentanément la paix intérieure de la Russie : Pugatchef, cosaque du Don, audacieux brigand, prit les armes sous le faux nom de Pierre III, séduisit une foule aveugle de paysans, pendit un grand nombre de nobles, fut attaqué, battu, poursuivi et livré aux généraux de Catherine par ses propres soldats.

GUERRE CONTRE LA PORTE. — PREMIER PARTAGE DE LA POLOGNE.

La confédération formée par le prince Radzivil, en 1767, et celle de Bar en 1768, lui offrirent un prétexte d'envoyer des troupes sur le territoire polonais. Dès lors on put prévoir ses projets sur la Pologne. Le cabinet de Versailles, pour arrêter l'ambition de Catherine, parvint à engager la Porte à déclarer la guerre à la Russie. Mais ce moyen finit par tourner à l'avantage des Russes. Le vieil empire des Ottomans perdit dans cette guerre la réputation de puissance et de grandeur qu'il avait conservé en Europe. Les Turcs furent battus sur le Pruth et le Kagoul, et perdirent la moitié de leur armée dans des victoires sanglantes où s'illustrèrent Romanzof et Repnin. En même temps, au grand étonnement de l'Europe, on vit des flottes russes déployer leurs voiles sur l'Océan, traverser la Méditerranée, ranimer les cendres de Sparte, annoncer aux Grecs le réveil futur de leur liberté, et incendier l'armée navale des Musulmans dans le golfe de Tchesmé; enfin le grand-visir ayant été cerné à Schumla par Romanzof, l'ombre de Pierre-le-Grand fut vengée.

(1) Mémoires et Souvenirs, par le comte de Ségur, t. II, p. 207.

Le sultan, vaincu et forcé de conclure une paix honteuse, céda aux Russes la nouvelle Servie, Azof, Taganrock, une partie du khanat de Crimée, dont tout le reste fut placé sous le patronage de l'empire, avec la libre navigation de la mer Noire.

Débarrassée de ses ennemis, Catherine reprit ses projets sur la Pologne. Habile dans l'art de lier l'ambition des autres monarques à la sienne, elle s'entendit avec l'Autriche et la Prusse, et partagea avec ces deux puissances ce malheureux pays, agrandissant ainsi son empire par d'injustes dépouilles (5 août 1772).

POLITIQUE EXTÉRIEURE DE CATHERINE.

Ce fut à cette époque que commença l'influence de Potemkin, qui, devenu ministre, contribua beaucoup à la grandeur et à la puissance Catherine. — La politique de l'impératrice fut ferme et modérée avec les souverains du Nord; elle fut pleine de grandeur et de sagesse avec le reste de l'Europe.

L'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique du Nord amena une guerre maritime entre l'Angleterre, la France et l'Espagne. Les guerres maritimes que se livrent la France et l'Angleterre sont très favorables au commerce du Nord, d'où se tirent des bois et des approvisionnements nécessaires aux puissances belligérantes; mais l'ambition des Anglais ne respectait pas les droits des neutres. Alors, grâce aux efforts du comte de Vergennes, ministre de Louis XVI, de Catherine II et du comte de Bernstorf, qui gouvernait le Danemarck avec gloire, fut établie la neutralité armée, qui reposait sur les principes du droit public, et qui donna à la ligue du Nord une grandeur qui rejaillit surtout sur la Russie.

L'impératrice et Potemkin nourrissaient toujours la pensée de recommencer la guerre avec les Turcs. Catherine se rapprocha de Joseph II, auquel elle offrait le partage des dépouilles de l'empire ottoman. Elle eut à Mohilof une entrevue avec ce prince; et il vint ensuite visiter la Russie, pénétré qu'il était du désir de voir tout par lui-même.

En 1785, M. de Ségur alla comme ambassadeur de France

à Pétersbourg. Jusqu'à lui les ambassadeurs de cette puissance n'avaient exercé aucune influence en Russie, et avaient toujours excité la défiance du cabinet de Saint-Pétersbourg. Il sut plaire à Catherine et au ministre Potemkin, et il parvint à conclure un traité de commerce entre la France et la Russie.

VOYAGE DE CATHERINE EN CRIMÉE.

En 1787, Catherine déclara la Crimée réunie à son empire. La Porte-Ottomane, qui avait consenti à l'indépendance de cette province, après la première guerre, lors du traité de Kaïnardgi, se contenta de quelques manifestations diplomatiques, et n'osa prendre les armes. Ce fut Potemkin qui acheva de soumettre la Crimée, et porta les limites de la Russie jusqu'au-delà du Caucase. Il engagea sa souveraine à visiter ses nouvelles possessions, et ce fut alors qu'elle entreprit ce voyage de mille lieues qui dura près de deux ans, et pendant lequel Potemkin déploya les plus singuliers artifices pour persuader à l'impératrice qu'il avait introduit la civilisation et l'aisance là ou régnaient encore la barbarie et la misère. Sur toute cette route, on ne voyait que fêtes, décorations théâtrales, prestiges, enchantements; c'étaient de grands feux allumés dans toute la longueur du chemin, des illuminations dans les villes, des palais au milieu des campagnes désertes, et ces palais ne devaient être habités qu'un jour! C'étaient des villages et même des villes nouvellement formées dans les solitudes où les Tatars avaient naguère conduits leurs troupeaux. Partout une nombreuse population, l'image de l'aisance et du bonheur; partout des danses, des chants, les hommages de cent nations différentes qui se précipitaient au-devant de leur souveraine; et tout cela n'était que fiction. Les villes et les villages que Catherine apercevait de loin n'avaient que les murailles extérieures, ou des façades de maisons habilement peintes; ce peuple nombreux qu'elle voyait se presser autour d'elle courait pendant la nuit, pour lui donner plus loin, le jour suivant, un spectacle semblable. Arrivée à Kherson, l'impératrice lut sur un arc de

triomphe cette inscription qui flattait son projet favori : « C'est ici le chemin de Byzance. » C'est ainsi qu'à l'aide de ces grandeurs réelles et factices, Potemkin augmentait encore l'ambition de l'impératrice et sa confiance dans les forces de son empire, et qu'il préparait contre les Turcs cette guerre qu'il avait toujours souhaitée.

NOUVELLE GUERRE AVEC LA TURQUIE.

Cette guerre commença en 1788. La première campagne fut célébrée par le siége d'Ozakof, qui fut pris d'assaut. Pendant les campagnes de 1788 et de 1790, les succès des Russes ne se ralentirent pas ; ils firent la conquête de la Bessarabie, de la Moldavie et de la Géorgie ; Bender et Ismaël tombèrent en leur pouvoir ; la flotte turque fut brûlée à l'embouchure du Borysthène, et les Ottomans perdirent plus de quarante mille hommes dans différentes batailles. Le prince Repnin ouvrit la campagne de 1791 par une victoire ; mais bientôt après il signa les préliminaires de la paix de Yassi. Pendant cette guerre, Potemkin manifesta de grands talents militaires, et Souvarof commença sa réputation ; Souvarof qui dictait ses bulletins en mauvais vers, en se chauffant au bivouac de ses soldats, et que ses mœurs, sa valeur et sa férocité ont rendu le plus populaire des généraux russes. La paix fut définitivement signée à Yassi, en 1792. Cette paix donna à la Russie le Dniestr pour limites, et la possession tranquille du Caucase ; Catherine, maîtresse de la Georgie, étendit ses domaines jusqu'aux frontières de la Perse. — On peut présumer que l'impératrice aurait fini par exécuter son projet de chasser les Turcs d'Europe, si elle avait eu ses finances en meilleur état, et si elle ne s'était pas vue menacée par plusieurs diversions des puissances chrétiennes. Gustave III, roi de Suède, excité par l'Angleterre, qui ne pouvait pardonner à la Russie son traité avec la France, déclara la guerre à Catherine, au moment où toutes ses forces étaient occupées contre les Turcs. Pétersbourg fut un moment menacée par les Suédois ; mais l'impératrice montra tant de

confiance qu'elle en inspira à la faible armée qu'elle avait réunie ; et cette guerre, qui pouvait être si dangereuse, se termina, le 24 août 1790, par un traité de paix conclu à Wercla.

SECON PARTAGE DE LA POLOGNE.

Toutes les guerres suscitées à la Russie semblaient avoir augmenté sa prépondérance politique, et devaient redoubler l'ambition de Catherine. L'influence qu'elle s'était réservée sur la Pologne, après le premier partage, ressemblait beaucoup à une souveraineté, et déplaisait aux Polonais ; elle excitait aussi la jalousie des puissances copartageantes, qui les premières manifestèrent l'envie de se partager ce qui restait du territoire de la Pologne. Catherine fit ce qu'on désirait, et acheva de détrôner Poniatowski qu'elle avait fait roi. Un nouveau partage de la Pologne fut arrêté entre le roi de Prusse et l'impératrice de Russie, en 1792, et l'année suivante, cette contrée tout entière, définitivement partagée entre ces deux souverains et l'Autriche, perdit jusqu'à son nom. Quelque temps après, Catherine réunit à son empire la Courlande, la Samogitie, la Sémigalle et le cercle de Pilten.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS DU RÈGNE DE CATHERINE. SA MORT.

A cette époque, la révolution qui avait éclaté en France menaçait de changer la face de l'Europe. Catherine vit cette révolution avec horreur. « Mon métier, disait-elle, est d'être aristocrate. » Elle engagea Gustave III à prendre les armes contre la France ; elle rompit le traité de commerce qu'avait fait contracter M. de Ségur ; elle exigea que les Français établis en Russie jurassent obéissance à l'ancien ordre de choses ou quittassent ses états. Elle encouragea la coalition ; mais la Prusse et l'Autriche exigèrent d'elle qu'elle cessât la guerre de Turquie, pour qu'ils pussent s'occuper de la France.

En 1794, une insurrection ayant éclaté en Pologne, les derniers efforts des Polonais pour reconquérir leur indépendance furent regardés par Catherine comme un des premiers effets de la révolution française. Elle envoya Souvarof combattre l'armée polonaise que commandait Kosciusko. Le général russe obligea bientôt toutes les forces des insurgés à rentrer dans Varsovie, et termina cette courte campagne, le 4 novembre, par la prise de Praga, espèce de faubourg de cette capitale, où s'étaient réfugiés les derniers appuis de l'indépendance polonaise. Huit mille hommes périrent dans cette attaque, ou se noyèrent en voulant passer la Vistule sur un pont qui s'écroula; huit mille furent faits prisonniers, et il n'échappa qu'un très petit nombre à ce désastre. La bataille de Praga fut suivie de la soumission entière de ce malheureux pays, que l'Europe aurait dû s'empresser de défendre, et qui devait offrir comme une barrière aux invasions des Russes.

Catherine venait de commencer contre la Perse une guerre qui n'était encore signalée par aucun événement remarquable, lorsqu'elle fut frappée d'une apoplexie foudroyante qui lui enleva subitement la vie, le 9 novembre 1796.

COUP D'ŒIL SUR LE RÈGNE DE CATHERINE II.

Le règne de Catherine II est, après celui de Pierre-le-Grand, le plus remarquable de toute l'histoire de Russie. Cette princesse éleva cette puissance à un état de considération et de grandeur qui lui assura une influence décisive dans les affaires de l'Europe, et qui changea entièrement le système d'équilibre qu'on avait suivi jusqu'alors. Des guerres continuelles avec tous ses voisins ne purent l'empêcher de travailler à la réorganisation totale des affaires intérieures, et malgré le fardeau d'un empire si colossal, elle trouvait encore le loisir de cultiver les lettres, d'entretenir une correspondance suivie avec les littérateurs les plus célèbres de la France et de l'Allemagne, comme aussi d'embellir la cour des prestiges de l'art.

« Elle fit, dit M. de Ségur, plusieurs lois relatives à la jus-

tice et à l'administration; mais elle ne put fonder aucune de ces grandes institutions qui exigent, pour donner quelque espoir de succès, un sol propice, des mœurs analogues aux vues du législateur, et un concours bien rare de circonstances favorables.

» Cette princesse, dont l'activité était sans bornes, créa une académie ainsi que des banques publiques à Pétersbourg, et même en Sibérie. La Russie lui doit des fabriques d'acier, des tanneries, un grand nombre de manufactures, des fonderies, et l'introduction des vers à soie en Ukraine.

» Par son ordre, ses ministres conclurent des traités de commerce avec toutes les puissances de l'Europe. Sous son règne, à l'extrémité de la Sibérie, la ville de Kiakta devint un marché où se réunirent les Russes et les Chinois.

» A Pétersbourg, une école militaire et des écoles de marine formèrent aux sciences de la guerre une jeunesse belliqueuse. Un collége fondé pour les Grecs annonçait assez clairement les desseins et les espérances de l'impératrice.

» Elle ouvrit dans ses états un asile aux Jésuites, alors expulsés de tout le monde chrétien. Cette princesse croyait, par leurs secours, répandre plus rapidement l'instruction dans son pays, où l'établissement de cet ordre ne lui offrait aucun danger, parce qu'en même temps, dans son vaste empire, elle avait proclamé et maintenu la plus grande tolérance pour tous les cultes.

» L'océan Pacifique, les côtes du Nord, celles de l'Asie et de l'Amérique, furent explorés par ses navigateurs....

» Avant de terminer son règne, elle changea en villes plus de trois cents bourgs, et compléta l'organisation administrative et judiciaire de quarante provinces. Sa cour fut le rendez-vous des princes et de tous les personnages célèbres de son siècle.

» Avant elle, Pétersbourg, dans son horizon de glace, était un point presque inaperçu et qui semblait tenir à l'Asie; sous son règne, la Russie devint européenne; Pétersbourg brilla entre les capitales du monde civilisé, et le trône des tsars s'éleva

au premier rang des trônes les plus puissants et les plus respectés. »

« Son règne, dit le même écrivain, brilla d'un tel éclat que les taches en pâlirent. Si l'on déchire une page de sa vie, on peut dire qu'elle montra les qualités des plus grands monarques. La vérité, dont l'histoire ne doit jamais s'écarter, veut que, sans déguiser ce que la morale condamne, on reconnaisse en même temps les grands talents, les grands succès, ainsi que les qualités nobles et généreuses qui firent en quelque sorte absoudre Catherine aux yeux du monde par l'affection de son peuple et par la gloire (1). »

PAUL Ier, PÉTROVITCH.

(1796-1801.)

ÉDUCATION, MARIAGE ET CONDUITE DE PAUL AVANT SON AVÉNEMENT.

Paul avait quarante-deux ans quand la mort de sa mère l'appela sur le trône. Lorsque Pierre III, son père, perdit, en 1762, le trône avec la vie, et que les conjurés élevèrent Catherine à la place de son époux, Paul, alors âgé de sept ans, devint le seul héritier du plus vaste empire de l'Europe. Sa santé était chancelante, et Catherine employa tous les moyens pour la rétablir ; car elle le regardait comme le plus solide appui de son règne, par l'attachement sincère que les Russes lui avaient voué. Le comte de Panin, premier ministre de Catherine et entièrement dévoué à ses intérêts, fut nommé gouverneur de Paul, et Alpinus ou Æpinus son précepteur. Il avait de la franchise dans le caractère ; mais le souvenir d'un père dont la fin avait été si malheureuse, et la solitude dans laquelle sa mère l'avait élevé, le rendaient taciturne. Cette disposition d'esprit s'accrut par la jalousie, les soupçons et l'espionnage dont Catherine, parvenue à un âge avancé, l'entourait continuellement. L'amour qu'il lui portait ne fut point cependant ébranlé par cette sévérité exces-

(1) Mémoires et Souvenirs du comte de Ségur, t. II.



sive, et il lui arriva rarement de laisser échapper des plaintes sur sa pénible position.

Paul épousa, en 1774, une fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, qui mourut en couches le 26 avril 1776. Avant la fin de la même année, Catherine lui fit épouser en secondes noces la princesse Dorothée-Sophie-Augusta de Wurtemberg, qui prit le nom de Marie-Fœderovna en embrassant la religion grecque (18 octobre 1776). De cette alliance sont nés les grands-ducs Alexandre, Constantin, Nicolas et Michel, et les grandes-duchesses Alexandra (promise à Gustave IV Adolphe, roi de Suède, mariée à l'archiduc Joseph Palatin en 1799, morte en 1801); Marie, grande-duchesse de Saxe-Weimar; Hélène, duchesse de Mecklembourg, morte en 1803; Catherine, reine de Wurtemberg, morte en 1819; enfin, Anne, qui fut reine de Hollande.

Le bonheur domestique dont jouissait Paul lui rendait moins dur le joug sous lequel le tenait l'impératrice, qui persistait à l'écarter de toutes les affaires du gouvernement. Cette tyrannie était poussée si loin qu'il ne lui fut pas permis, quoique grand-amiral, de visiter le port et la flotte de Kronstadt. En 1781, il obtint de sa mère la permission de voyager à l'étranger avec son épouse. Ils partirent sous les noms de comte et comtesse du Nord, et parcoururent la Pologne, l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande. Partout les souverains et les peuples se montrèrent également empressés de les recevoir. En France surtout on leur fit l'accueil le plus affectueux, et ils laissèrent dans ce pays des souvenirs fort honorables. Après quatorze mois d'absence, Paul revint au château de Gatschina, où il faisait sa résidence. Là il recommença à vivre dans la même inactivité forcée ; sa mère ne lui permit pas seulement d'entrer dans les rangs de l'armée qui allait combattre les Turcs. Elle lui permit néanmoins, peu de temps après, d'aller à l'armée de Finlande ; mais elle ne lui donna aucun commandement ; et l'héritier du trône, se voyant encore sans pouvoir et environné d'espions, revint malade à Gatschina, où il continua de vivre dans la retraite jusqu'à la mort de sa mère.

CONDUITE DE PAUL DEVENU EMPEREUR.

L'égoïsme seul avait déterminé Catherine à tenir son fils éloigné des affaires ; elle craignait qu'il ne la supplantât, et cette crainte lui fit braver les conséquences funestes que pouvaient entraîner pour l'avenir de son successeur et de la Russie la contrainte tyrannique sous laquelle elle tenait plié un prince né, il est vrai, avec d'heureuses dispositions, mais avec des passions impétueuses, et d'autant plus terribles qu'elles avaient été plus longtemps comprimées. Cependant cette brusque transition d'une espèce d'esclavage à un pouvoir sans limites fut marquée d'abord par des actes de sagesse et de justice qui firent concevoir d'heureuses espérances. Ainsi il commença par réformer dans l'administration plusieurs abus qui avaient échappé à la vigilance de sa mère, et à rétablir dans l'armée une stricte discipline. Il fit décerner à la mémoire de son père les honneurs dont ce prince avait été privé après sa mort, et ses restes furent descendus, avec ceux de Catherine, dans les tombes impériales. Deux des meurtriers de Pierre III vivaient encore ; c'étaient Alexis Orlof et Baratinski : Paul les força de tenir les coins du poêle pendant toute la cérémonie, qui dura trois heures, et durant tout ce temps tous les regards demeurèrent attachés sur eux, comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis trente-cinq ans auparavant. On croyait que Paul Ier ne bornerait pas là sa vengeance; mais il se contenta d'exiger qu'Alexis sortît de ses états. Il exila ou destitua de leurs emplois la plupart des anciens favoris de Catherine, et ceux que cette princesse avait disgraciés jouirent de la plus haute faveur. Il rétablit l'ancienne loi fondamentale qui réglait la succession au trône par ordre de primogéniture, à l'exclusion des femmes, en cas de descendance mâle.

Jusque là rien d'extraordinaire dans sa conduite; mais bientôt parurent des ordres, des règlements ridicules, vexatoires, qui donnèrent lieu à des plaintes nombreuses. Il changea les usages et les costumes de la cour ; il défendit à qui que ce fût dans son

empire de porter un chapeau rond ; il obligea toutes les personnes qui se trouvaient sur son passage à descendre de voiture ou de cheval, et à se prosterner devant lui. Mais toutes ces petites vexations, et même les plus grands abus de pouvoir auxquels se livra Paul Ier, tenaient plus à l'esprit d'inquiétude qu'il avait contracté dans l'espèce de disgrâce où il avait passé les plus belles années de sa vie, et surtout à la violence de son naturel, qu'à un penchant décidé pour la tyrannie et le despotisme : on le vit souvent combler de faveur les personnes que, par erreur ou par précipitation, il avait condamnées injustement.

VARIATIONS DE SA POLITIQUE.

Le système de changements et d'innovations de ce turbulent monarque ne tarda pas à s'étendre hors de son empire. Comme sa mère, il avait en horreur les principes de la révolution française ; mais quand les puissances qui combattaient cette révolution demandèrent à Catherine de prendre part à la coalition, elle se borna à des promesses et à des démonstrations. Son fils embrassa, au contraire, la cause des rois avec franchise et avec ardeur. Il entra dans la coalition contre la France, reçut dans ses états le roi Louis XVIII, voulut que ce prince résidât au palais de Mittau en Courlande avec la magnificence d'un souverain, signa le mariage du duc d'Angoulême avec la fille de Louis XVI, et traita avec les mêmes égards et la même générosité le prince de Condé et toute l'émigration. Enfin il envoya en Italie une armée de quatre-vingt mille hommes, sous les ordres de Souvarof, une autre en Suisse, sous le commandement de Korsakof, et une troisième en Hollande pour opérer dans ce pays conjointement avec les Anglais. Souvarof eut des succès brillants, quoique chèrement achetés, en Italie; mais Korsakof, mal secondé par les Autrichiens, fut battu par Masséna à Zurich, et le corps envoyé en Hollande, ayant été imprudemment engagé, fut fait prisonnier par le général Brune. Tous ces événements excitèrent au dernier point la défiance et le mécontentement de Paul Ier contre ses alliés, et il rappela aussitôt ses armées. Vers

la même époque, il lui prit fantaisie de se proclamer grand-maître de Malte, malgré les remontrances du pape qui ne pouvait approuver un pareil titre dans un prince schismatique, et malgré surtout l'Angleterre qui avait ses vues sur l'île de Malte. Bonaparte, devenu premier consul, sut avec une rare habileté tirer parti du mécontentement de Paul pour le gagner aux intérêts de la France. Il renvoya dans leur pays des prisonniers russes sans rançon et bien habillés. Paul, touché de ce procédé, se sépara de la coalition, et, pour plaire à son nouvel allié, il obligea Louis XVIII et tous les émigrés français de quitter la Russie; leurs pensions furent supprimées. Ce revirement d'opinion est un des traits les plus caractéristiques de l'esprit bizarre de Paul.

En 1800, son mécontentement contre l'Angleterre était à son comble. Dès le 16 août, il avait engagé les couronnes de Suède, de Danemarck et de Prusse à rétablir la neutralité armée, en vigueur en 1780, contre la prépondérance maritime de l'Angleterre. Quand, le 5 septembre 1800, l'Angleterre refusa de livrer l'île de Malte à l'empereur, en sa qualité de grand-maître de l'ordre, celui-ci mit un embargo sur tous les navires anglais qui mouillaient dans les ports de l'empire, et signa un traité de neutralité d'abord avec la Suède (janvier 1801), puis avec la Prusse et le Danemarck. Il était si animé contre l'Angleterre, qu'il provoqua tous les rois qui ne voulurent pas se liguer contre elle. Le cartel adressé au roi de Danemarck fut inséré dans le journal officiel de Saint-Pétersbourg.

CONJURATION CONTRE PAUL; IL EST ASSASSINÉ.

Ce brusque changement dans les affaires extérieures excita dans l'empire un vif mécontentement, qu'eurent soin d'entretenir les agents de l'Angleterre. Paul s'aliéna encore plus les esprits par les bizarres ordonnances dont nous avons parlé plus haut. Malgré les actes de justice qui perçaient au milieu de la fougue de son caractère, il passait pour un tyran aux yeux du plus grand nombre. La sévérité qu'il déploya contre les grands,

les mesures de police qu'il dirigea contre ceux qu'il soupçonnait, s'accrurent à mesure des obstacles qu'il rencontrait à l'exécution de ses plans. Il se forma dans la noblesse une conjuration : on jeta dans l'âme du père des germes de méfiance contre ses fils, et l'on insinua à ceux-ci qu'il voulait les enfermer dans une citadelle. On ne cessait de leur répéter que leur père était devenu fou, et qu'il était urgent de s'en rendre maître, jusqu'à ce qu'il eût recouvré la raison. Après une longue résistance, et sur l'assurance qu'on lui donna qu'il pourrait rendre la couronne à son père aussitôt que celui-ci redeviendrait en état de la porter, Alexandre consentit à prendre les rênes de l'empire. Alors les conjurés, parmi lesquels se trouvaient le prince Jaschvill, Platof Zubof, Valérien et Nicolas Zubof, le général Bennigsen, le général Ouvarof, le gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, comte Pahlen, le colonel des gardes Tatitschef, etc., se rendirent, à onze heures du soir, le 11 mars 1801, au palais de Saint-Michel, résidence de l'empereur. Ils envahirent la chambre du prince et lui présentèrent à signer un acte par lequel il se reconnaissait incapable de gouverner, et appelait à lui succéder son fils aîné Alexandre. Paul, à la lecture de cet acte, s'écria : « Je suis votre maître, votre empereur, et je mourrai tel. » A ces mots, Nicolas Zubof le terrassa, et, aidé par d'autres conjurés, il l'étrangla avec sa propre écharpe.



VIII

Règnes d'Alexandre et de Nicolas.

ALEXANDRE Ier, PAULOWITCH. — ÉDUCATION D'ALEXANDRE.

(1801-1825.)

ALEXANDRE Ier, fils aîné de Paul, était né le 13 décembre 1777. Catherine II avait voulu veiller elle-même à l'éducation d'un petit-fils qui lui était d'autant plus cher qu'elle éprouvait plus de répugnance pour son propre fils, le malheureux Paul. Elle lui donna pour gouverneur le comte Nicolas Soltikof, à qui elle traça elle-même, et dans des intentions écrites de sa main, le plan qu'il avait à suivre. Le comte Soltikof choisit, en 1783, pour précepteur du jeune Alexandre le colonel César Laharpe, né dans le pays de Vaud, en Suisse. Il étudia les mathématiques sous le colonel Masson, les sciences physiques sous le professeur Kraff, et la botanique sous l'illustre Pallas. En 1793, Alexandre, n'étant encore âgé que de seize ans, épousa Marie-Louise, troisième petite-fille du grand-duc Frédéric de Baden, qui prit, en embrassant la religion grecque,

le nom d'Elisabeth Alexéievna. Il avait atteint sa vingt-quatrième année lorsque la catastrophe terrible dont nous venons de parler le fit monter sur le trône.

DOULEUR DE CE PRINCE EN APPRENANT LA MORT DE SON PÈRE.

Alexandre, en apprenant la mort de son père, tomba dans un accablement profond. On ne saurait l'accuser de parricide; mais il se reprochait d'avoir consenti à la conjuration, quoiqu'il eût fait jurer à Pahlen qu'il ne serait fait aucune violence à son père. On lui dit que la proposition d'abdiquer avait si fort irrité l'empereur, qu'il avait été soudain frappé d'apoplexie. Il ne pouvait se méprendre à un tel rapport. On chercha à tempérer sa douleur; mais, rejetant toute consolation, il refusa hautement le trône. Cet état fut suivi de convulsions violentes qui durèrent plusieurs heures. Enfin il céda aux instances réitérées de sa famille éplorée et de ses plus chers serviteurs, qui lui représentèrent qu'en cette circonstance il se devait tout entier à l'état. Il parut au balcon du palais, et fut salué empereur aux acclamations de tout son peuple. Mais, parmi ces témoignages et ces transports de joie, une amère et cruelle pensée lui fit regarder le jour où il montait sur le trône comme le plus pénible de sa vie (1).

COMMENCEMENT DU RÈGNE D'ALEXANDRE.

Quand le comte Pahlen vint pour complimenter le nouvel empereur, « Monsieur le gouverneur, s'écria Alexandre, quelle » page dans l'histoire ! » — « Sire, les autres la feront oublier, » répondit Pahlen. » Les premiers actes du règne d'Alexandre justifièrent pleinement cette prédiction. Il s'empressa de révoquer les absurdes et vexatoires ordonnances qui avaient signalé

(1) Alphonse Rabbe, Histoire de l'empereur Alexandre, tome I, page 34.

les derniers moments de son père, et il disgracia tous ceux qui par leurs avis avaient trompé la justice de Paul, et contribué à diriger vers la tyrannie le caractère inquiet et soupçonneux de ce malheureux prince. Il délivra tous les prisonniers détenus dans les forteresses, et rappela de Sibérie cette foule d'exilés qu'y avait entassés un aveugle et capricieux despotisme. Le jour de son couronnement (27 septembre 1801), il amnistia les déserteurs, et renonça pour une année à toute espèce de recrutement. Les impôts furent réduits, les poursuites suspendues, et toute amende remise pour les débiteurs du fisc.

Quant à l'extérieur, ses premières pensées et ses premiers rapports furent pacifiques et généreux. Il mit fin, par une convention, aux différends que Paul avait eus avec l'Angleterre ; il maintint les traités qu'il trouva établis avec la France, et parut vouloir sincèrement vivre en bonne intelligence avec le premier consul Bonaparte. Il renonça au titre de grand-maître de Malte, que s'était si bizarrement donné Paul Ier, et tout en effaçant un ridicule, il montrait par là son intention d'assurer de tout son pouvoir la paix de l'Europe.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE.

Mais c'est surtout dans l'administration intérieure de son empire qu'Alexandre mérita des éloges ; et ici, dit un historien dont on ne saurait accuser la partialité, c'est sans aucune espèce de récitence que l'histoire peut le louer (1). On le vit en effet rechercher pour son pays de nouveaux moyens de civilisation, s'appliquer à en développer de plus en plus toutes les ressources, et à y assurer le règne des lois, dont jusque là les volontés du souverain avaient seules tenu lieu. Héritier d'un pouvoir illimité, il déclara immédiatement, après son avénement au trône, qu'il ne reconnaissait comme légitime aucun pouvoir qui n'émanât des lois. Il commença par abolir la chancellerie secrète, véritable inquisition d'état, que Catherine avait conservée

(1) Alph. Rabbe, Histoire de l'empereur Alexandre, tome I, page 50.

depuis 1762, sous le nom ambigu de département secret. Il établit un conseil permanent pour l'examen préalable de toutes les ordonnances qu'il y aurait à rendre sur les affaires de l'empire; il investit d'une nouvelle considération le sénat dirigeant, érigé par Pierre-le-Grand, et l'interposa comme médiateur entre le peuple et le souverain. Ces trois ordonnances peuvent être considérées comme ayant servi de base au gouvernement d'Alexandre pendant la moitié de son règne. Les décisions arbitraires du cabinet ne firent plus la loi du sujet, une mûre délibération précéda toutes les résolutions. Il rétablit les relations de commerce qui avaient été suspendues, permit la libre importation des livres, modifia la sévérité de la censure, restitua à la noblesse et aux citoyens leurs anciens droits, encouragea le commerce et les manufactures, et s'efforça d'améliorer la situation des serfs. Il abolit la torture, défendit la confiscation des biens héréditaires, déclara solennellement qu'il répugnait à ses sentiments de faire des dons de paysans, comme cela s'était pratiqué jusque là, et ne permit plus les scandaleuses annonces d'hommes à vendre qu'on avait coutume de lire dans les journaux. Toutes ses paroles, toutes ses manières, respiraient d'ailleurs la bonté du cœur, le besoin de se faire aimer, et l'amour le plus vrai de l'humanité. Sans faste ni prétention lui-même, il accoutuma la haute noblesse à des habitudes simples, comme il lui donnait l'exemple de l'élégance, des mœurs et de l'affabilité des manières.

Après avoir organisé la haute administration, Alexandre s'occupa avec non moins de zèle du commerce et de l'instruction publique. Il permit à la noblesse de se livrer au commerce, et cette décision, plus importante qu'on ne pense, fit entrer dans la circulation une grande masse de capitaux, et donna un nouvel essor à l'industrie. Il réduisit les droits d'entrée sur plusieurs objets, et, pour favoriser les manufactures, il prohiba l'importation de beaucoup d'autres. Les sciences, les arts et les lettres ne reçurent pas moins d'encouragements. Des écoles pour le peuple furent fondées, un grand nombre de gymnases institués, trois universités furent ajoutées à celles qui existaient dans l'empire, de précieuses collections furent achetées, et les

savants reçurent des encouragements dont une politesse généreuse doublait le prix. Il fonda des écoles de chimie, de médecine, de marine, sur différents points, et l'on a porté à deux millions de roubles (six millions de francs), les sommes que, dès 1805, il avait consacrées à ces établissements. Dans le même temps, secondé par la bienfaisance de sa mère, il fondait des hospices, des maisons de refuge pour les vieillards et les enfants trouvés. Enfin il éleva tout ce qui se rapporte aux institutions et aux établissements civils, judiciaires, militaires du pays, à une perfection qu'on n'avait pas même soupçonnée jusqu'alors, et développa de la manière la plus énergique dans son peuple les sentiments de l'union, du courage et de l'amour de la patrie.

POLITIQUE EXTÉRIEURE. — PREMIÈRES GUERRES D'ALEXANDRE CONTRE LA FRANCE. — BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Au milieu de ces réformes, il fallait pourtant songer à la guerre; et bien qu'Alexandre ne l'aimât pas, quoiqu'il ne cessât de professer son désir pour le maintien du repos continental, il était persuadé, ainsi que tous les hommes d'état de cette époque, que la paix d'Amiens n'était en réalité qu'une trêve. L'Angleterre, par une infraction manifeste à ce traité, gardait l'île de Malte, tandis que la France s'emparait du Hanovre et du royaume de Naples. Un nouveau conflit entre ces deux puissances était imminent; Alexandre, jugeant qu'il était nécessaire de se préparer à tout événement, et de recruter son armée, un nouveau système fut adopté; on prit deux hommes par cinq cents âmes, ce qui porta l'armée au total de cinq cent mille hommes.

Aux premières apparences d'hostilités qui éclatèrent entre la France et l'Angleterre (1803), Alexandre offrit sa médiation; mais ses démarches n'obtinrent aucun résultat, si ce n'est un refroidissement entre le premier consul et lui. Alexandre se plaignit hautement de la manière dont le territoire de l'empire

germanique avait été violé par l'arrestation du duc d'Enghien et le jugement de ce prince; il refusa de reconnaître le titre d'empereur que prit ensuite Napoléon; il protesta contre les autres envahissements de l'empereur des Français, et la rupture entre eux fut inévitable. Ainsi commença entre les deux colosses européens cette lutte qui devait être si longue, si sanglante, et qui ne devait se terminer que par la ruine de l'un des deux adversaires. Alexandre s'y prépara avec autant de prévoyance que d'activité. Après avoir ordonné de nouvelles levées, et dirigé toutes ses troupes vers l'Occident, il renouvela avec la Perse une trêve près d'expirer, et forma avec l'Autriche, l'Angleterre et la Suède la troisième coalition contre la France.

Les forces disponibles de la coalition ne devaient pas être moins de cinq cent mille hommes. Mais l'Autriche, plus impatiente, entra en campagne dès le mois d'octobre (1805), lorsque les colonnes russes étaient à peine en marche. Napoléon était alors à Boulogne avec une puissante armée qu'il se proposait de conduire en Angleterre. En apprenant les mouvements hostiles de l'Autriche, il lui fallut renoncer à son projet de descente et tourner toute l'activité de son génie vers la guerre continentale. Il conçut aussitôt et improvisa le plan d'une de ses plus étonnantes campagnes. On sait quel en fut le résultat; vingt jours s'étaient à peine écoulés depuis l'ouverture des hostilités, que Napoléon occupait déjà la capitale de l'Autriche. Le nombre, l'éclat et la rapidité de ses victoires trouvent sans doute leur raison suffisante dans la supériorité de son génie; mais il faut avouer qu'il fut servi merveilleusement par les fautes de ses adversaires. La coalition s'était formée avec trop de célérité; on ne s'était pas assuré de la Prusse; au moment d'agir, elle recula, refusa le passage aux troupes russes, et l'armée de l'empereur Alexandre, qui d'ailleurs ne se pressait pas trop, n'arriva que pour être témoin de la chute de la monarchie qu'elle venait secourir.

Alexandre se vit obligé de négocier avec la Prusse. Il se rendit lui-même à Berlin, où sa présence et ses instances entraînèrent Frédéric-Guillaume III. Ces deux monarques, accompagnés de la reine de Prusse, descendirent à minuit au tombeau

de Frédéric II, et jurèrent sur le cercueil du héros prussien de rester inviolablement unis. De Postdam, Alexandre partit pour rejoindre l'empereur d'Allemagne, qu'il rencontra à Olmutz, le 14 novembre, au moment même où les deux corps de l'armée russe se réunissaient et formaient un total de soixante-dix mille hommes, sous les ordres de Kutusof. L'Autriche, consternée, était parvenue à rassembler trente mille hommes, qui, joints à leurs auxiliaires russes, présentèrent la bataille aux Français dans les plaines d'Austerlitz (2 décembre 1805). On sait quelle fut l'issue de cette mémorable journée qui décida du sort de l'Allemagne et rompit la coalition. L'armée combinée perdit quarante mille hommes, quarante-cinq drapeaux, cent quatre-vingt-six pièces de canon, quatre cents voitures d'artillerie, tous les gros équipages, et une quantité innombrable de chevaux.

NOUVELLES CAMPAGNES. — BATAILLES D'EYLAU ET DE FRIEDLAND. — PAIX DE TILSITT.

La défaite qu'essuyèrent les alliés fut suivie d'un armistice dont Alexandre profita pour opérer sa retraite par la Silésie. Il se hâta de revenir à Saint-Pétersbourg pour y réunir de nouveaux moyens de continuer la guerre, pendant que François II, son allié, faisait sa paix avec l'ennemi qui le pressait. Alexandre fit déclarer au roi de Prusse que, conformément à leur traité, ses troupes étaient à sa disposition ; mais Frédéric-Guillaume, dont le zèle pour la coalition s'était fort affaibli depuis le désastre d'Austerlitz, accueillit froidement cette proposition. Alexandre n'en persista pas moins à conserver une attitude hostile ; il dégagea le roi de Prusse de ses promesses, ajoutant toutefois que, lorsqu'il se déciderait à combattre, les troupes russes seraient à son service. Ces offres séduisantes et le ressentiment de quelques griefs particuliers entraînèrent enfin Frédéric-Guillaume à la guerre. Sans attendre des secours dont il croyait pouvoir se passer, ce prince commença les hostilités

dans une précipitation qui fut plus funeste encore que n'avait été celle de l'Autriche l'année précédente, et qui lui coûta, en moins d'un mois, son armée tout entière et presque tout son royaume.

Dès qu'Alexandre eut connaissance de ces désastres, il annonça par une proclamation que la chute de la Prusse, en compromettant la sûreté de ses propres états, l'entraînait de nouveau dans une lutte directe contre Bonaparte. Il ordonna en même temps une levée de quatre cent mille soldats. Les Russes se concentrèrent derrière la Vistule, et y attendirent les Français. Ils ne tardèrent pas à les voir paraître, et successivement battus à Czarnowo, à Pultusk, à Golymin, ce ne fut que dans les premiers jours de janvier 1807 qu'ils obtinrent une sorte de trêve de la part d'un ennemi lassé d'être victorieux.

Les opérations militaires recommencèrent au printemps, et la campagne s'ouvrit par la sanglante bataille d'Eylau, dont les deux partis s'attribuèrent la victoire, et où chacun d'eux fit des pertes immenses. La bataille de Friedland, qui suivit de près celle d'Eylau, fut également sanglante, mais plus décisive. Les Russes furent complétement battus, et éprouvèrent des pertes immenses. La prise de Kœnisgberg, de Neisse, de Glatz et de Kosel, furent la suite immédiate de cette bataille, et les débris de l'armée russe prirent position derrière le Niémen.

Alexandre, stupéfait de l'activité, de l'immense talent et de la fortune de son adversaire, et n'étant point en mesure de continuer une guerre déjà si pernicieuse pour son peuple, entra en négociations avec le vainqueur, arrivé de victoire en victoire jusque sur sa frontière. Pour accélérer ces négociations, les deux empereurs résolurent d'avoir une entrevue. Un pavillon fut élevé au milieu du Niémen, à Tilsitt; les deux monarques s'y rendirent de chaque rive, suivis de leurs grands-officiers (juin 1807) ; le génie du vainqueur de l'Europe, l'entraînement de ses discours, ses manières brusques et simples, l'adroite flatterie dont il sut le circonvenir, fascinèrent Alexandre au point que son ressentiment fit place aussitôt à une amitié portée même jusqu'à l'admiration. Dès le lendemain, les con-

férences commencèrent à Tilsitt, et durèrent vingt jours; elles eurent pour résultat l'un des traités les plus importants et les plus extraordinaires de la diplomatie européenne. Par ce traité, signé le 7 juillet 1807, Alexandre entra dans toutes les vues de Napoléon, au sujet de l'Europe; il reconnaissait Napoléon dans toute sa puissance et dans tous ses titres, même dans celui de protecteur de la confédération du Rhin; il reconnaissait aussi ses frères comme rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. Il sacrifiait ainsi à ses nouvelles affections un allié fidèle dont les dépouilles servaient principalement à composer ce dernier royaume. Il adopta le système continental, quoiqu'il fût contraire à tous les intérêts de la Russie, dont il paralysa tout d'abord le commerce naissant et l'agriculture (1). Enfin ce traité créait un grand-duché de Varsovie, formé d'une partie de la Pologne prussienne, et en donnait la souveraineté à l'électeur de Saxe, à qui Napoléon venait récemment de conférer le titre de roi.

ALLIANCE D'ALEXANDRE ET DE NAPOLÉON.

Après les conférences de Tilsitt, dans lesquelles Napoléon eut l'art de subjuguer entièrement son illustre antagoniste, le mo-

(1) M. Michaud jeune, dans sa notice sur l'empereur Alexandre (56e vol. de la Biographie universelle), donne le texte d'un traité secret qui fut, dit-il, signé en même temps que celui dont nous venons de rapporter les principales dispositions. Il ajoute que, dans ces engagements publics et secrets, la bonne foi des deux souverains n'était pas sincère. « Pour la ruse et la duplicité, dit-il, aucun des deux souverains ne le cédait à l'autre; mais plein de confiance dans son habileté, et de mépris pour la jeunesse et l'inexpérience d'Alexandre, Bonaparte fut en cette occasion tout-à-fait la dupe d'un prince nourri dans l'astuce des cours, qui cachait sous une apparence d'effusion, de candeur, un esprit subtil et très dissimulé.... Obligé de céder à d'impérieuses nécessités, Alexandre avait dû voir de plus loin, et la suite des événements a suffisamment prouvé que dans cette occasion son rôle ne fut pas le plus maladroit. Le peu de concessions qu'il obtint offraient des avantages réels et positifs, et son rival, qui se fit en apparence accorder beaucoup, n'eut que des conquêtes imaginaires, qu'il n'a jamais pu effectuer, et qui en définitive ont causé sa

narque russe parut entièrement sous le charme, et ne dissimula pas son admiration pour le grand homme. Jamais il ne déploya plus d'activité et d'énergie qu'il n'en montra alors pour s'associer intimement aux plans de son nouvel allié. C'est ainsi que, sous prétexte de compléter le système continental, Alexandre, vers le commencement de 1808, tourna ses armes contre le roi de Suède Gustave IV, son beau-frère, qui venait de conclure une alliance avec l'Angleterre. Il envahit la Finlande, et incorpora à ses états cette province, si longtemps convoitée par ses prédécesseurs. Cette guerre n'était pas encore terminée, quand eut lieu la fameuse conférence d'Erfurth (27 septembre 1808), où Napoléon se vit entouré de courtisans rois et princes, et où l'avenir de l'Europe devait être soumis aux délibérations des deux souverains qui s'en arrogeaient la dictature. Alexandre donna dans cette occasion à son allié de nouveaux et nombreux témoignages d'estime et d'admiration : on n'a pas oublié l'espèce de mouvement dramatique auquel il s'abandonna au spectacle, lorsque, entendant ce vers devenu célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

il serra la main de son *grand ami*, comme il l'appelait alors, et

ruine. » M. Michaud a suivi ici l'opinion de quelques écrivains russes, et entre autres de M. de Bontourlin, dans les Prolégomènes de son Histoire de la Campagne de 1812.

Pour nous, nous pensons, avec d'autres écrivains non moins recommandables, que cette matière d'expliquer la conduite de l'empereur Alexandre est attentatoire à la majesté de ce souverain et à la renommée de sa loyauté ; que sa conduite subséquente n'implique nullement qu'il eût signé le traité de Tilsitt avec l'arrière-pensée de l'enfreindre dès qu'il pourrait le faire avec succès. Pourquoi ne pas admettre qu'Alexandre, après avoir cédé à un véritable sentiment d'estime pour Napoléon, et de ressentiment contre l'Angleterre, est de nouveau retombé sous l'astucieux ascendant de cette puissance ? Cette malléabilité politique est plus d'accord avec le caractère que l'histoire lui reconnaît, que la profondeur machiavélique dont M. de Bontourlin prétend lui faire honneur. (*V. l'Histoire d'Alexandre Ier*, par Alphonse Rabbe, t. I, pages 180 et 181, et la notice de M. Schnitzler, dans l'Encyclopédie des gens du monde.)

s'inclina profondément, en disant avec affection : « Je ne l'ai jamais mieux senti. »

Avant de se séparer, les deux empereurs écrivirent une lettre collective au roi d'Angleterre pour l'engager à la paix ; comme on devait s'y attendre, cette lettre fut sans résultat. De retour dans ses états, Alexandre se livra de nouveau au soin de l'administration de son vaste empire. La guerre qui éclata en 1809 entre la France et l'Autriche le détourna à peine de ces paisibles soins. Cependant, pour se montrer fidèle aux conventions de Tilsitt et d'Erfurth, il déclara la guerre à cette dernière puissance, et fit marcher un corps d'armée dans la Gallicie. Mais ce corps ne fut point engagé, ce qui n'empêcha pas que cette coopération ne fût récompensée par Napoléon, qui, par le traité de Schœnbrunn, fit abandonner à son allié le beau district de Cracovie.

Vers la fin de 1809 et 1810, il fit avec succès la guerre à la Turquie et à la Perse ; mais, forcé par les circonstances dont nous allons parler de rappeler ses troupes d'Orient, il ne tira pas de cette guerre les avantages que ses victoires semblaient lui promettre. Cependant le traité de Bucharest (28 mai 1812), lui donna la Bessarabie tout entière, avec le tiers de la Moldavie, et les forteresses de Choczim, de Bender, d'Ismaïl et de Kilia. Il accepta alors la médiation de la Porte pour la conclusion de la paix avec la Perse, et les hostilités se terminèrent également sur ce point.

RUPTURE ENTRE LA RUSSIE ET LA FRANCE. — GUERRE DE 1812. — INCENDIE DE MOSCOU.

Depuis longtemps il était facile de prévoir que la bonne intelligence entre les cours de France et de Russie serait bientôt rompue. En Russie, les grands, les riches, le haut commerce, souffraient de l'adoption du système continental. Alexandre, pour apaiser le mécontentement et dédommager autant qu'il était en lui ses sujets des pertes que leur faisait essuyer l'état d'hostilité avec l'Angleterre, avait fermé les yeux sur les prohi-

bitions maritimes, recevant comme portugais les navires britanniques, et favorisant de tout son pouvoir les manufactures nationales. De son côté, Napoléon, pour augmenter l'étendue et assurer l'effet de son système, n'avait cessé d'étendre ses envahissements. Il se plaignait à l'empereur de Russie de sa tolérance pour le commerce anglais ; à ces griefs, Alexandre en opposa d'aussi graves, tels que l'extension du duché de Varsovie, et surtout la réunion du duché d'Oldembourg, des états d'un prince son parent à l'empire français. Ces récriminations amenèrent un refroidissement qui ne tarda pas à tourner en mésintelligence, et qui eut pour résultat cette guerre du Nord, terme de la fortune de Napoléon.

Dès le commencement de l'année 1812, Alexandre se prépara à la lutte qu'il regardait comme inévitable. Il fit une levée extraordinaire de quatre hommes sur cinq cents, et, avec les divisions tirées de l'armée du Danube, il eut plus de quatre cent mille soldats, dont trois cent mille devaient agir en première ligne et furent partagés en trois armées. Les forces de Napoléon étaient doubles de celles-là ; car toutes les nations de l'Europe lui avaient fourni leurs contingents. Les troupes d'Alexandre, moins nombreuses, étaient aussi moins aguerries ; mais leur discipline, leur confiance dans le souverain, étaient sans bornes ; et l'aspérité du climat, l'immensité d'un empire sans limites, enfin la résolution de tout sacrifier pour sauver la patrie, toutes ces considérations pesaient bien fortement dans la balance en faveur des Russes.

Rien n'égale la rapidité avec laquelle l'armée française se porta des frontières du pays sur celles de la Russie : elle était rendue sur le Niémen avant qu'on sût qu'elle avait dépassé Berlin, et Alexandre n'était pas en mesure de la recevoir. Ses généraux eurent donc l'ordre de se replier devant elle vers l'intérieur, ravageant tous les pays qu'ils quitteraient, et faisant tous leurs efforts pour former leur jonction avant que l'ennemi n'eût atteint la Russie proprement dite. L'armée française, s'avançant à travers un pays dévasté, poursuivant sans cesse un ennemi insaisissable, passa la Dvina et le Dniéper, rencontra pour la première fois et battit à Mohilof l'armée

russe le 23 juillet, puis à Krasnoï le 12 août, à Smolensk le 17, et le 19 à Valutina. Dans toutes ces rencontres, la victoire fut vivement disputée et chèrement achetée. Cependant les soldats russes murmuraient et attribuaient leurs défaites à leur général Barclay de Tolly, dont l'origine étrangère leur paraissait suspecte. Alexandre appela alors au commandement de son armée le prince Kutusof, vieillard septuagénaire, qui avait terminé si à propos la guerre contre les Turcs. Ce général, que les soldats chérissaient, se prépara à une bataille désisive pour essayer de sauver Moscou. Il arrêta la retraite des Russes, et, le 12 septembre, il prit position à Borodino, sur les bords de le Moscova. Là fut livrée une des batailles les plus furieuses et les plus meurtrières dont les annales militaires modernes présentent le récit. La perte des Russes fut immense, et celle des Français presque égale. A peine aurait-on pu décider de quel côté était la victoire, si les Russes n'eussent abandonné eux-mêmes les positions qu'ils avaient défendues avec tant d'acharnement. Kutusof se vanta même d'avoir été victorieux, et fit chanter le *Te Deum* de son côté; et si cette jactance paraissait ridicule, elle prouvait du moins que notre demi-succès ne l'avait pas accablé. Cent soixante-dix mille Russes avaient combattu, et Kutusof, encore à la tête de forces imposantes, semblait n'avoir perdu que ses retranchements et quelques lieues de terrain. Les Français avaient désormais le chemin libre pour aller à Moscou, et ils s'y précipitèrent, tandis qu'une résolution magnanime et terrible allait les priver des ressources immenses que leur promettait l'occupation de cette capitale. L'armée russe l'évacua, et, se repliant ensuite sur le route de Kalouga, elle alla former son camp et rallier ses forces à Tarontino.

Le 14 septembre, l'armée française prit possession de l'ancienne capitale des tsars; mais le lendemain, un affreux incendie, allumé par les Russes eux-mêmes, se déclara dans plusieurs quartiers de la ville avec une telle violence, que, dès les premiers instants, il n'y eut pas d'espoir de l'éteindre, et qu'en peu de jours les neuf dixièmes des maisons devinrent la la proie des flammes. Napoléon avait cru la guerre finie en

entrant à Moscou; en attendant, si la paix tardait trop, il avait résolu de passer l'hiver dans les murs de Moscou, où de vastes magasins, parfaitement approvisionnés, lui assuraient la subsistance de son armée, qui se reposerait de ses fatigues au sein de l'abondance. Mais l'incendie de Moscou dérangea tous ses calculs. Les maisons qu'avaient épargnées les flammes ne suffisaient plus pour arbriter son armée, et déjà la disette commençait à se faire sentir. Il s'était attendu à recevoir des propositions d'accommodement de la part de la Russie; mais, alarmé du silence que gardait Alexandre, il résolut de provoquer un rapprochement. Une entrevue de son aide-de-camp Lauriston avec le général Kutusof dut lui ôter cet espoir. « Votre empe- » reur, dit le vieux général à l'envoyé de Napoléon, a proclamé » que la campagne était terminée à Moscou; nous voyons la » chose tout différemment, nous croyons qu'elle ne fait que » commencer. Si vous ne vous en doutez pas, nous vous en » convaincrons incessamment. » Alexandre rejeta en effet toutes les propositions de Napoléon, avec une fermeté à laquelle on ne s'était pas attendu.

Après une semaine perdue en tentatives de négociations et en chimériques espérances, l'évacuation de Moscou fut opérée par les Français, le 23 octobre 1812. On sait les conséquences funestes de cette retraite, qui anéantit la presque totalité de l'armée française, et dont aucun soldat peut-être n'eût revu le sol de la patrie, si les généraux d'Alexandre n'eussent pas commis les fautes les plus graves.

CAMPAGNE DE 1813.

A partir de ce moment, Alexandre adopta le rôle et le langage de pacificateur de l'Europe, qu'il appela tout entière à se soulever contre celui qui en était l'oppresseur. Le 22 février 1813, il publia à Varsovie un manifeste dans lequel il invitait les peuples et les rois de l'Allemagne à prendre les armes, pour secouer le joug honteux sous lequel ils gémissaient depuis si long temps. Cette pièce remarquable, et qui caractérise l'irri-

tation de cette époque, se terminait ainsi : « Nous adressons » aux peuples, par ce manifeste, ce que nous avons chargé nos » envoyés de dire aux rois ; et si ceux-ci, par un reste de pu- » sillanimité, persistent dans leur funeste système de soumis- » sion, il faut que la voix de leurs sujets se fasse entendre, et » et que les princes qui plongeraient leurs peuples dans l'op- » pression et le malheur soient entraînés par eux à la ven- » geance et à la gloire. Que la Germanie rappelle son antique » courage, et son tyran n'existe plus. »

A cet appel véhément, tous les souverains alliés et tributaires de Napoléon conçurent l'espoir d'une prochaine délivrance ; mais la timidité, fruit d'une longue soumission et de tant de vaines tentatives, retenait encore la manifestation de ces espérances. Le premier qu'Alexadre détacha de l'alliance des Français fut le roi de Prusse. Les troupes de ce monarque, commandées par le général York, quittèrent le 29 décembre l'armée française, et se joignirent aux général russe Delvich. Le 8 mars 1813, Frédéric-Guillaume III et Alexandre conclurent un traité par lequel la Russie s'engagea à fournir 150,000 hommes et la Prusse 80,000 pour faire la guerre à la France. Bientôt l'empereur de Russie parvint à faire entrer la Suède dans cette coalition, en lui promettant la Norwége pour la dédommager de la perte de la Finlande. Cette puissance promit un secours de 25,000 hommes. D'autres princes se déclarèrent également contre la France, quand ils virent le moment de le faire sans danger.

Mais, de son côté, le rival d'Alexandre n'était pas abattu par tant de revers. Redoublant d'activité et de vigueur, il avait en quelques semaines créé de nouvelles armées, et, dès les premiers jours de mai, on le vit dans les plaines de la Saxe à la tête de deux cent mille hommes. C'était pour la plupart des recrues et de jeunes soldats, et il manquait presque entièrement de cavalerie ; mais, malgré les revers de Moscou, la présence du héros français inspirait toujours à ses troupes l'enthousiasme et la confiance. Les premiers combats ne furent point en faveur de la coalition ; vaincu aux journées de Lutzen et de Bautzen, dans lesquels il courut des dangers personnels, Alexandre refusa un

armistice; mais après la défaite de Wurtschen, ce fut lui qui demanda une suspension d'armes devenue nécessaire aux troupes alliées. Napoléon fit la faute de l'accepter; cette trève donna aux secours promis par la Suède et l'Angleterre le temps d'arriver, et à l'empereur de Russie le temps de déterminer l'empereur d'Autriche à se joindre aux ennemis de la France. Cette réunion, et celle de la Bavière et du Wurtemberg qui suivirent de près, portèrent les forces de la coalition à plus de cinq cent mille hommes. Malgré cet accroissement considérable de forces, les alliés furent encore battus devant Dresde (26, 27 août 1813); mais ils prirent deux mois après une éclatante revanche à Leipsick. Cette terrible bataille *des nations*, ainsi qu'on l'a nommée, dura trois jours (16, 17 et 18 octobre). Napoléon y perdit la moitié de son armée, et il n'échappa lui-même avec l'autre moitié que parce que le corps autrichien qui devait occuper le seul point de retraite qui lui restât n'avait pas réussi à s'en rendre maître.

CAMPAGNE DE 1814. — ALEXANDRE A PARIS.

Rien ne s'opposait à l'arrivée des alliés en France. L'invasion de ce pays fut résolue, et s'effectua en même temps par la Suisse, par Coblentz et par Cologne, dans les derniers jours de 1813 et dans les premiers jours de janvier 1814. Pendant deux mois la lutte fut très acharnée et l'issue en parut plus d'une fois incertaine. Avec une poignée de soldats, Napoléon, réduit aux dernières extrémités, se montra peut-être plus grand et plus habile qu'il ne l'avait été dans toute sa longue carrière militaire. Cependant ses moyens étaient tellement épuisés, la supériorité numérique des alliés était si grande, que leur triomphe devenait de jour en jour plus assuré.

Dans cette campagne de 1814, si funeste pour la France, et surtout pour les contrées que les armées étrangères eurent à parcourir, Alexandre, par ses manières affables, fit oublier quelquefois ces calamités dans les villes où le conduisit la victoire. Au reste, toutes ces démonstrations de bienveillance,

qui lui étaient si faciles et si naturelles, n'ôtaient rien à la fermeté de son caractère, quand il s'agissait d'une résolution qui intéressait sa politique et la direction des armées. Lorsque, après l'échec de Bar-sur-Aube, il fut question au conseil des souverains de repasser le Rhin, et que le généralissime Schwartzemberg avait déjà commencé ce mouvement rétrograde, l'empereur de Russie s'opposa vivement à cette détermination, et il voulut que les alliés ne prissent aucun repos avant d'avoir atteint la capitale.

Après quelques heures d'un combat meurtrier, Paris capitula, et Alexandre y fit son entrée le 31 mars 1814, à la tête de ses troupes, ayant à ses côtés le roi de Prusse; et saluant de la manière la plus gracieuse la foule des habitants qui se pressaient sur son passage. Du reste, on n'eut qu'à se louer de sa modération, de sa générosité, de la délicatesse de ses procédés. Non-seulement il préserva Paris des ravages dont le menaçaient les Prussiens, mais il respecta aussi la volonté du peuple relativement au choix de son nouveau souverain ; et si l'antique famille des Bourbons fut rappelée en France, cette restauration fut consentie, mais non provoquée par Alexandre. Ce fut encore lui qui s'opposa aux prétentions formées par l'Autriche sur quelques provinces françaises autrefois dépendantes du Saint-Empire. Il fit régner parmi ses troupes la discipline la plus parfaite, rendit hommage aux immenses progrès que la civilisation avait faits en France ; en un mot, il se fit chérir autant qu'estimer par la grande majorité de la population, étonnée de trouver dans l'autocrate d'un peuple qu'elle nomme barbare toutes les qualités que donne l'éducation la plus soignée, jointes à celles dont la nature dote à son choix le cœur des hommes qu'elle affectionne. Ce fut, selon lord Londondery, l'époque la plus belle de sa puissance et de sa gloire.

Le même enthousiasme l'accueillit en Angleterre, où il se rendit après la conclusion du traité de Paris, du 14 avril 1814, et il y montra la même estime pour la dignité de l'homme et la même admiration pour les progrès de la civilisation. Il quitta l'Angleterre le 28 juin, et arriva à Pétersbourg le 27 juillet suivant.

RETOUR D'ALEXANDRE EN RUSSIE. — TRAITÉ AVEC LA PERSE. — CONGRÈS DE VIENNE.

La rentrée du monarque russe dans sa capitale, après une si longue absence, fut signalée par de longues démonstrations de joie. Il refusa le titre de *Béni* que le synode et le sénat lui avaient décerné, en déclarant par un oukase « que Dieu seul était l'auteur des événements qui avait mis fin aux guerres sanglantes de l'Europe, et que lui seul devait en être béni. » Le premier de ses soins fut de chercher à effacer les traces de la guerre. Il accorda un pardon absolu à toutes les personnes que les circonstances avaient entraînées dans des relations avec l'ennemi; puis, dans les gouvernements qui avaient le plus souffert de l'invasion, il dispensa les paysans de la taxe personnelle.

A cette époque (septembre 1814), il conclut avec la Perse un traité déjà ébauché l'année précédente. Par ce traité, il acquit les gouvernements de Kœrabaryth, de Nœtchivan, d'Erivan, de Talichach, de Kirvan, de Kouba, de Bakou, de Daghestan, la Géorgie, l'Irimithie, la Gourélie, la Mingrelie, etc. La domination russe s'étendit ainsi sans interruption de la mer Caspienne à la mer Noire.

Alexandre se rendit ensuite à Vienne, où se rassemblait un congrès (novembre 1814) destiné à régler les intérêts des puissances alliées. Ces puissances ne montrèrent pas dans cette occasion la modération et le désintéressement qui semblaient avoir présidé à leur union. Alexandre lui-même manifesta sans déguisement, dès le premier jour, cet esprit d'envahissement et de conquête qui, depuis Pierre-le-Grand, n'a cessé de caractériser la politique russe. Il s'adjugea la Pologne, comme la Prusse prit la moitié de la Saxe, comme l'Autriche ajouta Venise à son ancienne province du Milanais, comme l'Angleterre s'enrichit de nouvelles colonies et agrandit l'électorat de Hanovre, devenu un royaume; enfin un nouveau royaume, celui des Pays-Bas, formé de la Belgique et de la Hollande, fut établi en faveur de la maison de Nassau.

CAMPAGNE DE 1815.

Au moment où toutes ces combinaisons touchaient à leur terme, et qu'il ne restait plus qu'à s'occuper de l'organisation intérieure du corps germanique, on apprit le débarquement de Napoléon à Cannes (1er mars 1815). Alexandre se prépara sur-le-champ à la guerre. Il signa, le 13 mars, avec les alliés, la fameuse déclaration portant que *Napoléon Bonaparte s'était placé hors des relations civiles et sociales,* et que, *comme ennemi et perturbateur du repos de l'Europe, il s'était livré à la vindicte publique;* puis, le 25, un traité par lequel ses alliés et lui s'engagèrent à réunir leurs forces pour assurer l'exécution du traité de Paris et les décisions du congrès. Alexandre mit en mouvement contre la France une armée de cent soixante-dix mille hommes; mais avant qu'elle eût atteint les bords du Rhin, la guerre était terminée.

La défaite de Waterloo livra une seconde fois la France à la merci de l'Europe coalisée, et permit au tsar d'entrer de nouveau à Paris. Il y arriva le 11 juillet 1815, mais sans exciter le même enthousiasme, sans donner lieu aux mêmes démonstrations. Il ne montra pas non plus les mêmes sentiments de bienveillance et de générosité que la première fois; cependant il paraît certain qu'il s'opposa au démembrement de la France projeté par ses alliés, et qu'il les décida à se contenter de garanties et d'indemnités dont il eut surtout sa part. De là le funeste traité du 20 novembre, qui accorda aux alliés près d'un milliard en numéraire, le droit d'occuper plusieurs de nos provinces pendant trois ans, et la position définitive de quelques places.

ALEXANDRE FORME LA SAINTE-ALLIANCE.

Ce fut à cette époque qu'Alexandre, vivement frappé de l'urgence des périls auxquels les débordements de la démocratie et de l'irréligion exposaient tous les trônes, conçut le projet de

la *Sainte-Alliance*, qui fut réalisé par un acte que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse signèrent avec lui le 26 septembre 1815. Le principal but de ce traité, si nouveau dans l'histoire, était d'établir et de maintenir sur les bases invariables de la religion, de la justice et de la légitimité, la paix et l'ordre de choses existant parmi les nations chrétiennes. « On ne peut nier qu'un tel projet, dont Alexandre fut le promoteur, n'atteste la pureté de ses intentions; mais on chercherait en vain dans ce pacte, tant blâmé par les uns, tant loué par les autres, le plan ou l'organisation d'une confédération politique. Ce n'est qu'un traité d'alliance vague établi sur des lieux communs de morale; ce ne sont enfin, de la part des souverains, que des promesses banales et dont on sait qu'ils ne sont jamais avares; aussi aucun des contractants, si ce n'est Alexandre, ne crut avoir pris d'engagement bien sérieux. Ce qui n'était pas moins extraordinaire, c'était de voir un traité plus religieux encore que politique conclu par trois souverains tous d'une croyance différente, l'un catholique, l'autre luthérien, et le troisième schismatique.

DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE D'ALEXANDRE. — SA MORT.

Le 26 octobre suivant, Alexandre fut de retour à Pétersbourg, où peu de jours après il maria son frère Nicolas à l'une des filles de son ami et allié le roi de Prusse. Puis il partit pour Varsovie, capitale du royaume conquis, auquel il se montra pour la première fois comme roi. Il y établit un gouvernement constitutionnel, à la tête duquel il mit le général Zaïonezck, avec le titre de vice-roi. Revenu à Pétersbourg le 13 décembre, il reporta son attention sur les affaires intérieures de son empire. Pendant le reste de sa vie, ces travaux l'occupèrent presque exclusivement, et il serait trop long de détailler ici les établissements qu'il fonda et les nouveaux règlements qu'il fit pour favoriser l'agriculture, la colonisation et le défrichement des terres. Nous ne le suivrons pas non plus dans ses voyages

presque continuels à travers les provinces de son vaste empire, ou dans les divers congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach. A dater de ce dernier congrès (1820), il fut constamment distrait des soins de son empire par la crainte que les idées révolutionnaires, qui se manifestaient presque à la fois en Espagne, en Italie et en Portugal, ne finissent par embraser l'Europe entière, et par ébranler les trônes de tous les souverains. Il était encore à Laybach, lorsque la nouvelle de l'insurrection de la Grèce y parvint avec la lettre par laquelle Ypsilanti lui demandait sa protection pour les insurgés de Moldavie. C'était au moment où les princes signataires de la Sainte-Alliance venaient de développer les principes de ce fameux traité par l'introduction dans la politique européenne du droit d'intervention armée, et d'ordonner la répression par la force des révoltes du Piémont et de Naples. Alexandre ne crut voir dans l'insurrection des Grecs qu'un effet de l'exaltation qui caractérisait l'époque actuelle; il s'empressa de désavouer Ypsilanti, et abandonna à leur triste sort ses coreligionnaires grecs, dont il avait longtemps favorisé les vœux, et que l'espérance seule d'obtenir son appui avait portés à prendre les armes. La Turquie, malgré le désaveu d'Alexandre, parut soupçonner les intentions de la Russie, et mit la longanimité de l'empereur aux plus cruelles épreuves; malgré des insultes graves, des provocations réitérées, le tsar ne tira point l'épée. Les Russes, qui faisaient des vœux pour leurs coreligionnaires de la Grèce, ne pouvaient s'expliquer la conduite de leur empereur. Ils regardèrent même comme autant de signes de la colère du ciel les événements funestes qui marquèrent le cours de l'année 1824 : d'abord une maladie grave essuyée par l'empereur, puis une inondation qui exerça de terribles ravages dans Pétersbourg. Dans cette dernière circonstance, Alexandre, qui arrivait d'un voyage au pays des Kirguises, montra un zèle et une activité sans bornes. Pendant plusieurs jours il parcourut à pied les rues de la capitale, veillant aux travaux des ouvriers, s'informant de toutes les infortunes, répandant partout des secours et des consolations.

En 1825, Alexandre voulut visiter la Crimée. Il se rendit au

commencement de l'automne à Taganrock, où l'impératrice Elisabeth sa femme était venue depuis quelque temps pour respirer un air plus doux. Après un mois de séjour, Alexandre quitta cette ville pour parcourir la Crimée. Il fut attaqué de la fièvre endémique qui régna à cette époque dans cette contrée; il revint en toute hâte à Taganrock, où son mal empira, malgré les soins de ses médecins et la tendre sollicitude de l'impératrice. Il perdit connaissance le 30 novembre, et mourut le lendemain (1[er] décembre 1825), à dix heures du matin, dans les bras de sa femme, qui ne lui survécut que quelques mois; elle mourut le 26 mai 1826.

Le bruit se répandit presque aussitôt après la mort d'Alexandre que ce prince avait été empoisonné; mais depuis il a été reconnu que ce bruit était dénué de fondement.

NICOLAS I[er], PAULOVITCH, EMPEREUR ET AUTOCRATE DE TOUTES LES RUSSIES.

Alexandre ne laissait point d'enfants de son mariage. Son frère Constantin, devenu l'appui de la famille, était appelé à lui succéder en vertu de l'oukase de l'empereur Paul I[er] leur père; mais Constantin avait renoncé à ses droits par un acte formel d'abdication, déposé dans les archives du conseil de l'empire par l'empereur Alexandre, avec un ordre de ce dernier de proclamer, après sa mort, le grand-prince Nicolas comme chef de l'Etat. Cette abdication, l'oukase qui l'accompagnait, étaient renfermés dans un paquet cacheté, qui ne devait être ouvert qu'après la mort de l'empereur.

La nouvelle de cette mort ne parvint à Pétersbourg que le 27 décembre. Le grand-duc Constantin était à Varsovie, et Nicolas, qui se trouvait à Pétersbourg, ne crut pas devoir profiter d'une renonciation qui n'avait pas été publiée; en conséquence, il fit proclamer empereur son frère Constantin, et lui prêta serment en cette qualité. Mais à peine le nouvel empereur était-il reconnu, qu'arrivait à Pétersbourg un courrier porteur d'une déclaration par laquelle il confirmait son abdica-

tion, et rendait hommage à son frère puîné. Alors Nicolas n'hésita plus : il saisit les rênes du gouvernement, publia son manifeste, et se fit rendre hommage par les trois corps suprêmes de l'état, ainsi que par toutes les autorités.

Lorsque l'armée fut à son tour appelée à prêter serment, plusieurs régiments s'y refusèrent, et, après avoir massacré deux généraux qui cherchaient à les calmer, ils se rendirent, en proclamant empereur le grand-prince Constantin, sur la place Isaac, où d'autres mutins les joignirent. Le danger devenait imminent; Nicolas, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, fit marcher les troupes restées fidèles contre les rebelles. Vers quatre heures, le canon se fit entendre, la mitraille balaya la place, la cavalerie chargea les fuyards, en sabra une partie et fit cinq cents prisonniers, sans compter ceux qu'on arrêta plus tard; et au bout d'une heure le silence le plus absolu remplaça le tumulte et les cris des insurgés. Une partie des chefs de cette insurrection périt sur l'échafaud ; les autres furent exilés en Sibérie.

L'énergie que Nicolas déploya dans cette circonstance comprima la révolte ; mais d'autres qualités lui gagnèrent l'affection et le respect de ses sujets.

Le puissant tsar est mort soudainement le 2 mars de l'année dernière. Comme c'est lui qui a commencé et légué à ses fils cette guerre terrible et sans égale dont le dénoûment a tenu en émoi l'Europe et le monde entier, le moment n'est pas venu, croyons-nous, de prononcer sur lui un jugement impartial et incontesté.

Arrêtons-nous donc ici à cette première année du règne de son fils aîné Alexandre II.

FIN.

TABLE.

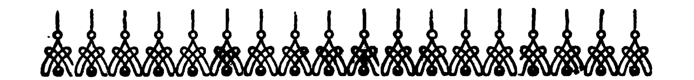


TABLE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

FIN DE LA TABLE.

Isle. — Imp. Ardant frères.

